40e Année. N° 24.

JAN 15 1934
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 DÉCEMBRE 1933

		Pages.
J.-E. Flandin	*La Situation politique*	721
Jacques Chardonne	*Les Destinées sentimentales.* — I.	734
L. Bénédek et Dr O. Ernst.	*Talleyrand et les Archives de Vienne.*	766
Talleyrand et Metternich.	*Lettres inédites*	773
Abel Hermant	*Madame de Krüdener.* — II.	783
Vladimir d'Ormesson	*Conversations franco-allemandes.*	809
Georges Duhamel	*Le Jardin des Bêtes sauvages.* — IV.	826
Henry de Monfreid	*Le Voyage du Pendu*	857
Edmond Delage	*La Guerre sous les Mers.* — V.	867
Pierre Francastel	*L'Influence française en Saxe*	896
A. Albert-Petit	*L'Histoire*	909
Constantin Photiadès	*La Vie musicale à Paris*	920
Albert Flament	*Le Salon de l'Europe*	933

Marcel Thiébaut : *Parmi les Livres.*

Copyright 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera en 1934*

Frank et Marjorie
par Luc DURTAIN

Le Chant du Monde
par Jean GIONO

La Cité de nos fêtes
par Alphonse DE CHATEAUBRIANT

Le Pouvoir des Fables
par Robert DE TRAZ

Cet Œil si bleu
par Jean-Louis VAUDOYER

Le Sac de Livres
par Somerset MAUGHAM

Les Destinées Sentimentales
par Jacques CHARDONNE

Au Cheval d'Or
par Henri DUVERNOIS

Laërte
par P. DRIEU LA ROCHELLE

Martine
par Jacques CHENEVIÈRE

Au Jour le Jour
par Ferdinand GOETEL

L'Homme qui aimait les Iles
par D. H. LAWRENCE

des romans et nouvelles de Mmes Colette, Rosamond Lehmann, Irène Nemirovsky; de MM. Georges Duhamel, Paul Morand, Jean Giraudoux, Julien Green, André Thérive, P. Mac Orlan, Jean Schlumberger, Alexandre Arnoux, Marcel Arland, J. de Lacretelle, H. de Monfreid, André Beucler, Guy Mazeline, Armand Lunel, Philippe Soupault.

des poèmes de Gilbert Mauge, de Charles Massonne.

Mon Amitié avec Anatole France
(lettres et documents inédits)
par Louis BARTHOU, *de l'Académie française.*

Un Voyage au Yucatan
par Marc CHADOURNE

Berlin
par Henry BIDOU

Afghanistan
par J. HACKIN

des études littéraires, des essais de M. Paul Valéry, *de l'Académie française*; de MM. Edmond Jaloux, Guy de Pourtalès, Gérard Bauër, André Spire, Bernard Faÿ, André Monglond, Pierre Lièvre, Albert Schinz, G. Jean-Aubry, André Rivollet.

Terre de France : Monsieur Vincent
par Marthe DE FELS

Gloires littéraires en Espagne
par Jean CASSOU

Batailles littéraires
par Valery LARBAUD

Les Idées littéraires en France
par Albert THIBAUDET

des portraits littéraires :

Jules Romains
par René LALOU

Rudyard Kipling
par André MAUROIS

Francis Carco
par André ROUSSEAUX

Jean Giraudoux
par Marcel THIÉBAUT

Abel Hermant
par M. Martin DU GARD

Stefan Zweig
par Maurice MURET

LA SITUATION POLITIQUE

Lorsque, au lendemain de sa victoire électorale de mai 1932, la nouvelle majorité politique fit l'inventaire de ses forces, elle dut éprouver à la fois une immense satisfaction et quelque vertige. Il est rare en effet, dans l'histoire de la Troisième République, d'enregistrer un semblable succès.

Au début de la législature, à la constitution des groupes parlementaires, qui sert de classement aux élus, on pouvait remarquer un bloc compact de gauche et un émiettement caractéristique de la minorité. C'est, pour un non-initié, chose difficile de se reconnaître dans le dédale des groupes et des sous-groupes à la Chambre des Députés. Ils ont été rendus beaucoup plus nombreux par le règlement qui leur a dévolu le choix des Commissaires, dans les grandes commissions permanentes. Là où la discipline parlementaire ne prolonge pas une discipline électorale stricte, les ambitions personnelles ont beau jeu d'organiser de petits groupements d'assistance mutuelle, dont le but réel consiste à assurer, à chacun des 12 ou 13 députés qui les composent, un siège dans les Commissions de leur choix, ceux des Commissions des Finances, des Affaires Étrangères, de l'Agriculture et de l'Armée étant les plus convoités. Comme la discipline parlementaire est fonction de la puissance des partis politiques dans leur action électorale, et que les partis de gauche sont, à ce point de vue, beaucoup mieux équipés que les partis du centre ou de la droite, il est en outre normal que les groupes du centre et de la droite à la Chambre

soient plus divisés que ceux de l'extrême-gauche et de la gauche. C'est un fait, par exemple, que les élus de l'Alliance démocratique sont encore répartis entre quatre groupes différents. C'est un fait aussi que de nombreux députés n'appartiennent à aucun parti organisé et qu'ils ont choisi l'étiquette assez vague de républicain radical, de radical indépendant, d'indépendant de gauche, de républicain de gauche, de républicain indépendant, voire de socialiste indépendant, ce qui leur permet de passer, tour à tour, d'une majorité parlementaire dans une autre, sans être rappelé à la discipline par un parti.

Quoi qu'il en soit, les forces parlementaires en présence en juin 1932 pouvaient se dénombrer ainsi :

Du côté de la majorité, le groupe du parti socialiste unifié comptait 130 adhérents, le groupe du parti radical-socialiste 160 adhérents et le groupe commun au parti socialiste français et au parti républicain socialiste, d'incontestable obédience cartelliste, comptait 30 adhérents. La Chambre, comportant 614 députés, ces trois groupes, expression parlementaire de partis politiques cohérents et disciplinés, représentaient à eux seuls 320 voix, donc la majorité absolue. Il n'est pas superflu de rappeler que dans la législature précédente, l'Union nationale n'avait jamais bénéficié d'une garantie de durée et d'action aussi sérieuse. Mais faut-il ajouter qu'à ces 320 voix s'agglutinaient d'une manière permanente d'autres suffrages, exprimés par des députés répartis dans de nombreux groupes. C'était le cas d'environ 15 députés inscrits à la Gauche indépendante, 10 inscrits aux Indépendants de gauche, 20 à 25 inscrits à la gauche radicale, une dizaine de non inscrits à un groupe quelconque. Ainsi le gouvernement de M. Herriot pouvait-il compter solidement et sûrement sur au moins 380 voix à la Chambre, tandis qu'au Sénat son parti disposait également de la majorité absolue.

Du côté de la minorité, à la Chambre, les communistes et pupistes groupaient 20 voix, l'ancienne majorité de MM. Poincaré, Tardieu et Laval 210 voix seulement, celles-ci réparties entre 10 groupes différents.

La majorité parlementaire forte de 380 voix contre 230 semblait donc pouvoir diriger la France pendant quatre années

et assurer au gouvernement, qui la représenterait, une stabilité et une autorité aussi profitables aux intérêts du pays qu'à ceux du régime. La seule condition à remplir eût été que la coalition électorale des deux principaux partis de la majorité, le parti S. F. I. O. et le parti radical-socialiste, pût trouver un programme d'action positive. Les événements allaient démontrer, en moins de dix-huit mois, que l'unité cartelliste pouvait être destructive mais non constructive.

Sans doute, le parti radical-socialiste, conduit par son chef, M. Herriot, était-il allé à la bataille électorale, fort habilement, sous sa propre bannière, affirmant une totale indépendance de programme. En fait, il avait conclu des alliances électorales, presque partout avec le parti socialiste sous le prétexte de « faire échec à la réaction », toutes les fois que le candidat opposé appartenait à l'ancienne majorité politique.

Dans la plus large mesure, les électeurs avaient marqué leur accord sur un renversement de la politique extérieure et intérieure des gouvernements nationaux. MM. Tardieu et Laval avaient été accusés d'avoir assez mollement soutenu la politique de M. Briand au quai d'Orsay, même au temps de la présence réelle de celui-ci au Ministère des Affaires Étrangères. Une politique plus hardie en matière de désarmement, plus généreuse en matière de réparations, plus conciliante en matière de revision des Traités, plus exclusivement confiante dans la Société des Nations, devait servir de base à la nouvelle action diplomatique de la France. Dans la politique intérieure, il s'agissait de donner des satisfactions à la clientèle électorale, souvent commune aux deux partis de gauche et d'extrême-gauche; favoriser le syndicalisme et l'économie dirigée, maintenir et développer l'étatisation et le fonctionnarisme.

Des différences de tempérament séparaient bien les deux partis. L'un se souvenait d'avoir été un parti révolutionnaire et international, l'autre un parti national et conservateur des institutions. Mais de nombreux élus et électeurs du parti socialiste s'installaient de plus en plus dans une conquête plus immédiate des profits d'un régime adapté à leurs appétits; tandis que les militants du parti radical-socialiste réussissaient à l'entraîner, à cause de l'influence de la franc-maçon-

nerie, et des fonctionnaires vers un certain internationalisme et un étatisme syndicaliste.

A ne considérer ainsi que les tendances doctrinales et les intérêts électoraux, la coalition socialiste et radicale-socialiste ne semblait devoir rencontrer, pour durer, que des obstacles aisément franchissables. Ceci explique, d'ailleurs, pourquoi en dépit des événements contraires, cette coalition se réchauffe au premier rayon dans un horizon politique apaisé. Malheureusement pour elle, le ciel politique, depuis le début de la législature, loin de s'éclaircir, n'a cessé de se charger d'orages.

A l'extérieur, le refus par l'Amérique de s'associer à la politique du coup d'éponge sur l'ardoise des dettes intergouvernementales, l'instauration de la dictature hitlérienne, le retrait du Japon et de l'Allemagne de la Société des Nations, l'activité revisionniste de Mussolini, ont singulièrement atteint la politique extérieure du cartel telle qu'elle venait d'être définie.

A l'intérieur, la crise du Budget et celle du Trésor ont précipité des désaccords entre l'orthodoxie socialiste et l'orthodoxie radicale-socialiste.

La première fissure grave dans la coalition majoritaire s'est révélée après six mois de lune de miel, il y a exactement un an, à propos de paiement de l'échéance des dettes de guerre à l'Amérique et cela a entraîné la chute du cabinet Herriot. Les autres divergences se sont affirmées, constamment, dans l'élaboration des programmes de redressement financier. Elles ont provoqué en moins d'une année trois chutes de gouvernements radicaux-socialistes. MM. Paul-Boncour, Daladier et Sarraut ont été successivement renversés. Et la question de la survie du cabinet Chautemps ne se pose qu'à la faveur d'un regroupement de majorité basé sur la scission du parti socialiste.

***

Peut-on proclamer dès lors que la coalition majoritaire de 1932 soit morte?

Tel est le premier problème que pose la situation politique.

Si l'on fait abstraction de l'attraction sentimentale qui existe toujours entre co-équipiers d'un même match électoral, les faits ont séparé les hommes.

En présence des difficultés graves de l'heure, qu'il serait injuste, du reste, d'imputer seulement aux erreurs et aux faiblesses de la majorité politique et de ses gouvernants, le conflit des doctrines et des méthodes a éclaté entre le parti socialiste et le parti radical-socialiste.

Ce conflit est patent, par exemple, entre des hommes comme M. Léon Blum et M. Caillaux, en tant que l'un et l'autre incarnent, chacun, une tendance importante dans leurs partis respectifs. Les deux partis, ayant constaté que les recettes de l'État ne couvrent plus ses dépenses, entendent rétablir l'équilibre bugdétaire; mais, tandis que le parti socialiste cherche une augmentation des recettes, par la nationalisation des grandes entreprises, par l'exploitation de nouveaux monopoles, le parti radical-socialiste recherche la compression des dépenses publiques, et, dans toute la mesure qui lui semble politiquement possible, l'augmentation du rendement fiscal sans impôts nouveaux.

Naturellement, les relations des deux partis n'ont pas ce caractère forcément schématique. Il continue d'exister entre eux des points de contact, mais il se révèle des lignes de rupture.

Pour augmenter les recettes budgétaires, par exemple, les deux partis sont d'accord pour faire rendre à l'impôt général et cédulaire sur le revenu ce qu'il devrait donner en vertu d'une application stricte de la législation fiscale. Mais les deux partis se séparent quand les excès du contrôle fiscal risquent d'engendrer la crise du Trésor. L'opportunisme du parti de gouvernement qu'est le parti radical-socialiste se réveille, et lui déconseille un conflit aigu avec ce petit et moyen capitalisme qui est une des colonnes du régime républicain. Il sait que le grand capitalisme évoluera toujours aisément à l'abri de la cuirasse d'une fraude qui reste hors de la portée des canons du contrôle fiscal. Et il redoute, à juste titre, que ce petit et moyen capitalisme, né de la Révolution française et si largement développé sous la Troisième République, se détache d'un régime où il serait livré à une

bureaucratie insatiable. C'est en effet, un fait, bien curieux à observer, que, dans une législature si incontestablement dominée par une écrasante majorité de gauche, rien n'ait été pratiquement fait pour assurer le rendement effectif de l'impôt sur le revenu. Sans doute, des textes législatifs ont-ils été proposés et votés; mais leur effet, soit qu'il ait été mal calculé, soit que, volontairement ou involontairement, il ait été affaibli dans l'exécution, ne s'est traduit ni par l'augmentation du rendement de l'impôt, — ce qui, à la rigueur, serait justifié par la crise — ni par l'accroissement du nombre des assujettis, ce qui est inconciliable avec les réalités de la vie d'une part, et la stricte application des textes fiscaux d'autre part.

En ce qui concerne l'établissement de nouveaux monopoles, voire même la nationalisation des services publics, le parti radical-socialiste ne peut nier que cela soit dans sa doctrine. Mais, par opportunisme encore, il redoute de suivre dans cette voie le parti socialiste.

Ainsi, le conflit de méthodes se révèle : tandis que le parti socialiste entend profiter d'une période de trouble pour imposer à l'économie et à la fiscalité ses formules, utilisant le malheur des temps pour développer les conquêtes collectivistes, le parti radical-socialiste, craignant la réaction de l'opinion, veut d'abord corriger le désarroi des choses et des esprits par des moyens apaisants, et remettre à plus tard les expériences échelonnées dans le temps.

Évolutionniste, le parti radical-socialiste accepte, sous le bénéfice de l'expérience, la transformation lente de l'organisation de la production et des échanges, de la circulation et de la répartition des richesses; le passage mesuré de l'individualisme à l'étatisme. Révolutionnaire, au sens abstrait du mot, le parti socialiste veut au contraire substituer au régime politique, économique et social actuel, sa conception théorique et doctrinaire d'un monde nouveau. Il ne redoute aucune aventure monétaire. La crise de trésorerie, si elle éclate, lui servira de prétexte pour nationaliser les banques. La crise économique, si elle s'aggrave, lui tiendra lieu de raison pour étatiser la production et les échanges. La crise financière, si elle se prolonge, justifiera sa dictature politique.

Les difficultés qui incitent le parti radical-socialiste à la prudence et à l'attente, excitent le parti socialiste à l'audace et à l'action. Le premier ne veut pas engager le régime dans une aventure; le second joue la révolution. Le radical-socialiste, pragmatique, observe et temporise, le socialiste, dogmatique, vaticine et hasarde.

Quand l'Allemagne quitte Genève et réarme, M. Blum veut que la France désarme, mais M. Daladier perfectionne l'organisation défensive des frontières.

Quand le crédit public fléchit et que la thésaurisation se développe, M. Vincent Auriol propose que les banques prélèvent sur l'avoir des déposants une part au profit du Trésor, mais M. Bonnet expurge les projets financiers des propositions socialisantes.

Quand M. Bedouce préconise de gigantesques travaux d'outillage national et des emprunts d'un montant astronomique, M. Joseph Caillaux parle de grande pénitence et d'économies budgétaires.

Quand la C. G. T., réclame l'intangibilité des traitements des fonctionnaires et le maintien des crédits budgétaires pour financer la consommation, M. Herriot pose le dilemme : inflation ou déflation.

Les exemples pourraient être multiples : après dix-huit mois, le divorce serait complet entre socialistes et radicaux-socialistes, si les deux conjoints n'avaient pas dans leur mariage une foi mystique renforcée d'avantages électoraux certains.

Ce dernier sentiment est à la base de la scission socialiste. Lorsque MM. Renaudel, Marquet, Montagnon et Déat décidèrent de se séparer du parti S. F. I. O., ce fut après une longue lutte menée au sein du parti socialiste en faveur, d'abord, de la participation ministérielle, puis, du soutien systématique. Ce serait faire une injure gratuite aux néo-socialistes que discuter la fermeté de leurs convictions socialistes. Le premier Congrès du parti socialiste de France, qu'ils viennent de fonder, a affirmé avec force leur fidélité aux doctrines socialistes, et le patronage de Jean Jaurès qu'ils invoquent constamment suffirait à les situer politiquement. Au fond, une seule question de tactique divise les néo-

socialistes et les socialistes orthodoxes. Ces derniers pensent que le parti socialiste, parti révolutionnaire de lutte des classes, perd son autorité à pactiser avec un gouvernement bourgeois, fût-il aussi près de leur cœur, qu'un gouvernement radical-socialiste. Les néo-socialistes, au contraire, prétendent que la lutte des classes est une formule périmée et que les classes moyennes et les bourgeois radicaux-socialistes peuvent avantageusement être embrigadés dans les cohortes socialistes. Ils proclament aussi que, pour le succès final de leurs projets, la méthode est meilleure de sacrifier momentanément une part de leur programme pourvu que leurs alliés électoraux radicaux-socialistes acceptent quelques-unes de leurs revendications et s'acheminent ainsi vers leurs formules.

On sait que cette conception de la priorité cartelliste sur le dogmatisme marxiste a finalement provoqué dans le parti socialiste, qui s'intitulait orgueilleusement unifié, plusieurs dissidences. Celle des néo-socialistes a abouti à une rupture complète, à la formation d'un nouveau parti et à la constitution d'un groupe parlementaire autonome qui compte déjà 35 membres. Celle des « attentistes » reste jusqu'alors dans le cadre du parti S. F. I. O. mais constitue une nouvelle menace pour l'unité socialiste. Le citoyen Frossard qui l'anime, vient du communisme, a passé par la dissidence socialiste-communiste et ne semble pas spécialement gêné par un attachement trop grand aux doctrines qu'il professe transitoirement. Il n'a pas eu de peine à recruter une trentaine d'adhérents à ce que l'on pourrait appeler l'opportunisme socialiste, qui ne répugne pas à sacrifier aux circonstances l'impératif des principes. Lui aussi, inclinait à une politique de soutien systématique, voire à la participation au gouvernement; mais, plus fin politique que ses camarades néo-socialistes, il ne veut s'engager dans cette aventure et prendre le risque d'une rupture avec l'orthodoxie des militants socialistes, que s'il est assuré du succès de l'opération. Or, l'arithmétique parlementaire lui donne tort.

Si, en effet, nous reprenons le chiffre de 380 voix, considéré comme l'expression de la majorité cartelliste ou cartellisante, le déchet de 95 voix socialistes (130 voix S. F. I. O., moins 35 néo-cartellistes) réduit la majorité de 1932 à 285 voix, et

du coup la transforme en minorité. Si, même, 30 socialistes attentistes rallient le Cartel, celui-ci dispose bien sur le papier de la majorité absolue : 315 voix. Mais cette majorité est si faible, numériquement, et si précaire, politiquement, qu'il ne faut guère songer à sa pérennité. Il faut compter, en effet, sur le Sénat qui, tout en étant radical-socialiste, vote fermement anti-socialiste, et dont l'influence s'exerce à la Chambre sur les sympathisants radicaux de la Gauche radicale ou des indépendants de gauche, hostiles, eux aussi, à toutes mesures, notamment en matière financière, qui seraient trop directement teintées de socialisme.

En somme, la coalition gouvernementale n'aurait pu triompher de la scission du parti S. F. I. O. que, si les dissidents eussent groupé 80 voix. La formation du groupe néo-socialiste complique, au lieu de la simplifier, la tâche des chefs radicaux-socialistes. Une franche opposition doctrinale du parti socialiste, dans son ensemble, les eût libérés de la mystique de l'union des gauches. Le néo-socialisme cartellisant les oblige à de nouveaux efforts et à de nouvelles expériences de concentration à gauche, fondée sur l'espoir du soutien attentiste et du débauchage individuel d'une vingtaine de voix à prélever sur la minorité.

C'est ainsi qu'après la chute du cabinet Sarraut, M. Chautemps a dû tenter l'expérience. Rendons-lui cette justice qu'il l'aborda avec le maximum d'habileté. Les *attentistes*, qui auraient pu effaroucher, ne parurent point sur la scène. Et MM. Alexandre Varenne et Compère-Morel, choisis un moment pour représenter au sein du gouvernement le néo-socialisme, étaient déjà d'anciens ministres, ayant collaboré pendant la guerre, le premier avec M. Painlevé et le second avec M. Clemenceau. Il eût suffi d'un moment d'abandon des républicains de gauche pour que la tentative se réalisât. Mais l'exclusive, imprudemment jetée contre eux par M. Renaudel, dans la délégation des gauches ressuscitée, devait les éclairer sur le rôle d'otages et non d'associés qu'on voulait leur faire jouer. Fort sagement, ils posèrent cette condition qu'un élargissement de la participation ne pouvait être unilatéral. Ainsi fut évité ce qui n'aurait pu aboutir qu'à une palinodie, le contraste des programmes étant vraiment trop accentué

pour espérer dégager une communauté d'action sur un plan strictement politique. Le cabinet Chautemps, purement radical-socialiste, continue donc, à l'heure où j'écris ces lignes, la tradition des cabinets Boncour-Daladier-Sarraut-Chautemps, Daladier-Boncour-Sarraut-Chautemps, et Sarraut-Chautemps-Daladier-Boncour. Il n'épuise peut-être pas définitivement la liste des postulants Présidents du Conseil dans le parti radical-socialiste. Mais il sera, sans doute, le dernier des « vases brisés » où meurent les floraisons de la coalition électorale de 1932.

***

Peut-on espérer qu'une autre majorité se formera alors dans la Chambre?

C'est le deuxième problème que pose la situation politique. A vrai dire, deux autres majorités demeurent possibles.

Il y a, d'abord, la majorité d'Union nationale. Elle serait analogue à celle qui, en 1926, s'est constituée sous la haute autorité de M. Poincaré. Comme en 1926, elle ne comprendrait sans doute ni les socialistes, qu'ils soient orthodoxes, attentistes ou néos, ni un certain nombre de radicaux-socialistes qui, pour des raisons de principe ou pour des contingences électorales, se refuseraient à mêler leurs bulletins avec ceux de leurs adversaires déclarés de la droite. Les experts parlementaires s'accordent généralement pour évaluer à au moins 60 radicaux-socialistes le chiffre des dissidents de l'Union nationale. En y ajoutant les 30 républicains socialistes et une dizaine de cartellistes intransigeants de la gauche indépendante, c'est ainsi, avec les communistes et pupistes, un bloc d'au moins 250 voix qui formerait l'opposition au gouvernement d'Union nationale. Dès lors, il ne resterait guère dans la majorité gouvernementale de 360 voix, que 150 voix de l'actuelle majorité, dont à peine 100 radicaux-socialistes. Cela rend bien difficile qu'un tel gouvernement puisse, d'abord, être présidé par un radical-socialiste, ensuite qu'il dure au-delà d'un temps limité et exclusivement consacré à une œuvre de restauration financière. Encore faut-il douter que des réformes profondes intéressant l'organisation

des pouvoirs publics et des administrations publiques puissent réunir l'assentiment de partis politiques si opposés les uns aux autres et pourtant momentanément associés. Lorsqu'on lit, d'une part, les intéressantes études de M. Tardieu sur la réforme de la constitution, qu'il veut préalable à tout effort sérieux de reconstitution nationale, et, d'autre part, la critique sévère de ses projets par M. Herriot, on doit se demander comment l'un et l'autre pourraient utilement collaborer, sans se démentir eux-mêmes, à une politique d'action réformatrice de l'État.

On peut concevoir, en somme, que sous la pression impérieuse d'une crise de trésorerie, mettant en péril le crédit public, un gouvernement d'Union nationale se constitue pour rétablir la confiance; qu'il fasse rapidement voter un budget sérieusement et honnêtement équilibré, en imposant des sacrifices à tous, aux parties payantes comme aux parties prenantes. On conçoit plus difficilement qu'il s'accorde sur une réforme de l'État ou encore sur une politique économique où les divergences de vues sont profondes entre les partis.

Lorsque M. Tardieu, battu aux élections de 1924, fit sa rentrée parlementaire en 1926, ce fut en condamnant devant le suffrage universel l'Union nationale, à son avis frappée de stérilité congénitale. Il est vrai que, trois mois après, il collaborait à l'Union nationale sous l'égide de M. Poincaré. Mais, il est vrai aussi que, depuis, il a souvent manifesté son scepticisme à l'égard d'une formule qui, par son caractère provisoire, n'offre pas les possibilités de cette rénovation du régime qu'il estime indispensable.

Si l'Union nationale ne devait donc être qu'une forme précaire de majorité, elle se dénouerait, une fois la confiance et le crédit public rétablis, soit par une dissolution et de nouvelles élections, soit par un retour à l'ancienne majorité de 1932. Mais, l'influence socialiste reprenant alors ses droits, ne risquerait-on pas rapidement de reperdre le bénéfice du redressement obtenu?

On comprend dès lors pourquoi certains souhaiteraient que la constitution d'une majorité de large collaboration républicaine pût être tentée, préalablement à l'union nationale, qui reste sans doute la suprême ressource du régime

parlementaire mais qui n'offre qu'une solution provisoire à ses difficultés actuelles ou permanentes.

Le problème se pose ainsi : en réduisant la majorité de gouvernement de 380 à 350 voix, qui suffisent largement, le parti radical-socialiste peut-il accepter et obtenir que 100 voix, prises sur les 210 voix de la minorité, remplacent les 130 voix du parti socialiste?

De même que la coalition socialiste et radicale-socialiste s'est brisée à cause de l'impossibilité de mettre en œuvre un programme commun; de même une telle coalition entre radicaux-socialistes et républicains du centre gauche peut-elle se constituer et vivre dans une volonté commune de redressement financier et d'action réformatrice? Il faut noter que, dans les plus mauvaises conditions, c'est-à-dire sans entente préalable sur les textes législatifs, sans association véritable au pouvoir, le cabinet Sarraut avait dégagé, ou presque, cette majorité. Sans une maladresse fortuite, cette majorité aurait pu sans doute s'affirmer et durer. Le soin qu'on a mis aussitôt, à droite comme à gauche, à l'enterrer avant même qu'elle ait vécu, montre que, pour des raisons faciles à comprendre, on redoute la formation d'une telle majorité. Ne risque-t-elle pas, en effet, de déborder du plan parlementaire sur le plan électoral et de miner ainsi les espoirs de ceux qui croient à l'alternance des victoires électorales, et qui nient l'avenir du *centrisme*!

Le régime parlementaire a pourtant bien besoin de se dépêtrer de l'impuissance des contraires. Ce jeu conduit à faire faire aux gouvernements et aux majorités qui se succèdent et se remplacent la politique de leurs adversaires.

Un récent discours de M. Bergery l'a démontré avec une force et une précision qui ont fait la plus grande impression. Quelquefois, on affirme que l'opinion ne comprend pas que l'opposition ne vote pas toujours *contre* et la majorité toujours *pour*. Ce que l'opinion comprend encore moins, c'est que la majorité fasse la politique de l'opposition, et que l'opposition vote contre son propre programme. Nous en avons eu d'éclatants exemples, à droite comme à gauche, dans la précédente législature et dans celle-ci; et ils n'ont pas peu contribué au malaise actuel de l'opinion.

La dernière solution au problème politique devient en effet, pour beaucoup de gens, la disparition du régime parlementaire. Son impuissance révolte. Tandis que le budget de 1934 n'est pas même encore en délibération, tandis que le déficit de la balance commerciale ne cesse de s'accroître, tandis que le blé s'accumule, invendable, dans les greniers, tandis que le coût de la vie se maintient en France aux plus hauts prix malgré la baisse mondiale, tandis que, en dépit des réserves d'or accumulées, le crédit est rare et cher, et la thésaurisation croissante, tandis que le déficit des chemins de fer augmente et que le gaspillage des assurances sociales se développe, tandis que la vieille défroque de l'État craque, que la vieillesse doute de la sécurité de ses vieux jours et la jeunesse de son avenir — le Parlement renverse des ministères, mais acclame le lendemain ceux qu'il avait congédiés la veille et qu'il renversera le surlendemain, et le Gouvernement retaille dans le même manteau troué la couverture étriquée sous laquelle la France grelotte et se meurt. Dans un mouvement d'éloquence, M. Chautemps s'est écrié : « Les querelles des partis peuvent attendre, mais les échéances n'attendent point! » On pourrait lui répondre : « La France n'attendait pas un ministère de plus et un programme d'expédients; elle attend un gouvernement et des actes. »

PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN

LES
DESTINÉES SENTIMENTALES[1]

LA FEMME DE JEAN BARNERY

Le visage pâle entre les longues manches noires, les bras levés pour bénir, le pasteur Jean Barnery se dressa dans la chaire et dit :

« Allez en paix, souvenez-vous des pauvres et que Dieu soit avec vous et vos familles. *Amen.* »

Un gémissement de l'harmonium lui répondit, et M. Pommerel, assis au banc des diacres, prit une bourse d'étoffe et vint se placer près de la porte de sortie, quêteur impassible changé en cariatide, dont l'œil mort ne reconnaissait plus l'ami qui déposait sans bruit une pièce d'argent dans la poche d'étoffe sombre.

M. Pommerel rapporta dans la sacristie la bourse un peu alourdie, inscrivit sur un registre le produit de sa quête, remit les clefs au concierge et sortit. Il longea un quai sur la Charente, bordé de maisons en pierres de taille aux tons de tourterelle, que rien n'altère dans la petite ville sans fumée, et que seuls, un coup de vent, une lourde averse viennent battre un moment. Une grille fermait la cour des

1. Le nouveau roman de Jacques Chardonne : *Les Destinées sentimentales* dont nous sommes heureux de commencer aujourd'hui la publication, doit comprendre trois volumes : *La femme de Jean Barnery*; *Pauline*; *Porcelaine de Limoges*. M. Chardonne a bien voulu réserver ces trois ouvrages aux lecteurs de la *Revue de Paris*.

chais de M. Pommerel. Il entra par une petite porte, passa devant ses bureaux, puis pénétra dans sa maison, et traversa de vastes pièces sans les voir; dans les coins, un renard, un loup empaillés, ouvraient une gueule de carton, vestiges des chasses de sa jeunesse. Veuf depuis cinq ans, il avait oublié son passé et ne se souvenait plus que de sa femme. Elle était la fille de David Barnery, fondateur de la fabrique de porcelaine de Limoges; toute sa vie, sans que M. Pommerel le soupçonnât, dans son salon de Barbazac, où elle ne recevait personne, elle avait regretté Limoges, les coutumes des Barnery et leurs châteaux en Limousin.

Les chais de M. Pommerel, allongés autour des cours, sous un toit de tuiles rondes, une vigne vierge courant sur les murs crépis, ressemblaient à une ferme, comme si le cognac, produit de la terre, marquait d'une empreinte rustique, jusque dans les villes, les bâtiments qui le reçoivent.

Une faible lumière tombe des petites ouvertures découpées dans le toit, et l'on distingue à peine les rangées d'antiques barriques grises, où le cognac mûrit au contact du bois; il semble que ce lent vieillissement commande l'obscurité, le calme, le silence de ces lieux.

Mais, tout le jour, dans le chantier des tonneliers, retentit un tintamarre caverneux : tournant autour d'une futaille dressée sur le sol et couronnée de flammes, tandis que le feu de copeaux chauffe les douves assemblées, les tonneliers frappent en cadence sur les cercles de fer. Ils emploient encore l'attirail d'un métier très ancien : le *chapus* en forme de banc, l'*ours* bas et court, pour travailler les douves bois contre bois; des outils naïfs, avec un manche poli par la main et une grosse tête de fer, des rabots, des couteaux plus modernes à lames d'acier, et la *doloire*, orgueil du tonnelier, grand couperet dont la lourde lame détache de fins copeaux qui frisent. Ils sont là une vingtaine, parmi des choses poussiéreuses, les cercles de châtaignier au mur, les douves brutes en tas. Chantant et plaisantant, sans grande fatigue, sans discipline, occupés par un labeur paisible, mais qui veut de l'habileté et du goût, chacun fait sa barrique dans la journée. Le soir, à la débauchée, certains passeront

sur leur vêtement de travail la blouse bleue du paysan.

M. Pommerel ne sentait pas de contradiction entre sa religion et son commerce de cognac; il retrouvait, dans les affaires, de multiples prescriptions, des coutumes sacrées, des défenses et des permissions, des frontières précises entre le bien et le mal. Ses moindres actes participaient à une idée supérieure, et, lorsqu'il écrivait de sa main, le jour voulu, une lettre polie et véridique, payait comptant, livrait exactement ce qu'il avait promis, il croyait se conformer aux commandements de Dieu. Pratiquer le bien ne lui coûtait aucun effort. Il discernait tout de suite son devoir et l'accomplissait spontanément. C'est la plus légère tromperie qui l'eût gêné, comme contraire à sa nature. Aussi, ce fut une grande épreuve pour sa conscience lorsque le phylloxera en 1880 détruisit les vignobles charentais.

Les souches des vignes arrachées s'entassaient dans les bûchers; les petites chaudières paysannes étaient éteintes, et on ne voyait plus, chez le moindre propriétaire, couler de l'alambic le liquide clair qui répand un parfum de vigne en fleur. Sans doute, il existait chez les paysans distillateurs des réserves d'eau-de-vie, et longtemps on irait puiser dans les fermes isolées du vieux cognac. Mais le paysan en connaissait la valeur et défendait le patrimoine familial, dot de la fille, héritage clandestin, que l'on se partage sans frais à la mort du père.

Pour sauver la maison de commerce qui avait nourri tant de générations de négociants, on dut recourir à l'alcool de grains et le mélanger à l'alcool de vin. M. Pommerel se résigna à cette fraude sur laquelle tout le monde se taisait. Bientôt les vignes américaines permettraient de revenir au produit pur. Il fallait bien durer jusque là.

C'est à cette époque, après le désastre du phylloxera et parmi la ruine des campagnes, que s'édifièrent, dans les villes, des fortunes inconnues jusqu'alors. L'emploi de l'alcool du nord permit de composer un produit bon marché pour une clientèle plus nombreuse. On mit le cognac en bouteilles, on l'expédia par caisses, innovation qui ouvrit des marchés lointains; on créa des marques qui constituaient des monopoles. Un cognac de peu de saveur, sans bouquet,

très coloré, mais à bas prix, sous d'ingénieuses étiquettes, fit la richesse de ces négociants.

Alors, on délaisse les vieux chais campagnards du premier empire, rez-de-chaussée ombreux au toit bas, dont les tuiles apparaissent entre les solives et on élève des bâtisses en pierre de taille, à plusieurs étages plafonnés, avec de larges ouvertures cintrées, qui font bonne impression sur les visiteurs; et les nouveaux tonneaux géants, qui facilitent de subtiles mixtures et le vieillissement artificiel, dressant jusqu'au plafond leur colonne trapue, forment des alignements majestueux.

Même le vigneron privé de sa petite distillerie paysanne admire « ces messieurs », qui ont eu tant d'idée, qui malgré le fléau ont su accroître leurs affaires et qui font vivre les gens du pays. D'ailleurs ces messieurs ne sont point avares et dépensent plus largement qu'autrefois; ils se font bâtir de belles maisons, et, dans la campagne, un château remplace la ferme et la maison rustique du maître, qui naguère suffisait pour les vacances. Quand la vigne reparaît, le vigneron assuré de vendre sa récolte donne en retour sa voix aux chefs des principales maisons, tous sénateur, député, maire ou conseiller général, sûrs d'être élus, sauf dans le district de Cunéo d'Ornano.

M. Pommerel réprouve ces mœurs. Dès que les vignes greffées l'ont permis, il est revenu aux traditions paternelles. De ses chais ne sortent plus que du cognac pur, produit du vin des Charentes, sans mélange. Ce n'est pas lui qui consentirait à vendre du cognac en bouteilles et à voir son nom chez les épiciers. Il n'admet que les beaux fûts pesants, avec le nom Pommerel marqué à feu sur leur fond de chêne et destinés à une douzaine de respectables marchands, fins connaisseurs, aux solides principes de loyauté. Il refuse la richesse facile. Il préfère vendre un cognac excellent, assez récompensé par le plaisir d'être bien reçu, en souvenir de leurs anciennes relations, par Turnbull, Lorsen ou Duprez, quand il va à Londres, à Christiana, à Moscou.

Cependant, depuis quelques années, ses affaires diminuent et il voit passer avec inquiétude, à l'heure du déjeuner, le petit groupe de ses tonneliers, alors que la

grille de Burgaud-Duperron s'ouvre largement devant la foule des femmes qui sortent d'un chai de mise en bouteilles. A Londres, Turnbull se plaint que le goût de ses clients change; on demande des marques connues; on ne veut plus payer cher du vieux cognac.

On pourrait dire que M. Pommerel n'avait pas de cœur. Jamais une impulsion ne s'opposa chez lui à une pensée raisonnable ou ne devança son jugement. L'esprit gouvernait ses actes. Ainsi, lorsqu'il fut appelé à succéder à son père, il accepta ce devoir, sans considérer s'il avait une autre vocation ou sacrifiait des goûts personnels. Mais il admit que ses frères fussent exclus du patrimoine familial, selon l'usage qui attribue à l'aîné la maison de commerce.

Il prit comme caissier son frère Thomas. Par son mariage, Thomas devint très riche, mais, toute sa vie, il conserva son emploi, commis peu payé, exact, discret, respecté, que l'on apercevait dans le bureau des employés, assis auprès d'un coffre-fort, sa tête blanche dépassant une pile de registres. Lucien, le plus jeune frère de M. Pommerel, se fixa à Paris. Il jouait du piano, se destinait à la médecine, et, vers quarante ans, publia un volume de vers. M. Pommerel le sachant pauvre par sa faute et désapprouvant son mariage, se bornait à lui écrire une fois par an. Lorsque Lucien abandonna sa femme et sa fille Pauline et partit pour l'Égypte, avec une autre femme, M. Pommerel cessa d'écrire à son frère, mais servit une petite rente à la première femme. A la mort de Lucien, il offrit à Pauline de venir habiter chez lui. La perspective d'une dépense supplémentaire au moment où ses affaires baissaient et l'ennui d'héberger une jeune fille de dix-sept ans, qui avait vécu en Angleterre et qui était sans doute une évaporée, ne balançaient pas dans son esprit une obligation morale.

Pauline arriva, un soir d'avril, à Barbazac. Elle refusa une belle chambre avec des rideaux épais et qui sentaient le camphre, et s'installa au dernier étage, dans une petite pièce mansardée. Par la fenêtre on apercevait le toit des chais, la cime du marronnier en fleur et le vieux perroquet en liberté, qui rampait en s'agrippant du bec sur les rameaux

de la vigne vierge. Ici, les bruits assourdis de la maison et le tintement de la cloche, dont un coup appelle le concierge, trois coups, Berthomé, et la rumeur du chantier des tonneliers, s'élevaient sous le ciel d'un monde aérien et libre.

Pauline redoutait d'entendre un mot blessant sur son père; mais, à Barbazac, on ne parlait jamais de Lucien Pommerel. Elle éprouvait pour son père un sentiment tendre et ombrageux, développé par l'absence et l'incertitude. Elle se souvenait de lui et de son départ. Ce drame lui apparaissait avec une sorte de grandeur romanesque. Elle y voyait une audace de cœur, et comme un signe de confiance mystérieux, méconnu de tous, que seule elle croyait comprendre, dépositaire par instinct filial d'un secret de la vie.

***

Arthur, le fils de M. Pommerel avait épousé Marguerite Burgaud-Duperron. Ils habitaient, à l'ouest de la ville, la plus belle maison de Barbazac. A travers la grille du parc flanquée de lampadaires électriques, les passants apercevaient un double escalier orné de dragons sculptés, des pelouses avec des corbeilles bombées, qui se coloraient suivant la saison de myosotis ou de bégonias, des parterres cerclés d'un bourrelet de lierre, des étoiles faites d'une mosaïque de petites plantes autour des palmiers, des bananiers stériles et des daturas à lourdes fleurs tombantes. Les branches raides des déodoras traînaient sur les gazons; des touffes de bambous se massaient aux tournants des allées; des citronniers et des lauriers roses en caisse bordaient la terrasse; mais, du côté de l'orangerie, par une échancrure dans ce décor de feuillage si singulier à Barbazac, les yeux se reposaient sur des prairies, un rang de peupliers et la frange de broussailles qui accompagne une calme rivière.

Dans le bureau de M. Pommerel, une table était réservée à son fils, mais Arthur ne s'y arrêtait qu'un instant, avant le déjeuner, au retour de sa promenade matinale. Il arrivait en longeant les quais, au pas léger et bien frappé de son grand cheval gris, qui portait la tête haute; c'était une bête bien née, l'œil éveillé, les jambes fines, le dos droit, la cri-

nière rasée. Devant la maison paternelle Arthur descendait de cheval, appelait un ouvrier, lui donnait les rênes, regardait sa bête en passant la main sur le cou humide, qui se tendait sous la caresse; puis, les jambes un peu engourdies et arquées, un chapeau mou aux bords rabaissés, la culotte bouffante, il entrait dans le bureau, frappant de son stick ses bottes dures.

En apercevant son fils, M. Pommerel était content, et un coin de sa bouche, entre les favoris, se relevait avec le sourcil droit en un sourire oblique, comme prolongé par une mèche grise et vaporeuse, ébouriffée sur un côté de la tête. Ce cavalier élégant, si différent de lui, ce vieil enfant, qu'il avait si bien élevé, dont il avait tant espéré, se repliant sans cesse sur des ambitions moindres, résigné aux mauvaises études, aux sottises de la jeunesse, admettant enfin sa médiocrité certaine, cet être indéfinissable, trop éloigné ou trop proche, à travers tant de mécomptes et de métamorphoses demeurait toujours son fils.

Il lui montrait une lettre intéressante, ou bien lui présentait un verre de cristal, dont le fond évasé contenait un peu de cognac, qui répandait une odeur exquise et chaude de bois précieux. Il prenait un autre verre, s'écartait un peu de la table, une jambe tendue en avant, une main derrière le dos, le corps légèrement penché et respirait, le regard fixé sur les yeux d'Arthur par-dessus les bords du verre, avec une expression concentrée, comme s'il cherchait à pénétrer un mystère :

— Sens-tu l'odeur du thé... celle du tilleul... et, parmi ces parfums légers, un arôme fruité... par exemple la prune... et comme un soupçon de vanille; et puis cette senteur un peu lourde et pourtant subtile de pomme bien mûre, que nous appelons « le rance »? Voilà ce que dégage une fine champagne, au moins centenaire. Elle provient d'une vieille famille de propriétaires distillateurs : les Giraud.

Quelque raideur et l'habitude du silence, contractés pendant sa jeunesse en Angleterre, un grand respect de la personnalité d'autrui, la crainte d'influencer mal à propos, une certaine difficulté à dire sa pensée, empêchaient M. Pommerel d'adresser un reproche, même à son fils. Arthur igno-

rait que sa passion des chevaux et son peu d'intérêt pour les affaires, contrariaient M. Pommerel. Il se figurait que son père désirait conserver une autorité complète sur la maison et ne le consultait que par complaisance. Voyant Arthur indifférent à la maison familiale, qu'il méprisait peut-être, entiché des Burgaud-Duperron, entraîné dans une vie dispendieuse, admirant des mœurs commerciales répréhensibles, M. Pommerel se résignait à travailler seul, comme s'il n'avait pas de fils.

Mais il savait écarter de sa pensée ce qu'il ne voulait pas juger. Il acceptait, comme un fait hors de son pouvoir et sur lequel il n'avait pas d'opinion, le ménage d'Arthur, sa maison luxueuse, et une bru très intelligente et très autoritaire.

Madame Arthur Pommerel ne doutait pas des mérites d'un homme qu'elle avait épousé; d'ailleurs, à ses yeux, la personnalité d'Arthur se confondait avec la voie glorieuse qu'elle avait tracée. Elle entendait qu'il fût député, puis ministre, et elle préparait son avenir en organisant les plus belles fêtes qu'on eût vues à Barbazac.

Les rapports étaient fréquents entre Barbazac et l'étranger. Des hommes voyageaient en Amérique, en Suède, en Russie; au retour, ils trouvaient leurs femmes à Paris. On ramenait dans la petite ville les modes récentes et les derniers romans. Des jeunes gens, futurs chefs des maisons de commerce, séjournaient en Angleterre ou en Suède. Timides, maladroits, partis en vestons étriqués, ils revenaient comme dénoués, la mine ouverte, le teint frais, sûrs d'eux à présent; et c'était une atmosphère nouvelle, tout un monde qu'ils rapportaient chez eux dans leurs magnifiques valises, les vêtements d'un beau tissu, le linge élégant. Maintenant ils étaient galants avec les femmes portaient le manteau de leurs sœurs, s'effaçaient pour les laisser passer. Ils exigeaient du jambon et des œufs au petit déjeuner, des sauces fortes avec la viande. Tout cela disparaissait assez vite, mais à chaque voyage se renouvelait un peu cette allure d'hommes qui fréquentent le nord, les grands hôtels, et qui ont dans leur garde-robe une pelisse à col d'astrakan, doublée de vison.

Il y avait aussi, à Barbazac, des étrangers dans les bureaux, Anglais ou Suédois, qui valsent si bien, Hollandais au parler

rude. Hors du cercle de ses relations habituelles et du groupe des jeunes filles, qui avaient toutes les mêmes professeurs et les mêmes talents, madame Arthur Pommerel savait découvrir, pour jouer la comédie, un fonctionnaire interloqué, que l'on voyait un jour en jaquette noire dans le grand salon tapissé de Gobelins, assis au bord d'un fauteuil doré, son chapeau sur les genoux, et qui, plus tard, longuement chapitré dans le boudoir bleu, apparaissait sur la scène, grimé, bossu, luthier de Crémone qui dit les vers à merveille; ou bien, elle apprivoisait une jeune fille inconnue, dont le chant de rossignol un instant bouleversait les cœurs et qui bientôt disparaissait, à jamais muette, étouffée par la vie. Mais surtout, les bals étaient magnifiques, avec un brillant bataillon de danseurs : hussards et dragons de Limoges, officiers de marine de Rochefort, jeunes élégants de Bordeaux ou d'Angoulême, grands valseurs, conducteurs de cotillon, qui ne manquaient aucun bal dans trois départements.

Les femmes qui portaient toujours des robes montantes, étranglées par un col très haut, le corsage ajusté, les jupes longues maintenues par des jupons, qui les enveloppaient jusqu'au bout des pieds, raidies dans des corsets serrés, et qui ne sortaient pas sans manchon l'hiver, sans ombrelle l'été, s'exposaient un soir, les épaules et les bras nus.

Tout le jour, l'unique coiffeuse de la ville a transporté de maison en maison ses fers et ses épingles. Elle est montée dans la chambre où s'étalent sur le lit le linge fin, et ses volants de dentelles, la robe fraîchement repassée, les bas de soie rose, l'éventail de tulle pailleté. Elle a couru d'une cliente à l'autre, tordant tous les chignons solidement épinglés, ménageant sur les tempes de petites boucles, surmontées d'un bouffant lisse ou ondulé; et, comme pour une féerie, les enfants voient leurs mères, qu'ils ne peuvent plus embrasser, parées de robes de velours, se poudrer légèrement devant la glace, revêtir de longs gants blancs, marcher lentement, un peu craintives, sur les hauts talons, tandis que dans les rues obscures et silencieuses, passent et repassent les rares voitures de maître, un ou deux landaus de louage, qui conduisent tous les invités et les ramènent au matin, avec de brusques lueurs qui traversent les persiennes.

— Mon oncle, je voudrais aller au bal.

— Tu veux aller au bal, Pauline?

M. Pommerel ne combattait jamais un usage.

— A ton âge, il est permis d'aller au bal.

Lui-même, ne manquait pas une soirée chez les Arthur. Il s'accordait quelques valses, invitant de préférence une jeune fille, surprise d'être emportée dans une giration si sage. Il dansait à la mode ancienne, digne toujours, mais souriant, avec l'absolue franchise de ses moindres actes, même frivoles. Il était consciencieux dans tous ses mouvements, quand il dansait, ou conduisait deux chevaux, sur le haut siège de son break, ou canotait sur la Charente, en manche de chemise, un mouchoir étalé sous son chapeau de paille, ou bien, quand le dimanche, vêtu d'une redingote, une cravate blanche autour du col immaculé, il montait en chaire avant le pasteur, ouvrait lentement une grande Bible, déplaçait le signet violet, et disait d'une voix sans éclat, un peu émue : « Écoute Israël, je suis l'Éternel ton Dieu... »

***

M. Pommerel n'aimait pas à faire attendre les chevaux :

— Es-tu prête, Pauline?

Il retourna dans le fumoir. Son visage pâle, les cheveux et les favoris gris, le linge brillant, la cravate de batiste se détachaient, doucement éclairés par la lampe à gaz sous son abat-jour vert.

— Es-tu prête, Pauline?

Quand elle descendit l'escalier, suivie par le regard des bonnes, il prit sa sortie de bal et la posa délicatement sur ses épaules, d'un geste un peu craintif, comme s'il essayait de retrouver, après des années, les attentions d'un homme pour une femme que l'on accompagne dans le monde.

Dans le landau, Pauline s'assit à côté de M. Pommerel, les pieds sous des couvertures, enveloppée d'une mante dont la doublure de satin était douce à ses épaules nues.

Les lanternes de la voiture jetaient des reflets sur la croupe des chevaux et le dos noir du cocher; les réverbères éclairaient faiblement la chaussée, des carrefours, mal pavés, jalonnaient

des régions d'ombres denses. Mettant sans hâte ses gants blancs, taches claires dans l'obscurité, M. Pommerel dit :

— J'espère que tes cousines seront arrivées et que tu ne te sentiras pas trop perdue au milieu de tant de monde...

Il voulait lui donner un encouragement et l'impression d'une présence familiale, mais il se sentit maladroit :

— Tu vas beaucoup danser... beaucoup t'amuser...

— Je ne sais pas... Je ne connais personne... Je crois que je regarderai surtout...

— Nous verrons. Tu es dans ta famille. Tu peux rester parmi tes cousines et tes amies; et dès que tu voudras partir tu me feras signe...

Ils aperçurent la grille ouverte du parc et une allée illuminée. Devant le perron, ils descendirent entre les mains des laquais et traversèrent le grand vestibule, déjà animé, avec ses tapisseries, ses meubles imposants, ses appliques brillantes.

Dans le vestiaire des dames, devant les tables à coiffer, Pauline reconnut des visages un peu affolés, des amies, des parentes, qui arrangeaient les frisures sur les tempes, si fragiles et si importantes, jetant dans les miroirs un regard d'abord sévère, qui s'adoucissait avec les derniers soins, quand elles plaçaient les fleurs déjà languissantes à leur ceinture et dans les cheveux, ajustaient les hauts gants, les colliers, les médaillons de pierreries, les bracelets ornés d'émail et de camées, et faisaient bouffer les manches.

Ainsi parées, fleuries, étrangement dévêtues dans la vive clarté, la démarche raide ou balancée, l'air hagard ou triomphant, elles semblaient si nouvelles, que Pauline doutait que ce fût bien là son milieu familier. Des femmes, qui n'auraient pas montré leur poignet nu ou la forme des épaules, se révélaient tout à coup, perdant leur caractère sacré; et Pauline sentait, pour un soir, quelque chose de délivré et d'un peu grisant, qui déjà vibrait dans ces lumières.

Devant une glace ancienne, qui lui renvoya son image ternie, elle se regarda gravement, sans plaisir, dans sa robe rose rayée de blanc, inquiète de son air sérieux, un peu tendu, et d'une minuscule cicatrice qu'elle dissimulait sous l'épaulette. Elle s'assura que le corsage adhérait bien aux épaules, rejoignit son oncle, et pénétra dans la salle illuminée par un

grand lustre de cristal taillé, étincelant de feux électriques, surprise des yeux habitués aux faibles éclairages de la petite ville. Dans l'atmosphère encore légère et fraîche, on sentait une odeur de baume, parfum des mimosas, des œillets, des lilas blancs en gerbes. Madame Arthur Pommerel, en velours pourpre, un panache de trois plumes d'autruche noires dans les cheveux, une rivière de diamants sur la gorge, se tenait près de l'entrée. Marcelle et Anna, les filles de Thomas Pommerel, en tulle blanc, une guirlande de roses pompon autour du décolleté, un ruban de soie rose serré à la taille, promenaient des danseurs, qu'elles présentaient aux jeunes filles et aux mères assises autour de la salle. Les hommes en habit, les officiers en uniforme se massaient près des portes. On entendait un orchestre invisible.

Les femmes qui ne dansaient plus, jadis jeunes filles très réservées sous le second empire, des boucles sur l'épaule ou des nattes enroulées autour de la tête, un médaillon d'or au cou, et qui n'avaient connu que la valse allemande à petits pas doucement rythmés, que l'on dansait la tête un peu baissée, sans geste, se scandalisaient des allures nouvelles, qui pourtant n'étaient que désordonnées.

Sur les airs les plus langoureux, Pauline tournait en tout sens, à grands pas rapides, glissés, scandés; elle était emportée d'un bout à l'autre de la salle, avec l'excitation sans fièvre d'une course à deux, et si vivement qu'elle ne pouvait pas parler. Le quadrille américain, preste et violent, au rythme martelé, faisait tournoyer des danseurs enchevêtrés. Puis revenaient, comme un intermède désuet, le quadrille des lanciers, ses présentations muettes, ses visites, son grand salut si difficile et si intimidant.

Un peu essoufflée par les premières danses, Pauline chercha des yeux sa cousine Marcelle. Elle l'aperçut debout près de la cheminée, sa robe blanche tombant tout autour d'elle. Un jeune Anglais, aux yeux de faïence, les joues très rouges, les cheveux blonds frisés, l'expression franche, lui parlait en souriant. Les yeux sur une fleur, qu'elle affectait de respirer, Marcelle penchait la tête, se reprenait, tout à coup très animée. D'une main, elle remuait lentement un grand éventail, qui la cachait par instants. Puis, d'un mouvement un peu saccadé,

comme s'arrachant à un rêve, elle referma son éventail, souleva un peu les bras pour reprendre la danse, et, entraînée par la valse se répandit dans la foule.

Tous ces gestes étaient nouveaux pour Pauline. Il lui semblait qu'elle venait de voir Marcelle vivre pour la première fois et de surprendre un secret. Comme pour oublier cette image, elle regarda la salle et remarqua l'aisance de ses amies qui retrouvaient les danseurs des bals précédents, des compagnons de toujours, des camarades mariées; celles-ci plus élégantes, plus hardies avec leurs bijoux de jeunes femmes, paraissaient toutes brillantes d'une assurance nouvelle; d'autres, déçues peut-être, réduites à un rôle difficile, fatiguées par des maternités récentes, et qui n'avaient plus rien à conquérir, semblaient déjà fanées et comme appauvries.

Des hommes à barbe grise, après avoir un peu erré et regardé les premières danses, se groupaient au fumoir, s'asseyant autour des tables de whist, ou bien dans des fauteuils bas, le long des rayons de la bibliothèque. Ils causaient du monopole de l'alcool et sur ce sujet ressassé, ne disaient rien qui ne fût connu; mais l'inquiétude donnait au petit nombre des idées un intérêt inépuisable.

Lorsque s'ouvrirent les deux portes latérales de la salle à manger, les mères enfin délivrées de leurs sièges et de leurs voisines, s'avancèrent vers le buffet et, un instant, se mêlèrent à la jeunesse. Pauline remarqua, au milieu d'un cercle d'hommes, des femmes qui lui paraissaient un peu excentriques : Madame Charles Duperron, qui avait un appartement à Paris, des propriétés près de Barbazac et qui prononçait des noms de grands personnages; madame Dubrac, qui portait toujours des toilettes sévères, mais qui était renommée pour ses dentelles, ses diamants, son indifférence glaciale et ses propos scabreux; madame Monis, fille de protestants austères du midi, très poudrée, dont les parfums étonnaient, et qui riait souvent et très haut. Ce groupe bruyant attirait les hommes et recueillait tous les sourires.

Avec une sorte d'avidité Pauline retournait à la danse; elle était pressée sur des poitrines essoufflées ou placides, contre des plastrons durs, ou tenue presque à bout de bras par des mains fermes ou molles; elle entendait des respira-

tions, des voix familières, d'autres inconnues; elle voyait glisser des souliers de satin, des escarpins vernis, tourbillonner les mousselines et les dentelles des robes, les pantalons rouges ou bleus des officiers, voltiger les pans des habits noirs. Elle passait du sautillement à contretemps d'un cousin en smoking, au piétinement d'un campagnard, pour fuir, en se faufilant entre les groupes, avec un mince hussard. Par des Anglais muets et un peu raides, elle était bien maintenue et à peine touchée; et puis enlevée à travers la salle par des Scandinaves incolores. Dans une farandole, les mains liées comme à des anneaux, elle fut emportée à travers les salons et le vestibule, autour de la table du buffet, dans le jardin d'hiver, dans l'escalier, où une partie de la longue file montait, tandis que l'autre descendait en cascade.

Lasse et un peu grisée par le mouvement, la lumière, les parfums, la musique, Pauline prit le bras d'un danseur, pour se promener dans les salons. Le boudoir de madame Pommerel, tendu de soie bleue, doucement éclairé par des lampes recouvertes d'abat-jour roses, formait une retraite d'ombre et de silence, où Pauline aperçut Guitta Sauvaitre, assise sur un canapé, auprès d'un officier de dragons. Mariée avec l'associé de Duperron, elle venait de Reims, et son arrivée à Barbazac, ses allures libres, ses toilettes, son air inquiet et inquiétant, avaient agité les esprits. Mais tant de grâce séduisait les plus sévères. Ce soir-là, elle portait une robe de dentelle noire, un collier montant de cinq rangs de perles autour du cou, une rose rouge à la ceinture. Émerveillée, Pauline s'avança pour lui parler, mais tout à coup une gêne la retint. Guitta aussi était différente ce soir.

Elle souleva un peu les épaules comme si elle avait froid, s'enveloppa d'une écharpe d'hermine et tourna la tête vers Pauline. Elle l'appela comme pour demander un secours, lui dit quelques mots insignifiants, puis brusquement se leva et retourna seule dans le bal, avec un sourire un peu forcé aux lèvres.

Pauline reprit le bras de son danseur et se dirigea vers le hall d'entrée. Des jeunes filles et des jeunes gens étaient assis sur les marches du grand escalier à rampe de chêne sculpté. On se promenait dans le vestibule. Des vieillards

las causaient encore du monopole de l'alcool, ou bien, à voix très basse, sûrs d'être du même avis, échangeaient quelques mots sur l'affaire Dreyfus. Dans une petite pièce, près du vestiaire, s'entassaient les accessoires du cotillon : fleurs en bouquets, en couronnes, en ceintures; rubans en nœuds ou en banderolles; boîtes à gants, recouvertes de cretonnes, sacs de soie où l'on reconnaissait l'étoffe d'anciennes robes; lanternes chinoises suspendues à de longues baguettes flexibles; ailes d'anges en plumes blanches que l'on accrochait au corsage.

On jouait un quadrille sur des airs d'*Orphée aux Enfers* lorsque Dalhias apparut. Pauline le remarqua tout de suite. Il était grand, le visage glabre, les cheveux grisonnants, mais son habit un peu cintré marquait une taille mince. Le col très haut, un œillet pâle à la boutonnière, le gilet de faille, on ne savait quel détail de sa toilette le distinguait entre tous. Il regarda la salle, avec une moue d'ennui. Brusquement, la rangée des mères fut comme réveillée par un courant électrique. Des éventails battaient, des visages s'animèrent, des conversations reprirent; certaines femmes cherchaient à s'effacer en parlant à voix basse.

Pauline se souvenait d'hommes aperçus à Paris dans l'ombre des loges, derrière les aigrettes, mais ils participaient au spectacle, disparaissaient avec lui, et elle n'était pas bien sûre de leur réalité. Celui-là ressortait avec tant de précision que la foule environnante se changea en une masse terne.

Il s'avança, serra des mains timides, baisa des doigts hésitants. Auprès d'un groupe de jeunes filles, il s'arrêta un instant, et aussitôt on vit des mères se lever, le visage soucieux, et traverser la salle. Puis il se dirigea vers le buffet et on entendit le rire de madame Monis.

Des hommes souriaient d'un air mystérieux en le regardant avec mépris et un peu d'envie. Certains prétendaient l'avoir connu, petit commis dans une mercerie, mais cela ne paraissait pas croyable. On avait oublié aussi son mariage romanesque avec une jeune fille enlevée dans un couvent. Madame Dalhias habitait Barbazac, mais la petite ville recevait des êtres si reclus, si invisibles dans des maisons fermées,

que l'on perdait leur trace. Négociant de cognac, Dalhias faisait faillite, ruinait des amis, puis voyageait pour une maison de champagne, s'installait à Paris, où on le disait peintre, revenait quelques jours à Barbazac, avec des pardessus très longs, des faux cols très hauts, l'air très riche, et cette moue de dédain, cette face blasée, qui agaçait les hommes, mais qui exprimait surtout l'ennui d'une vie si compliquée et la fatigue de toujours poursuivre une femme. Chacun lui reprochait une vilenie, mais lorsque madame Arthur Pommerel l'appelait pour tenir un rôle dans *Jean-Marie* ou le *Flibustier*, il jouait si bien que toute l'assistance l'applaudissait en pleurant.

En l'apercevant ce soir, tous songeaient à sa dernière conquête, et on se demandait ce qu'était devenue la femme du pasteur Barnery.

Le pasteur était inconnu de presque tous les invités de madame Arthur Pommerel. Dans la petite ville catholique, c'est à peine si l'on soupçonnait son existence. Longtemps, on avait vu passer le dimanche, le vieux pasteur Couve avec sa figure d'apôtre, conduisant un cheval étique, au fond d'un cabriolet crotté. On savait qu'un jeune pasteur l'avait remplacé, dans la voiture. Mais, de tous les êtres qui échappent aux regards, le plus caché le plus ignoré est bien la femme du pasteur. Aussi fut-on surpris de s'apercevoir que madame Barnery était belle, fringante, qu'elle allait aux fêtes des Arthur Pommerel, et savait en marchant dans la rue relever ses jupes d'un coup adroit du poignet, laissant paraître entre les plis de la robe et le taffetas des jupons, un bout de ses bas noirs bien tendus.

La femme du pasteur Barnery était partie et son mari vivait seul depuis deux ans. On disait que Dalhias en était cause. Mais, sur ce scandale voilé, et peut-être imaginaire, les récits variaient selon l'humeur des gens, plus ou moins hostiles à Dalhias ou aux protestants. On assurait que la femme du pasteur Barnery s'était tuée, ou bien qu'elle vivait à Paris avec Dalhias, ou encore qu'elle allait revenir et qu'il ne s'était rien passé.

Devant le paravent qui masquait l'orchestre, des jeunes filles en groupe chantèrent : « Voici le printemps, nous appor-

tant des fleurs... » On applaudit. La danse reprit. Pauline était debout, appuyée contre l'embrasure d'une porte, lorsqu'elle entendit tout près d'elle une voix inconnue et grave :

— Vous êtes bien la nièce de M. Pommerel?

Elle se détourna et reconnut Dalhias.

— Comment le savez-vous?

— Vous dansiez avec lui et je vous ai entendu dire : mon oncle.

— Vous le connaissez?

— Je le connais très bien. Mais vous n'êtes pas de Barbazac?

— J'habite chez mon oncle.

— Je ne vous ai jamais rencontrée...

— C'est mon premier bal.

— Ah!... votre premier bal!... J'aurais dû m'en douter. Il y a en vous quelque chose de si neuf... une telle joie!

— J'ai surtout peur de ma gaucherie...

Il parut réfléchir et son visage morne aux traits si durs s'éclaira d'une expression tendre, fougueuse, enfantine :

— Cette gaucherie... l'indécision de tout ce qui commence, c'est charmant... Et vous dansez avec tout le monde?

— J'aime à danser.

— Vous avez pourtant vos préférences... Mais peu marquées... Je vous ai vue entre les bras de ce lourdaud, qui essaye de tourner, là-bas... Comment osent-ils?... Mais quand vous valsiez avec votre oncle, je crois bien que j'étais jaloux.

— Jaloux?

— Oui, jaloux. Il n'est plus jeune, lui non plus. Il vous tenait tout près de lui, à la façon d'autrefois... Jamais je n'ai tant regretté d'avoir renoncé à danser... Je vous aurais arrachée à ces maladroits...

— Je n'aurais pas eu de danses pour vous. Quand vous êtes arrivé, j'avais déjà tout promis.

Elle regretta cette phrase, mais il ne parut pas surpris.

— Si, vous auriez dansé avec moi, — fit-il d'un ton assuré, presque violent. — D'ailleurs, celle-ci, vous me la donnez bien... A qui la volez-vous?

— Je ne la vole pas... c'est une scottish. Je n'aime pas la scottish; alors je regarde... Mais, maintenant, je vais danser.

— Pas encore.

Elle demeura immobile, comme liée à sa place, s'efforçant de retenir sa respiration, qui devenait consciente, visible. Elle sentit les yeux de Dalhias fixés sur cette palpitation et elle appuya son éventail contre sa poitrine, mais il se soulevait en prolongeant le tremblement de sa main. En elle, les mouvements de la vie étaient démesurés. Un silence étouffant dominait la musique, les pas glissants sur le parquet, le bruit des conversations alentour; un regard qu'elle ne voyait pas, cherchait sur elle autre chose que ses yeux. Enfin elle dit :

— Mon oncle est très bon... Je l'aime beaucoup. On le croit sévère... Personne, en réalité, n'est aussi bienveillant... moins austère...

— En effet... je l'ai un peu perdu de vue, mais il n'était guère puritain autrefois. Je l'ai rencontré souvent à Londres, dans sa jeunesse... Il était gai... Il menait un peu la vie... Enfin, je veux dire, il appréciait la bonne vie...

— La bonne vie... Oui, il a une bonne vie...

— Ce n'est pas tout à fait... Mais je vous tiens debout... Ne voulez-vous pas vous asseoir? Allons prendre du champagne.

— Non.

— Et puis nous irons dans un endroit tranquille. Vous vous reposerez... C'est beaucoup trop, toute une nuit, pour une petite fille.

— Non, je ne veux pas aller dans un endroit tranquille... Je ne suis pas fatiguée... J'aime ces lumières et ce bruit.

— Là-bas... dans le salon bleu...

— Non, je ne veux pas.

— Soyez gentille... vous n'allez pas me refuser.

Elle s'enfuit à travers le hall, perdant sa direction comme dans une brume, croyant que son tumulte intérieur apparaissait à tous dans le désordre de sa robe, de ses cheveux, de ses gestes.

Dans le vestiaire des dames, où un grand miroir ovale était illuminé, elle trouva un refuge. Les femmes de chambre sommeillaient dans une pièce voisine. Pauline ôta ses gants et s'assit devant la coiffeuse, sans se regarder; les coudes

appuyés, elle cacha ses yeux dans ses mains froides, sans penser, sans rien sentir que la gêne de sa respiration bridée. Des femmes entrèrent tout occupées de leur ajustement, et ne voyant rien dans le miroir que leur propre personne, les marques de fatigue, qu'on efface sous la poudre. Quand elle fut seule de nouveau, Pauline se regarda. Tout semblait en ordre. Elle avait enfermé son trouble. Peut-être n'avait-il jamais existé; et, quand elle revint dans le salon, les danseurs oubliés réclamèrent une danse.

— Mademoiselle, vous ne me devez rien, — dit un officier de marine. — Mais il y a un peu de désarroi dans vos engagements. Permettez-moi d'en profiter.

Il la prit contre lui avec précaution, glissa doucement, parlant de croisières, de bals sur des cuirassés. En dansant, Pauline n'apportait plus la même insouciance. Elle sentait la chaleur et la forme du bras qui l'entourait, le contact des mains, sans savoir s'il fallait les ignorer ou les repousser, ramenant sans cesse sur ses épaules son écharpe de tulle. Elle voulait rentrer, retrouver sa chambre, démêler parmi tant d'impressions nouvelles ce qui lui appartenait vraiment.

***

Quand le bal fut passé, Pauline en rêva. Parfois elle se sentait encore emportée dans un tournoiement, ou bien, avec un peu d'inquiétude, elle voyait certains visages, des yeux troublés, des enlacements lâches secrètement resserrés, des galopades amusantes; ou seulement un air de danse lui revenait, des couleurs, des paroles à peine saisies, des rires.

A présent, elle rencontre dans la ville des êtres médiocres enveloppés de manteaux un peu fanés, le visage terne, et qui lui rappellent, mais réduits, presque effacés, les personnages d'un soir de fantasmagorie, que la vie a ramenés à leur vraie mesure, peut-être en dessous. Elle ne peut les situer exactement dans le réel; ils sont plus inconnus encore pour avoir été transfigurés. Des hommes la saluent qui l'ont tenue dans leurs bras et à qui elle ne parlera plus; des jeunes filles modestes cachent des épaules fraîches sous un corsage de laine,

et des cheveux effervescents, un teint de fleur, sous leur chapeau et leur voilette.

Elle retrouve des danseurs, de nouveaux amis, qui l'accueillent dans leur groupe et l'emmènent dans des promenades à travers les prés, où on laisse traîner sa robe sur l'herbe, les mains dégantées. Au tennis, des hommes la réclament comme partenaire et lui offrent des balles sur leur raquette; dans les salons, on lui parle, on tâche de la faire rire, on la tente avec des gâteaux, comme les enfants. Guitta l'invite dans sa jolie maison moderne, aux murs ornés de tableaux et de dessins, qu'on n'ose pas regarder.

Guitta revient à Barbazac pour de courts séjours seulement et elle y mène une existence recluse, auprès d'un mari indifférent. Ses toilettes un peu outrées semblent destinées à des yeux absents. Pauline la trouve dans son boudoir, regardant distraitement le parc où jouent des enfants et des chiens. Tout à coup, Guitta interrompt une phrase, se lève avec sa robe flottante, frappe quelques accords sur le piano à queue, couvert de fleurs et de livres, puis revient à leur causerie. Elle dit des mots énigmatiques, comme des confidences dans une langue étrangère : « Vous verrez... On ne sait pas... On se trompe tout le temps. »

Un monde ignoré surgit à travers les apparences naguère si tranquilles. Pauline en a percu comme la poussée impérieuse et fugace sous la chaleur de la fête, dans la foule transparente, où se révèle un visage rêveur, des gestes inaccoutumés, que l'on croit invisibles... Est-ce bien sa cousine Marcelle qu'elle a vue près de la cheminée, à côté du jeune Anglais, tandis que le balancement de l'éventail cache ou découvre une figure irradiée? Et ces femmes hardies, que les hommes approchent de si près et qui rient sans joie, avec quoi jouent-elles? Et Guitta si blonde, quel don a-t-elle refusé avec ce mouvement incertain?

Mais surtout, Marcelle l'étonne, à présent. Lorsque Pauline arriva d'Angleterre, Marcelle fut sa première amie. Marcelle parlait peu d'elle-même et ne questionnait jamais sa cousine sur sa vie passée, comme si son existence datait du moment où elle était apparue dans la famille. D'ailleurs, elle jugeait du point de vue clan tout ce que Pauline disait. Pourtant,

elle plaisait à Pauline avec ses petits yeux noirs très vifs, ses traits fins, qui souriaient facilement. Une particularité lui donnait du prestige : elle était ouvertement coquette avec les hommes. Cette candeur, cette aisance dans le flirt, s'alliaient à un esprit volontairement limité, qui ne se posait aucune question, et à un grand respect pour la famille, la religion, les compatriotes, qui comprenaient les Anglais.

Depuis le bal, Marcelle n'était plus la même; mais cette remarque de Pauline venait peut-être d'une façon un peu différente de voir les êtres, après cet événement. Pauline lui trouvait plus de douceur dans les yeux, plus de réserve dans les gestes; elle accueillait moins joyeusement les visites. Elle questionnait discrètement Pauline sur la vie en Angleterre, et parfois prenait une allure plus libre où s'affirmait son goût natif pour tout ce qu'elle jugeait britannique : le tennis, les canotiers de paille fine, les chemisettes à col dur.

Peter Deed, le jeune Anglais, qui habitait Cognac, venait le dimanche. A la sortie du temple, on organisait des promenades, dirigées par Marcelle. Elle prenait Pauline par le bras, causait avec entrain, allait de l'une à l'autre, veillant à ce que personne ne s'ennuyât. Les champs et les bois éveillaient pour chacun un intérêt différent : certains cherchaient des fossiles, d'autres observaient des insectes ou cueillaient des fleurs, ou, sans rien voir, poursuivaient des conversations nonchalantes. Marcelle s'attardait au bord du chemin, hésitante, comme retenue par une invisible graminée, bientôt rejointe par Deed. Ils restaient penchés un moment, puis se perdaient dans les sentiers. Avec un air simple et amical, presque enfantin, ils semblaient s'enchanter d'une plénitude qui se suffisait à elle-même.

Alors, Pauline souhaita une amie qui n'eût pas de secret.

***

Pauline quitta sa mansarde pour une grande chambre au second étage. Elle s'habituait à la maison, à ses recoins, aux escaliers raides et tournants, à la vaste cuisine pavée. Elle aimait jusqu'à ces grandes pièces froides et démodées, où des générations vécurent sans modifier le décor impersonnel

et comme pudique : sur les murs, tapissés de papier blanc moiré, de minces baguettes simulent des panneaux; les rideaux de reps et le tulle à fleurs opaques masquent la fenêtre en atténuant le jour; le tapis d'Aubusson à fond crème laisse paraître sur le pourtour un plancher brillant, avec son odeur de cire fraîche; les meubles sont compacts, lourdement capitonnés, et une lampe à haut col, sous un abat-jour de porcelaine diaphane, répand une clarté laiteuse.

Dans les maisons de Barbazac où la vie semblait arrêtée, chez les vieux ménages sans enfants, chez les femmes seules, dans la petite bourgeoisie on n'avait rien changé. Mais une nouvelle jeunesse voulut s'affirmer en inventant son décor; dirigée par quelques amateurs, elle découvrit, dans les immenses greniers et les chambres de bonnes, des bergères avec leurs lambeaux de vieilles soies, des fauteuils régence, des tables légères à pieds de biche. Tout ce qui était patiné, vermoulu, exilé à la campagne retrouva une place de choix dans les salons et les chambres, auprès des meubles laqués et grêles du *modern style*. Une peinture mastic encadra les murs tapissés de vieux rose; des moquettes épaisses couvrirent les parquets, et les lampes devinrent des colonnes d'onyx pâle surmontées d'une boule de cristal où l'on voyait baisser la saxoléine, sous des abat-jour ornés de volants de dentelles, en forme de pagode, et qui sentaient le pétrole.

Pauline se croyait différente de ses amies, mais elle ne résistait pas à la mode. On lui permit de descendre des combles les objets qui lui convenaient, d'organiser le salon et sa chambre selon son goût, à condition que le fumoir demeurât intact.

Dans sa chambre, Pauline était une personne grave, pensive, mûrie par l'expérience précoce d'une famille déchirée, dont les liens rompus sont plus sensibles et plus doux. Elle se jugeait comme une sorte de privilégiée, qui très tôt aurait éprouvé des tristesses pleines de sens, que d'autres peut-être ignorent toujours. Elle lisait un roman anglais ou apprenait l'allemand, comme une écolière appliquée. Bientôt elle irait à Paris pour gagner sa vie en travaillant et elle ne se marierait jamais.

Elle se conformait docilement aux habitudes de son oncle.

à ses sentiments religieux, aux rites de la maison. Avant le dîner, M. Pommerel lisait à voix haute quelques pages de la Bible, puis disait une prière, tandis que Pauline s'agenouillait devant une chaise, le corps courbé, mais l'esprit absent, irritée contre ces gestes sans élans, prévus comme ceux du repas qui allait suivre; elle ne savait pas avec quelle sincérité M. Pommerel donnait ces minutes à ce qui n'est pas de ce monde, quelle paix lui venait de cette humilité régulière.

Jules, qui remplaçait l'ancien cocher, ne servait plus à table, et c'était Annette, vêtue de noir, un corsage boutonné moulant son buste, un bonnet de mousseline, une serviette roulée à la main, qui venait dire à sept heures : « Mademoiselle est servie. » Elle précédait M. Pommerel et Pauline, jusqu'à la salle à manger, puis s'effaçait dans la pénombre de la vaste pièce, où elle se tenait immobile et attentive, près de la desserte. Seule, la table était éclairée par un lustre de bronze lourd et compliqué, dont le dôme rabattait la lumière sur la nappe, sur les assiettes de faïence à fleurs bleu de cobalt, l'argenterie très brillante et un peu usée.

M. Pommerel, ni Pauline ne donnaient jamais d'ordres pour le ménage. Le service s'accomplissait par un mécanisme invariable, que la cuisinière adaptait aux changements des saisons. Depuis trente ans, elle savait recruter les aides compétents, lorsque venait le moment de faire les conserves; elle ne manquait pas de préparer le raisiné à la fin des vendanges, ni de recueillir le jus de dinde dans les pots de confitures, et elle entendait, dès les premiers froids, l'appel du paysan périgourdin, qui porte sur l'épaule un petit sac long et pesant, rempli de truffes noires, que l'on mange cuites sous la cendre de bois.

Régie inconsciemment par cette puissance invisible, qui gouvernait la maison sans parole, en laissant à chacun cette illusion de liberté que produit une longue accoutumance, Annette, du fond de la salle à manger, où étaient confondus dans l'ombre, les buffets sculptés, la peinture marron, les chaises de cuir, s'avança hors des régions ténébreuses, apparut dans le cercle de clarté, et posa sur la table, devant M. Pommerel, un rôti de bœuf, dont la chair était fine et rosée, rouge vers le centre, sous une croûte brune et rugueuse.

M. Pommerel aimait à découper les rôtis. C'était la seule chose qu'il fît avec grâce. Il tenait ses instruments d'une main légère, coupait sans effort des tranches régulières, qu'il disposait autour du plat en songeant aux domestiques; sa technique sûre, les mains douces, très soignées sortant des manchettes luisantes à larges boutons d'or, l'espèce de coquetterie, qu'il mettait à ces soins, enlevaient à l'opération presque tout son aspect matériel.

Après le dîner, il retourna dans son fauteuil et déploya devant lui le *Temps* de la veille, qu'il tenait de ses deux mains blanches et replètes; il lisait toujours paisiblement, quelles que fussent les nouvelles, la tête appuyée au dossier, le visage détendu, les rides à peine marquées et sans ombre.

Près de la table d'acajou bien en ordre et presque vide, éclairée par la lampe, grosse boule de lumière sous un abat-jour de carton vert, Pauline se pencha sur un livre, avec un air sage. Elle songe à la vie qu'elle veut se créer, plus tard, loin des familles... Une vie libre et sincère, mais qui aura sa droiture, sa pureté, ses défenses... On ne peut jamais dire ce que l'on pense... Peut-être est-ce avec Jean Barnery qu'elle pourrait parler le plus facilement... Il est pasteur, et pourtant sa voix, son esprit ne sont pas d'un pasteur... Quand il dîne ici, l'atmosphère de la maison est moins religieuse... la soirée est plus légère... Sûrement, la valeur d'un être et son charme ne tiennent pas à des qualités précises, réputées, excellentes, mais à une essence très secrète, incertaine, en somme indéfinissable... Tout à coup, elle se dit : « Quelle figure a Jean Barnery? » Il vient ici quelques fois, mais dès qu'il est parti, elle ne voit plus exactement ses traits. Elle se rappelle un homme grand qui balançait un pied auprès d'elle, sous la lampe; mais la figure est dans l'ombre. Quand il prêche, elle ne le regarde jamais; elle l'entend sans écouter, distraite, avec une apparence recueillie, les yeux baissés. Maintenant, elle se souvient de son visage.

C'était à une répétition de chant pour Noël, qu'elle avait vu Jean pour la première fois. Elle était montée à la tribune du temple, où des jeunes filles entouraient le pasteur assis devant l'harmonium. Une lampe éclairait son visage immobile; la lumière à hauteur des yeux accusait la dureté de son

regard. Il tourna la tête vers Pauline, les mains sur le clavier; elle comprit qu'il pensait : « C'est la nièce de Pommerel », puis il dit : « Commençons par le cantique des enfants que chacun connaît : *mon beau sapin, roi des forêts.* » Alors mademoiselle Bertin lança une éclatante fausse note. Le regard moqueur de Pauline rencontra les yeux souriants de Jean Barnery.

Lorsque Pauline se rappelait cet échange de rire muet, ce coup d'œil malicieux de Jean jeté sur elle, et qui fut le commencement de leur amitié, elle voyait distinctement son visage. Elle ne le retrouvait avec précision que dans cette nuit du temple, devant la lampe posée sur l'harmonium.

***

La réunion de couture pour les pauvres se tenait chez madame Thomas Pommerel. On entendait dire souvent : « J'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu »; on se sentait obligé de secourir. Mais, à Barbazac, il y avait peu de dénuement. On parvenait cependant à découvrir quelques vieilles femmes aux articulations douloureuses, deux ou trois familles trop chargées d'enfants, un infirme qui ne demandait rien. Chaque semaine, on bouleversait le salon de madame Thomas Pommerel, on débarrassait les tables, on enlevait les tapis, on dressait des planches sur des tréteaux et on organisait un atelier. Des piles de tissus s'élevaient : toile bise, résistant à l'aiguille, cotonnades de Vichy inusables, à forte odeur de teinture, torchons raides, qui n'essuieront rien avant longtemps. Les dames et les jeunes filles s'acharnaient sur des tâches ingrates, les doigts noircis et endoloris, mais avec une apaisante sensation de charité, qui permettaient d'oublier ensuite, plus facilement, les détresses inconcevables, qui sans doute existent ailleurs.

Le matin, en robe de chambre sombre, madame Thomas Pommerel allait sans bruit du fruitier à la lingerie. Son mari était au bureau, ses fils au régiment et au lycée d'Angoulême. Marcelle prenait sa part des petits travaux de la maison et s'appliquait à donner une apparence d'utilité à ses actions. Elle époussetait les livres et les bibelots, remettait dans leur casier les cahiers posés sur le piano, arrangeait les bouquets,

puis s'asseyait près de la fenêtre du fumoir et reprisait le linge.

Sa sœur Anna, les mains protégées par des gants défraîchis, garnit les lampes, essuie minutieusement les mèches, gratte les gouttes de cire sur les bobèches et les bougies, que chacun trouvera le soir sur une table du vestibule en montant dans sa chambre; puis elle rejoint Marcelle dans le fumoir, une grande corbeille dans les bras où s'entassent les chaussettes et les bas de la famille, qu'elle remmaille avec patience. Des professeurs de piano, de chant, de peinture, que rien ne décourage, viennent l'après-midi. Le soir, la lecture est permise aux jeunes filles.

Incertaines de l'avenir, ignorant l'endroit où elles habiteront plus tard, le nom qu'elles porteront, la direction que prendra leur existence, les jeunes filles vivent sans appréhension dans le provisoire. Elles ont vu leurs grand'mères entourées, respectées, presque sans mouvement, durant des années, dans un fauteuil près de la fenêtre, vêtues de robes de soie noire égayées de dentelles, un livre ou un ouvrage facile dans leurs doigts amaigris, avec des bagues trop grandes; elles voient leurs mères, actives et pourtant paisibles, diriger le ménage; et les romans permis leur annoncent un avenir où elles seront aimées par des hommes vagues, qui prennent parfois des formes connues, à peine ébauchées, et sans cesse changeantes.

La réalité, qui est faite surtout des rapports de caractères, les retient moins que les livres, où il n'est question que de sentiments. Elles lisent Loti et Fromentin, qui les laissent pleines de langueurs. Des vers d'un auteur classique : *Depuis un moment, mais pour toute ma vie, J'aime, que dis-je, aimer? j'idolâtre Junie,* se mêlent à un écho de romance : *Les yeux dans vos yeux, à genoux, j'aurais passé ma vie.*

C'est ainsi qu'elles seront aimées, toute la vie; et les occupations ménagères, les événements quotidiens, les jeux en groupe, s'éclairent doucement de cette attente, sans désirs et sans inquiétudes.

***

Pauline recevait le mardi. Une fois par an, ce mardi prenait une importance presque solennelle : on invitait les parents pour déguster les échantillons de thé que M. Pommerel rapportait de Londres. Une vraie collation était préparée sur la table de la salle à manger, avec des brioches et des galettes salées. Chaque convive, le visage sérieux, s'asseyait devant plusieurs tasses. On commence par les thés les plus délicats, thés de Chine qui gardent un fin parfum de laque, ceux de Formose, presque incolores, avec un goût de fleur, Orange-Pekoe, un peu orangés, thés de Russie si subtils qu'ils ne supportent aucune comparaison avec les autres, et on finit par les thés de l'Inde aux larges feuilles, que l'Angleterre cherche à répandre dans le monde, et dont la saveur forte et la couleur foncée plaisent au profane. On goûte lentement avec des pauses; on respire des vapeurs parfumées, les narines frémissantes; une griserie légère et comme spirituelle anime les propos, lorsque les avis hésitants se multiplient. M. Pommerel intervient dans le débat, sans imposer son choix, et on se met d'accord sur un thé de Chine, qui sera le même pendant un an, pour toute la famille et les proches.

Mais, d'ordinaire, pour sa réception du mardi, Pauline se bornait à commander des tartelettes et des crêpes aux confitures; elle ornait le salon de feuillages, préparait dans un coin la table à thé, et, vers quatre heures, attendait ses convives et ses amies.

Anna, toujours calme, parlait peu de sa belle voix grave, mais aidait au service, connaissant les goûts de chacun.

— Et toi, Pauline, une tranche de citron? Il faut veiller aux nuances : le pain grillé, les galettes rousses, la confiture à l'abricot, et jusqu'à ce sucre de canne un peu écru! Quelle recherche!

Élisabeth, que l'on traitait encore en petite fille, en marge du groupe, s'émerveillait de l'expérience mondaine de ses compagnes. Elle regarda Pauline avec admiration. Mais Pauline sentit tout à coup qu'elle détournait par des soins excessifs aux choses qui dépendaient de sa volonté, un mouvement intérieur sans emploi.

Thérèse Monis revenait d'un voyage à Paris, avec des ondulations profondes, une veste nouvelle à col Médicis, une voilette à gros pois, l'attitude dégagée, laissant voir sous sa jupe verte des volants de taffetas changeant.

— On fait des robes du soir avec un velours souple ravissant et des toques garnies de fleurs stérilisées.

— As-tu été au théâtre?

— Je suis allée à l'*Opéra*, au *Français*... J'ai entendu un beau sermon de M. Roberty, à l'Oratoire.

— As-tu été au temple de M. Wagner, boulevard Beaumarchais?

— Non, il y a tant de monde qu'il faut arriver très tôt. Et puis mes parents n'aiment pas les libéraux. Que veux-tu, ils ne croient pas à la divinité de Christ... Cela mènerait loin.

— Gardons-nous d'aller trop loin, — dit Pauline.

— Ne discutons pas ce qui est indiscutable, — fit Marcelle avec impatience, car elle redoutait les sujets dangereux. — Si nous faisions un peu de musique...

Une voiture s'arrêta devant la maison :

— Ce sont les beaux chevaux noirs et le coupé de tante Cécile, — dit Anna, devant la fenêtre. — Je ne savais pas qu'elle était à Crossac...

— Je m'en doutais, — dit Marcelle. — Marie a vu toutes les fenêtres du château ouvertes.

— C'est un événement quand elle arrive!

Maigre, un peu courbée, madame Verneuil entra en s'appuyant sur une béquille d'ébène à poignée d'argent. Une capote de velours violet sur ses bandeaux blancs et un nœud de faille encadraient un visage pâle aux traits aigus.

— Il ne fait pas chaud dans ton vestibule, Pauline. Vous n'avez pas encore le calorifère?

— Non, ma tante, c'est un poêle de faïence qui chauffe l'escalier et les corridors.

— Oui, je prendrai du thé avec un peu de crème. Des tartelettes seulement. Je sais qu'elles sont parfaites... Installez-moi auprès du feu, dans cette bergère.

A genoux, sur le tapis, Pauline raviva le feu à coups de pincettes, ajouta une bûche, et repoussa avec le petit balai rouge les brindilles et les braises tombées sur le foyer de

marbre. Madame Verneuil tenait de sa main gantée de gris clair un écran qui la préservait de la flamme, et remontant d'un mouvement discret sa jupe de satin prune, découvrit ses bottines et une cheville très serrée.

Sœur de la mère des Pommerel, elle habitait Paris, mais elle avait conservé des intérêts dans la maison Verneuil et possédait un château en Charente, où de nombreux domestiques l'attendaient constamment.

— On n'a rien changé ici. En somme, je m'y retrouve comme il y a cinquante ans.

— Oncle Philippe dit que ses parents ont vécu ici très heureux et qu'il n'y a pas de raison de tout bouleverser.

— C'est vrai. Ma sœur était jolie femme et gaie, sans jamais sortir. Elle vivait dans ce salon... L'hiver, elle se tenait là, dans son voltaire d'acajou à bandes de tapisseries, lisait des gazettes, travaillait à ses broderies, sans s'impatienter jamais, relevant sans cesse le feu.

— Comme nous.

— Mais, l'après-midi, quand elle avait bien chauffé son jupon de molleton rouge (pas comme les vôtres, mesdemoiselles) elle mettait une pèlerine et se transportait près de la fenêtre, s'asseyait sur une chaise basse, les pieds dans une chancelière ou sur une grosse chaufferette de bois, sa Bible sur une table, près d'elle, avec son ouvrage.

— Quelle vie triste!

— Mais non... Elle aimait les visites... Elle tolérait même les enfants, cette engeance insupportable!... un petit moment. Nous allions au bal à pied, dans nos souliers de satin, enveloppées de pèlerines, fourrées de petit gris, et un domestique marchait devant nous en éclairant la chaussée avec une grosse lanterne. Je l'avoue, j'aime mieux mon coupé. Mais, c'était la mode. A quarante ans, votre grand'mère a mis un bonnet de Chantilly sur ses cheveux noirs. Quand elle n'était pas en deuil, ce qui était rare avec cette grande famille et ces deuils qui duraient des années, on voyait des coques de velours rouge parmi les dentelles...

— C'est effrayant! — dit Pauline.

— Non!... Le tout est d'accepter. En ce temps-là, c'était plus facile. Quand je revenais de Paris, je la retrouvais

pareille, toujours souriante, et je l'enviais parfois... Maintenant vous êtes plus délurées, mes petites...

— Oh!... pas beaucoup!

— Allons! allons!... le bonheur n'est pas dans l'agitation... Il faut que je rentre. Je pars après demain pour Nice... Pauline, envoie chercher tes oncles que je leur dise bonjour. Dépêche-toi. Fais mettre de l'eau chaude dans la bouillotte de ma voiture.

Les deux frères Pommerel arrivèrent avec empressement.

Debout, adossé à la cheminée, M. Pommerel présentait à la flamme une semelle humide d'où s'élevait une vapeur légère.

— Il commence à pleuvoir, — dit-il. — Le froid cède; nous n'aurons pas de gelées. Vos vignes sont belles, tante Cécile?

— On le dit. J'ai encore replanté vingt hectares.

— Vous donnez l'exemple... J'ai vu vos chevaux, en passant. Belles bêtes.

— Je viens de les acheter. Tu devrais les conduire un peu. Pour moi ils sont trop vifs. Nous avons rencontré une de ces machines automobiles — tu sais, les Gaudry en ont une — les chevaux ont failli s'emballer. A Paris, on s'y habitue; mais sur nos routes, c'est encore dangereux.

— Vous en aurez une bientôt, ma tante...

— Peut-être. J'ai du goût pour la nouveauté.

Les jeunes filles causaient entre elles, très animées, et le groupe de la cheminée se resserra.

— Et la petite? — dit madame Verneuil à voix basse en indiquant Pauline d'un coup d'œil. — Toujours gentille?

— Très gentille... Beaucoup d'imagination... Lectures un peu désordonnées...

— Oui, elle n'aime pas sentir le mors; ça me plaît... Quand on pense à ce qu'elle pouvait être!... Parle-t-elle quelquefois de ses parents?

— Jamais. C'est un sujet sur lequel je ne la pousserai pas.

— Sans doute... sans doute... Enfin, tu vois, Philippe, tu n'as pas à te plaindre d'avoir suivi mon conseil. Je l'aurais prise, moi, mais une jeune fille, c'est encombrant. Elle est bien, ici, au milieu de ses cousines. Et puis, c'était à toi à t'en charger.

— C'était à moi. Je ne le regrette pas. Je ne regrette jamais, ma tante, de suivre vos avis.

— A ton service. Maintenant, il faut que je parte. Thomas passe-moi ma canne. Au revoir, mes petites. Et vous, mes neveux, retournez à vos affaires. Nous nous reverrons cet été.

Madame Verneuil se leva, et accompagnée des deux Pommerel pleins d'égards, elle s'éloigna dans un bruit de soie.

— Quelle grande allure!

— On ne dirait pas qu'elle a plus de soixante-dix ans!

— Elle m'intimide.

— On sent qu'elle a connu les belles époques. Paris sous l'Empire. Elle a vu Napoléon III dans les rues de Barbazac... Si nous lisions maintenant... N'as-tu pas apporté un livre, Marcelle?

— J'ai le journal de Marie Bashkirtseff. Mettons-nous près de la fenêtre, pendant qu'il fait encore jour.

Les jeunes filles sortirent de leurs sacs de brocart des ouvrages minutieux, des cotons de couleur, des paillettes, des fils d'or, et Hélène se mit à lire à voix haute.

L'indomptable Marie Bashkirtseff, ses jugements frénétiques, ses ambitions, ses élans, passaient comme la rumeur d'un orage lointain sur ce cercle paisible. S'arrêtant de coudre, Pauline regarda furtivement les visages penchés, comme si elle craignait de surprendre un aveu d'inquiétude. Mais les aiguilles coulaient doucement dans les linons. Un dé tomba sans bruit sur le tapis. La voix innocente d'Hélène continuait de transposer en sourdine les mots brûlants de la jeune fille russe.

— Elle est morte jeune...

— Cela vaut mieux... Rien ne pouvait la satisfaire.

— Elle aurait sans doute écrit quelque grande chose...

— Non, ce sont des natures excentriques... Elles ont surtout besoin d'étonner.

Annette apporta les lampes et regarda les mèches; elle alluma les bougies sur la cheminée, sous leur abat-jour jaune, et tira les rideaux.

Pauline était assise par terre devant le feu.

— A quoi penses-tu, Pauline?... Ton ouvrage est là, tout éparpillé... Je suis sûre que tu n'as même pas écouté...

Marcelle se pencha vers elle et lui dit à mi-voix :

— Tu es songeuse, Pauline. Tu sais, peut-être que tante Cécile a raison : Je crois que notre grand'mère a été heureuse...

— Ah!... ce bonheur!...

Après le dîner, Pauline prit son bougeoir et monta dans la maison silencieuse. Dans sa chambre, elle ouvrit un instant la fenêtre et respira l'air de la nuit. Une sorte de fièvre l'obligeait à ralentir ses mouvements. Elle s'était piqué le doigt en ôtant sa broche et avait emmêlé la chaîne d'or qu'elle portait à son cou. Posément, raidie devant la glace de l'armoire où elle ne se regardait pas, elle décrocha le col de baleines, les agrafes qui fermaient le corsage et qui ajustaient l'empiècement de velours, la ceinture, l'ouverture de la jupe. Elle arracha les épingles du coquillé de dentelles et se dégagea des manches drapées, pour ouvrir le busc dur du corset qui l'étreignait. Enfin, il lui sembla qu'elle respirait. Elle s'enveloppa d'une robe de chambre en ouatine et, une à une, ôta les épingles qui retenait son chignon, déroula ses cheveux et secoua la tête en arrière pour les disperser. Rien ne s'accrochait plus à elle pour comprimer son corps, et, quand elle eut baigné son visage d'eau tiède, elle éprouva un délassement.

Elle s'assit dans un fauteuil, près de son bureau et prit un livre. Mais elle pensait à Marie Bashkirtseff. Oui... Être soi... Résister... Mais résister à quoi?...

JACQUES CHARDONNE

(*A suivre.*)

TALLEYRAND

ET

LES ARCHIVES DE VIENNE

Les archives de la dynastie des Habsbourgs contenaient soixante-six millions de documents. Ils ne sont devenus accessibles aux chercheurs (au moins en partie) que depuis la chute de l'Empire. C'est le chartrier le plus important du monde. Le document le plus ancien qui s'y trouve date de 816 après J.-C. Tous ceux qui, au cours des siècles, ont joué un rôle dans l'histoire se trouvent représentés, par quelques lettres ou documents les concernant, dans cette collection énorme où sont réunies vingt-huit archives différentes : des chartriers autrichiens, espagnols, hongrois, des collections pillées dans des dynasties balkaniques, des documents du Saint Empire Romain, des restes d'archives des électorats allemands, disparus depuis longtemps, — et Dieu sait quels autres éléments encore. Cette collection a grandi de la même façon que la Double Monarchie, de la même façon que les Habsbourgs qui, de temps en temps, devenaient maîtres par mariage des diverses parties de la terre et qui régentaient le monde de la Moldau à la Manche, de Dantzig à Florence, et des îles polaires jusqu'à Madrid, jusqu'en Amérique du Sud. L'importance de ces archives secrètes, dont la connaissance pouvait ébranler le monde entier, était justement appréciée par les Habsbourgs, au point qu'en fuyant Vienne devant les

Prussiens en l'année 1866, ils sauvèrent d'abord les coffres-forts des Archives Impériales, les transportant au delà du Danube avant le Trésor historique... Les Habsbourgs savaient fort bien que, pour commander aux hommes, les pierres précieuses ont souvent moins de valeur que les documents secrets.

Au milieu du XVIIIe siècle, l'impératrice Marie-Thérèse fit construire avec tous les raffinements de l'architecture de son époque un palais immense, destiné à abriter le chartrier. L'empereur François ordonna la restauration des bâtiments. De savants spécialistes furent chargés d'étudier les plus importants palais d'archives d'Europe, avant d'approuver les plans de réédification du chartrier. Il s'agissait surtout de défendre les documents contre leurs deux principaux ennemis, les souris et l'incendie. L'énumération et l'explication de toutes les mesures de sécurité rempliraient un volume. A titre d'exemple, nous indiquerons que les documents les plus importants sont placés dans des caisses en fer, au-dessous du plancher du rez-de-chaussée. Si un incendie éclate, toutes ces caisses peuvent être promptement tirées de leur retraite. Un seul bouton, au dehors, commande la manœuvre. Dès qu'on presse sur ce bouton, les caisses montent et heurtent les grilles des fenêtres, les écartent automatiquement et tombent dans la cour... Les étagères tout en acier comprennent de multiples casiers placés les uns au-dessus des autres, où sont posés les documents; elles couvrent les murs à deux mètres de hauteur environ. Leur longueur totale atteint plus de dix-huit kilomètres : une distance égale à celle de Paris à Versailles.

Cette collection gigantesque ne comporte pas de catalogue complet. En 1742, Marie-Thérèse chargea une commission spéciale d'en établir un. Cette commission travailla pendant vingt ans, cent soixante volumes énormes furent terminés. Mais il ne classaient qu'une infime partie des documents amoncelés. Après la mort de l'impératrice ce travail fut interrompu ; aussi difficile à aborder avec méthode, cette collection démesurée continue-t-elle à défier les curieux...

***

C'est là pourtant qu'il faut venir apprendre comment s'est véritablement réglé le sort des rois et des peuples. Ces archives sont les coulisses de l'histoire. Les vieux parchemins se comptent par plusieurs centaines de mille, la collection des sceaux comprend un demi-million de pièces. Mais ce sont les documents, naturellement, qui atteignent le nombre le plus considérable.

La famille impériale dont le réseau d'intérêts s'étendait sur tant de pays et qui défendait de toutes ses forces le principe du pouvoir absolu, se croyait destinée à exercer la police de l'univers, à réduire toutes les hérésies, tous les adversaires de la monarchie et de la religion. C'était pourquoi, depuis des siècles, elle entretenait des espions partout. Cette prodigieuse machine, cet agencement méticuleux, soutiendraient plus que facilement la comparaison avec l' « Intelligence Service » de l'Angleterre moderne. A côté de l'intérêt diplomatique et dynastique, c'est une bizarre volonté de tout savoir, un instinct de policier spécialisé dans le domaine politique, que laissent transparaître les archives de la Cour de Vienne. Il ne peut, il ne doit y avoir aucun secret pour l'Empereur. Voilà ce que devaient sans cesse se répéter les agents, ambassadeurs, diplomates des Habsbourgs, tous les personnages de la Ballplatz. Et, secrets d'alcôve, ou de documents, rien n'échappait au chef de la Maison d'Autriche. Un mouvement révolutionnaire au Mexique ou au Chili l'intéressait tout aussi directement que les affaires de sa capitale. N'oublions pas que les meilleurs dénonciateurs et informateurs furent des filles de souverains et de princes, leurs femmes, leurs fiancées, leurs maîtresses. Les Habsbourgs avaient des parents dans toutes les maisons régnantes du monde.

Le rôle joué à l'étranger par des dames de haut rang, des diplomates, des prêtres déguisés et des officiers, fut, à l'intérieur du pays, rempli avec une minutie particulière et une ferveur consciencieuse par le « Cabinet noir » impérial, qui fit toujours preuve d'une incroyable adresse. Les enveloppes déchirées se refermaient comme par miracle, les sceaux arrachés regagnaient leurs places, les lettres expédiées arri-

vaient au complet et à l'heure, intactes, au destinataire. Mais la partie essentielle de la copie, le meilleur de la récolte du jour, était dès le lendemain déposé sur le bureau de l'Empereur. Après quoi, les documents prenaient le chemin des « Acta secreta » dans les archives de la Maison, de la Cour et de l'État.

Le Cabinet noir avait une fonderie de sceaux particulière, où l'on remoulait les sceaux arrachés. Les meilleurs graveurs et chimistes de l'époque y travaillaient. Ce n'était pas seulement la correspondance de révolutionnaires, de gens suspects d'esprit démocratique, qui passait d'office sous le contrôle secret. L'Empereur François fit même surveiller toutes les lettres que ses parents confiaient au courrier. Au temps de Napoléon, sur son ordre, on alla jusqu'à ouvrir la correspondance du comte Sedlintzky, ministre de la police. Le directeur du Cabinet noir qui surveillait toutes personnes et toutes choses, ne fut pas plus épargné que les autres.

Tout ce qui pouvait paraître suspect aux yeux des gardiens de la dynastie était confisqué. Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir là, joint à un document dûment enregistré, numéroté et plié comme un acte, un dessin authentique à la craie de Josuah Reynolds! On l'avait confisqué pour des raisons politiques!

***

Napoléon était la bête noire de la police autrichienne. Les documents qui le concernent suffiraient à eux seuls à former un chartrier immense. Au cours de nos recherches, nous avons trouvé la première lettre écrite de sa main, à l'époque où il était encore lieutenant à Ajaccio et peu sûr de son destin... Nous avons trouvé ses lettres de Léoben, dans lesquelles, déjà général vainqueur, après Marengo, il s'occupe de délivrer La Fayette, prisonnier des Habsbourgs. Puis ses pourparlers diplomatiques secrets (1805-1806 et 1808-1809) en vue de son mariage avec Marie-Louise. Toute la vie de l'Empereur est retracée jusque dans les rapports du marquis de Montchenue faits à l'île Sainte-Hélène et qui décrivent les der-

niers jours de la captivité. Il existe aussi une mer de documents sur la vie amoureuse de la veuve de Napoléon. De longs débats diplomatiques sur le titre, le rang et les attributions du Duc de Reichstadt. Des notices sur les membres de la famille impériale, sur Eugène de Beauharnais, sur Lucien, Jérôme et Louis.

Au cours de la douzième année de nos recherches, servis par une chance particulière, nous découvrîmes, parmi les actes secrets, douze liasses imposantes de lettres : les lettres de l'Empereur François et de Napoléon, la correspondance originale de Napoléon et de Talleyrand, et aussi une grande quantité de lettres que l'empereur des Français avait échangées dans le plus grand secret avec le duc de Champagny. Un trésor de documents inconnus, renfermant des secrets menaçants. Ces douze paquets confirment que l'empereur François, qui a si honteusement trahi son gendre, lorsque celui-ci était dans l'infortune, n'avait pas hésité, l'étoile de Napoléon étant à son apogée, à trahir pour lui ses alliés russes et anglais.

Que les Habsbourgs aient enseveli dans les cachettes les plus profondes de leurs archives ces documents incomparablement précieux, cela n'est que trop compréhensible. Ce qui est plus extraordinaire... c'est la façon dont ces douze paquets leur sont parvenus.

Nous découvrîmes au fond des « Acta secreta » les lettres qu'on va lire, échangées entre Talleyrand et Metternich. Leur importance est unique puisqu'elles nous apprennent que Talleyrand a vendu à l'Empereur François tout le chartrier napoléonien, toute sa correspondance personnelle, et celle de son successeur le duc de Champagny, pour la somme de cinq cent mille francs-or.

C'est au printemps de 1817 que furent déposées dans les cachettes des archives, ces douze liasses et les lettres qui les accompagnaient. Ces lettres, d'une valeur humaine inestimable, dormaient là depuis cent seize ans. Elles voient le jour pour la première fois.

***

Quels sont les motifs qui ont poussé Talleyrand à céder ce « plus beau trésor de toutes les archives », comme il le dit lui-même à l'empereur d'Autriche? L'avidité? Talleyrand, au moment où s'est conclu le marché, avait soixante-trois ans. On peut supposer qu'il ne cherchait pas à accroître sa fortune déjà considérable. (On sait d'ailleurs que sa succession devait en 1838 atteindre vingt millions de francs-or.) Le mobile qui l'inspira fut peut-être un désir de vengeance à l'égard des Bourbons auxquels il ne voulait pas laisser ces documents.

Après la chute de Napoléon, son étoile déclina rapidement. Sa position fut ébranlée à la cour de Louis XVIII. Habitué à prendre le vent, il savait que sa disgrâce ne tarderait pas. Et il ne voulait pas que son successeur trouvât ces documents.

« *Ayez la bonté d'y joindre une autorisation de l'Empereur même, pour que moi et ma famille puissions nous établir à Vienne ou dans quelque partie de ses États à notre choix, si les circonstances dans lesquelles pourrait se trouver la France, exigeaient que je m'en éloignasse.* »

En écrivant ces mots, Talleyrand avouait qu'il n'avait guère d'illusions sur son crédit en France : il s'assurait un lieu d'asile. Quant à la vente, à la trahison, ceux qui connaissent Talleyrand ne s'en étonneront nullement.

Nous donnons à la suite, sans aucun commentaire, les onze lettres. Elles parlent clairement par elles-mêmes.

Ajoutons cependant quelques mots, sur les trois auteurs de ces lettres. En dehors de Talleyrand et de Metternich, deux hommes sont mêlés à cette transaction. L'un, le baron de Binder, le véritable intermédiaire qui, au nom de Metternich, conclut le marché avec Talleyrand, était un diplomate viennois attaché au service consulaire autrichien à Paris, parent éloigné de la femme de Metternich, et ami intime du chancelier.

Metternich, sans doute méfiant, mena toute l'affaire en dehors de l'ambassade d'Autriche de Paris. Cependant il y eut un autre intermédiaire : le baron de Barbier qui remplissait des fonctions importantes près du gouvernement autrichien de Strasbourg. Metternich devait bien douter de la fidélité de ses

hommes puisque le baron de Binder, son confident, ne devait rien connaître du sort futur des lettres, vendues et achetées. Il avait ordre de les expédier à Strasbourg. Pour l'étape suivante de Strasbourg à Vienne, elles passèrent dans les mains du baron de Barbier, qui lui, ignorait l'histoire antérieure. Le baron de Barbier remit ensuite les liasses précieuses, soigneusement enfermées, à une troisième personne, le baron Frimont. Celui-ci, qui ne pouvait rien savoir du contenu de ce précieux dépôt, reçut finalement l'ordre direct de Vienne de transmettre les lettres napoléoniennes.

C. BÉNÉDEK ET O. ERNST

LETTRES INÉDITES

DE

TALLEYRAND, METTERNICH

Baron de Binder à Metternich.

Mon Prince,

M. de Talleyrand étant revenu vendredi dernier de la campagne de M. de Jaucourt, où il avait passé les fêtes, j'ai été le voir le même jour, et l'ayant trouvé seul, je me suis acquitté des ordres de Votre Altesse. Après lui avoir fait lecture de sa lettre ostensible, je lui ai remis celle qui était à son adresse, en lui offrant mes bons offices et mon intermédiaire pour les communications qu'il voudrait faire parvenir à Votre Altesse. Lui ayant fait ignorer, ainsi qu'Elle me l'avait ordonné, que j'étais informé des motifs de cette correspondance, il n'a point décacheté la lettre de Votre Altesse en ma présence, et s'est borné à me demander si M. de Vincent était instruit de ma démarche. C'était le moment de faire usage des instructions de Votre Altesse. En lui répondant d'une manière négative à sa question, j'ai glissé l'observation que j'avais l'honneur d'entretenir une correspondance avec Votre Altesse, qui était indépendante de celle de la Mission, et l'ai invité, en conséquence, à m'adresser, sous mon couvert, les lettres qu'il voudrait faire parvenir à Votre Altesse. S'il m'en arrive par la suite, je ne manquerai point de les faire parvenir à Votre Altesse de la manière qu'Elle m'a prescrite. Je dois ajouter, au reste, que depuis sa dernière imprudence, qui a

causé sa disgrâce, M. de Talleyrand perd de jour en jour plus de cette espèce d'influence qu'il exerçait encore sur un certain parti, et que les Ministres savent mettre très bien à profit son éloignement de la personne du Roi, pour raffermir le leur, qui, soutenu cette année-ci par les Chambres, gagne de jour en jour en consistance. Il est, à la vérité, à présumer, que M. de Talleyrand exerce encore quelque pouvoir sur les alentours des Princes, mais l'influence de ceux-ci dans les affaires d'État diminuent également de plus en plus. Il ne dépendra que de la prudence et de la conduite du Ministère actuel de se maintenir. Le Ministre de la Guerre est le seul qui paraisse menacé d'une attaque pour cause de dépenses exorbitantes dans l'administration de son département. Une commission a été chargée de régler son budget, lequel, dit-on, souffrira de grandes réformes. On croit que le Ministre pourrait encourir une réprimande sur la manière dont il a cumulé les traitements en faveur de personnes dont il voulait se faire un appui, surtout auprès des Princes.

Je prie Votre Altesse de bien vouloir agréer avec bonté l'hommage de ma plus haute et respectueuse considération.

BINDER

Paris, le 8 janvier 1817.

Talleyrand à Metternich.
(*Particulière.*)

Mon cher prince, j'ai reçu par M. de Binder votre lettre du 20 décembre dernier. Je laisserai mes affaires à Naples entre les mains de M. Menricoffre qui en a été chargé jusqu'à présent, et que je n'avais quitté que pour faire un arrangement avec vous. Vous avez pris d'autres dispositions; n'en parlons plus.

Je vais aujourd'hui vous occuper d'une chose qui a quelque intérêt. Un Russe a cherché à avoir aux archives des relations extérieures, la correspondance de Buonaparte avec moi depuis son retour d'Égypte. Il n'a pas pu y parvenir. On a cru que je l'avais emportée (ce qui est très vrai), et on m'a fait sonder pour savoir si je voudrais la céder à l'empereur. J'ai dit que je ne l'avais pas. Une démarche pareille et l'influence

russe chez nous m'ont fait supposer que quelque jour on pourrait bien me l'enlever; cette crainte m'a donné décidément l'idée de m'en défaire et je vous l'offre. C'est incontestablement la plus belle pièce d'archives que l'on puisse avoir, car, outre sa correspondance avec moi qui commence à l'an VII au 25 Nivôse et qui est continuée l'an VIII, l'an IX, l'an X, l'an XI, l'an XII, l'an XIII, l'an XIV jusqu'à la fin de 1806, je pourrais y joindre la correspondance de Buonaparte avec M. de Champagny[1] en 1807 et en 1808 et celle de Buonaparte avec M. Maret[2] en 1813. Tout est original, signé de lui et forme douze paquets volumineux.

Je suis sûr que l'Angleterre et la Prusse feraient avec grand plaisir cette acquisition et la payeraient volontiers d'un bon lot de leurs contributions. Je nomme l'Angleterre et la Prusse, car rien ne me la ferait donner à la Russie. Cela vous convient éminemment, parce que vous avez été les plus intéressés dans tous les mouvements de l'Europe depuis vingt ans.

Veuillez, mon cher prince, soumettre ma proposition à l'Empereur. Je donnerai sur votre réponse communication de tout à M. de Binder. — Je suis et serai toujours français et bon français, quelqu'injustice que l'on veuille faire ici à moi et aux miens, mais vous savez qu'après être français, ce que je suis le plus près d'être, c'est autrichien. Mon sentiment me porte à désirer que cette précieuse et souvent compromettante partie de notre histoire moderne soit entre vos mains.

Je vous prie de me répondre promptement, mon cher prince, parce que, la sûreté de ce petit trésor étant un peu menacée, mon intention est d'avoir terminé quelque chose à cet égard avant le mois de mars, époque à laquelle je retournerai à la campagne; je ne veux plus laisser au hasard des choses aussi précieuses.

L'arrivée du duc de Wellington à Paris a été utile au trésor français pour l'appui qu'il a donné aux propositions faites par Ouvrard, soutenu par MM. Baring et Labouchère. J'ai, comme je vous l'ai dit, raison de croire que l'Angleterre

1. Duc de Cadore, Ambassadeur de France à Vienne, puis ministre des Relations extérieures.

2. Duc de Bassano, ministre de la Guerre en 1813.

mettrait un grand prix à la correspondance dont je vous parle, mais sa place est chez vous.

Adieu, mon cher prince, répondez-moi par le courrier portugais qui est porteur de cette lettre. Je vous renouvelle l'assurance de ma tendre amitié; elle ne finira qu'avec moi.

TALLEYRAND

Paris, le 12 janvier 1817.

Metternich au Baron de Binder.

Vienne, le 18 février 1817.

M. de T... m'a écrit dernièrement par une voie détournée pour nous offrir de prendre en dépôt plusieurs objets d'une grande valeur diplomatique. Je lui réponds que nous sommes prêts à nous en charger, et je vous prie en conséquence de lui remettre la lettre, que je lui adresse à cet effet et de lui faire lire la lettre ostensible, ci-jointe, que je vous adresse. Vous recevrez, dans le cas, qu'il voulût vous faire la remise du dépôt, les paquets, et vous les remettriez à M. de Barbier. en concertant avec lui les moyens de nous les faire parvenir par la voie la plus sûre. Je crois que le meilleur serait qu'il trouvât le moyen de les faire transporter à Colmar comme effets précieux appartenant au trésor impérial, en chargeant M. de Frimont de les garder en dépôt, jusqu'à ce qu'il reçoive l'ordre de les faire transporter au delà du Rhin. Dès que je serai prévenu du fait de l'envoi à M. de Frimont, je préviendrai ce général de ce qu'il aura à faire de son côté.

Dans le cas où vous recevriez le dépôt, vous remettrez la lettre ci-incluse à M. de Barbier. Je le préviens qu'il ait à régler *avec vous et avec vous exclusivement tout ce qui a trait à un objet duquel vous l'informerez.* Si le dépôt n'a pas lieu, vous ne remettriez pas la lettre à M. de Barbier. La réponse de M. de Talleyrand ne devra dans aucun cas me parvenir autrement que par un *courrier du Cabinet.*

Recevez, etc...

Metternich au Baron de Binder.

Vienne, le 18 février 1817.

Vous recevez de nouveau une lettre, que je vous prie de remettre en mains propres à M. de T... S'il devait vous charger

d'une réponse vous me la feriez passer et vous vous serviriez des moyens et de la voie, que je vous ai indiqués pour me faire parvenir tout paquet, que vous recevriez à cet effet du prince.

Il est superflu au reste de vous prévenir, que tout ce qui a trait à cet objet est sans rapport avec la Mission impériale, et que vous n'avez à faire nul usage ni de mes directions ni de ses résultats, ni avec M. le baron de Vincent, ni avec aucun autre individu de la Mission. Je place à cet effet toute la responsabilité du plus entier secret sur votre personne.

Recevez, etc...

Metternich à Talleyrand.

Vienne, le 18 février 1817.

Le dernier courrier portugais m'a remis la lettre que vous lui aviez confiée, mon cher prince, j'ai fait usage où de droit de son contenu et je vous prie de me mettre au fait de vos vues sur l'objet en question. On lui assignera une place ici digne de sa valeur. Je vous prie de me répondre incessamment et de vous servir à cet effet de la voie que je vous ai indiquée. Je réponds de la sûreté entière de mon intermédiaire, qui pour mes commissions particulières se trouve placé hors de tout contrôle avec son chef. Je regarde mes courriers comme plus sûrs que tous autres. Vous concevez que la confiance ne se commande pas.

J'attends vos ouvertures et vous offre mes hommages, etc...

P. S. — La même personne qui vous remet cette lettre peut se charger du dépôt, sans qu'elle ait besoin de savoir ce qu'il contient. Je mets à sa disposition les moyens de transport les plus sûrs et les moins sujets à un risque quelconque. Fiez-vous sous ce rapport entièrement à moi.

Metternich au Baron de Barbier.

Vienne, le 18 février 1817.

Monsieur le baron de Binder, en vous remettant la présente lettre, aura l'honneur de vous prévenir du but dans lequel je l'adresse à V. E. Je la prie de se concerter avec

M. de Binder exclusivement sur les moyens de remplir avec le plus grand secret et réserve la commission que je lui ai donnée. V. E. voudra bien ne faire usage vis-à-vis de personne, même point vis-à-vis de M. de Vincent, de l'existence d'une commission, que vous auriez à exécuter de concert avec M. le baron de Binder.

Je prie V. E. de recevoir...

Talleyrand à Metternich.

J'ai l'honneur de vous envoyer, mon cher prince, tous les papiers dont je vous ai parlé.

Voici quelles étaient mes intentions si j'avais traité à cet égard avec une des autres puissances de l'Europe. J'aurais demandé cinq cent mille francs.

S'ils conviennent à Sa Majesté l'Empereur il en fixera le prix; et je trouve tout bien.

Je demande seulement qu'en m'envoyant des mandats *au porteur* (c'est-à-dire sans mon nom) pour toucher en une ou plusieurs fois, mais à époque fixe, la somme fixée par l'Empereur, vous ayez la bonté d'y faire joindre une autorisation de l'Empereur même pour que moi et ma famille puissions nous établir à Vienne ou dans quelque autre partie de ses États à notre choix, si les circonstances dans lesquelles pourrait se trouver la France exigeaient que je m'en éloignasse.

Je reste à Paris jusqu'au deux du mois d'avril. Je désirerais que la réponse à cette lettre m'y parvînt avant mon départ parce que les communications de Paris à Valençay sont peu sûres ou du moins peu secrètes.

Agréez, mon cher Prince, tous mes hommages et l'assurance de mon ancienne et constante amitié.

TALLEYRAND

Paris, 6 mars 1817.

Mme de Périgord me charge de mille choses pour vous.

Baron de Binder à Metternich.

Paris, le 12 mars 1817.

Mon Prince,

J'ai l'honneur d'informer aujourd'hui Votre Altesse que M. de Talleyrand m'ayant remis, il y a quelques jours, le dépôt en question, je l'ai de suite confié à M. le Vice-Président de Barbier, en lui remettant en même temps la lettre que Votre Altesse m'avait envoyée pour ce cas pour lui, et à laquelle il se propose d'avoir l'honneur de répondre directement. Le dépôt sera remis aujourd'hui au courrier militaire, et sous l'adresse de M. de Frimont pour, conformément aux ordres de Votre Altesse, rester entre ses mains, comme un objet précieux, jusqu'à ce qu'il vous plaise, Mon Prince, d'en disposer. M. de Barbier accompagnera cet envoi d'une lettre particulière au général Frimont.

Quant à la réponse de M. de Talleyrand à la lettre de Votre Altesse, qu'il m'a remise également, je ne la confierai, ainsi qu'Elle me l'ordonne, qu'à un courrier de cabinet, et je profiterai pour cela du premier courrier qui doit nous arriver de Londres, pour la lui remettre à son passage par ici.

J'espère avoir ainsi entièrement rempli les volontés de Votre Altesse.

Veuillez agréer avec bonté, Mon Prince, l'hommage de ma plus haute et respectueuse considération.

BINDER

P. S. — La lettre de V. A. à Lady Shelley a été soignée par MM. Peregaux et Laffitte, cette Dame étant retournée à Londres.

M. de Barbier à Metternich.

Paris ce 19 mars 1817.

Mon Prince,

J'ai l'honneur d'informer Votre Altesse que le paquet dont Elle a fait mention dans le billet qu'Elle a bien voulu m'écrire le 18 février dernier, sera dans trois jours entre les mains du Général Commandant, M. de Frimont, qui n'en disposera que d'après les ordres qui lui parviendront à ce sujet

directement de Sa part. J'ai mis une seconde enveloppe sur ce paquet avec le cachet de la commission impériale d'Autriche.

Je suis avec respect, Mon Prince, de Votre Altesse le très humble et très obéissant serviteur,

BARBIER

Baron de Binder à Metternich.

Paris, le 25 mars 1817.

Mon Prince,

Je profite du départ du courrier de cabinet Nieper, que nous expédions avec les dépêches du prince Esterhazy à Vienne, pour avoir l'honneur de transmettre à Votre Altesse la réponse de M. le prince de Talleyrand à Sa dernière lettre, et je me félicite d'autant plus qu'elle m'ait été confiée, que j'ai fortement lieu de supposer, que le secret n'a pas été bien gardé sur les lettres que M. de Talleyrand avait écrit (*sic*) antérieurement à Votre Altesse par des voies détournées, ainsi que sur les réponses qu'il peut avoir reçues de Sa part, et qu'on a eu plus ou moins connaissance de l'existence de cette correspondance.

Il paraît que les affaires entre le Portugal et l'Espagne, touchant leurs colonies américaines, s'embrouillent de plus en plus, et qu'il sera difficile de faire entendre raison au Cabinet de Rio-Janeiro (*sic*). Aujourd'hui-même, M. de Britonous a annoncé l'occupation de Montevideo par les troupes portugaises du Brésil. On prétend savoir que des explications ont eu lieu dernièrement entre les deux cabinets qui laissent peu d'espoir de voir tourner leur différend à l'amiable. Nous attendons les détails sur cette nouvelle par la voie de Londres.

Le comte Fernan Nunez, jusqu'ici Ambassadeur d'Espagne à la Cour de Saint-James, est destiné pour ici, à la place du comte Peralada. On m'assure que le Roi de Prusse est attendu à la fin du mois prochain au quartier général du corps d'armée prussien en France.

Je prie Votre Altesse d'agréer avec bonté l'hommage de ma plus haute et respectueuse considération.

BINDER

Talleyrand à Metternich.

M. Bethmann[1], mon cher Prince, qui est au moment de son départ se charge de cette lettre et veut bien aussi se charger de me faire parvenir d'une manière sûre, dont nous sommes convenus, les immenses papiers que vous avez à moi et que je vous prie d'avoir la bonté de lui faire adresser, sous doubles enveloppes, par un des courriers que vous expédiez journellement à Francfort. J'ai choisi ce moyen parce que le moment de votre voyage d'Italie approche et que d'ici là il ne s'en présenterait peut-être pas d'autre : sans cela, je préférerais, et de beaucoup, les recevoir directement à Paris par un de vos courriers, sous le couvert de M. de Binder qui en a été chargé dans le principe.

J'avais espéré qu'après Aix-la-Chapelle vous viendriez passer quelques semaines avec nous à Paris, je le désirais extrêmement. J'ai eu un grand plaisir à revoir votre aimable et spirituelle Marie[2] que j'aime depuis qu'elle est au monde. Elle et son mari ont un succès général.

Les changements dans notre cabinet ont dû vous étonner beaucoup : nous avons bien de la peine à nous arranger. Personne n'a fait ce qu'il voulait faire, pas même les ministres conservés : car ils n'ont pu faire entrer dans le ministère ceux qu'ils voulaient avoir avec eux. Du reste ce ministère est assez mince et le paraît trop. Ici, plus que partout ailleurs, la vanité entre si avant dans l'opinion du pays sur ses propres affaires qu'il est nécessaire qu'elle soit flattée, et tout montre qu'elle ne l'est pas. Nous faisons trop d'arrangements qui n'ont pas le caractère de la durée; dans un mois on rêvera des changements. Personne dans aucun parti ne voit assez qu'à la suite d'une révolution, la stabilité en tout genre est un grand et peut-être le seul moyen de retourner à l'ordre.

Adieu, mon cher Prince, conservez-moi un peu d'amitié : la mienne pour vous est déjà bien ancienne et ne finira

1. Maurice Simon Bethmann, banquier, grand homme d'affaires installé à Francfort, nommé par le tzar conseiller d'État russe. Il reçut de l'empereur François le titre de gentilhomme du royaume d'Autriche. Cette lettre qui date du 7 juin 1819 a trait au dernier versement, dont Talleyrand à la suite des négociations que l'on a vues, devait être bénéficiaire.

2. Fille de Metternich.

qu'avec moi. Dorothée me charge de mille choses tendres pour vous — adieu, encore mille amitiés et hommages.

Mettez du soin à ce que l'affaire de mes papiers soit bien et *sûrement* faite.

TALLEYRAND

17 juin 1819.

Talleyrand à Metternich[1].

Je vous fais mon compliment et je reçois le vôtre. Voilà de la véritable paix : tout le reste n'en était que l'apparence. Les hommes qui ont dans la tête quelque idée politique doivent être contents.

Laissez cette affaire-ci à elle seule; n'y mêlez rien; vous la gâteriez. Une affaire bonne et bien faite est essentiellement productive; celle-ci le sera.

Enfin votre excellent empereur peut espérer quelque tranquillité. Adieu. Vous commencez votre ministère d'une manière bien brillante.

La société ici est comme vous l'avez laissée. Charles Flahault est toujours malade. La reine de Naples reste. Le vice-roi ne s'en va pas encore, M. de (*Illisible*) vous rendra compte de tout ce que je lui ai dit. S'il revient, et si vous êtes dans l'intention de finir ce que vous aviez commencé, vous pourrez le charger de votre lettre pour moi. Je me réjouis avec vous de la paix dont l'Europe va enfin jouir. Reeevez, mon cher Prince, l'assurance de ma constante amitié. Je ne puis vous dire combien mon esprit de système éprouve aujourd'hui de satisfaction. Cette lettre me paraît bonne à brûler : j'en ai fait autant de la vôtre.

1. Cette lettre semble bien être de 1817. Les félicitations de Talleyrand se référeraient au traité austro-russe qui régla les différends entre les deux nations. Une mention manuscrite portée au dos de la lettre indique qu'elle concerne la même affaire que les précédentes.

MADAME DE KRÜDENER[1]

V

Le premier ange de madame de Krüdener et sa première victime, victime selon toute vraisemblance imaginaire, fut le comte Alexandre de Stakieff, secrétaire du baron à son ambassade de Venise. Le roman de *Valérie* demeure le document le plus authentique et le plus sincère de cet amour de débutante, qui fut comme le premier état des successives amours de Julie.

On a dit que toute femme-auteur, d'occasion ou de métier, porte un roman, un seul, dont il faut qu'elle se délivre, et qu'après la délivrance, si elle continue de produire, elle se répète : c'eût été le cas littéraire de madame de Krüdener, si après *Valérie* elle avait donné d'autres romans. Elle s'est contentée de les vivre : elle ne s'est pas moins répétée; mais celui qu'elle a vécu et à la fois écrit garde la grâce un peu gauche et la séduction d'un premier essai.

Si la confession publique, mais prudente et avantageuse, de *Valérie* nous renseigne plus fidèlement que les propos malveillants des contemporains sur cette aventure, ce n'est pas que la pénitente n'en ait çà et là pris à son aise avec l'humble vérité; mais ces arrangements, commandés par les règles alors en vigueur de la rhétorique plutôt que par le souci des bienséances, nous apparaissent aujourd'hui d'un artifice si ingénu, qu'il faudrait être doué d'une clairvoyance médiocre, enfin n'être pas de la partie, pour n'apercevoir pas d'abord en trans-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

parence justement ce que la romancière se flatte de déguiser.

On serait, à défaut de flair, aidé dans cette besogne indiscrète par ce que les gens de police appellent des recoupements; mais c'est encore par les habiletés très malhabiles de l'auteur qu'on est le plus sûrement renseigné.

La donnée première est d'une grande banalité; mais quel sujet de roman ou de drame, réduit à ses éléments réels, ne l'est point? Un secrétaire qui tombe amoureux de la femme de son maître, cela s'est vu de tout temps, du moins depuis qu'il y a des secrétaires. S'il s'agit d'un secrétaire d'ambassade et de la femme d'un ambassadeur, cela est déjà plus relevé et ne peut se voir, M. de la Palice lui-même en conviendrait, que dans le corps diplomatique.

Cela se relève encore plus par la décoration. La scène est à Venise; la baronne de Krüdener n'a pas choisi ce lieu de ses premières amours, c'est un hasard heureux qui les a situées dans la ville des doges, qu'elle décrit avec un facile agrément, sans se complaire aux pestilences et aux relents de mort; mais on ne saurait attendre d'elle ces anticipations.

Son coup de maître, puisque aussi bien il n'y a pas à cette locution de féminin, c'est d'avoir, en cette fable où les critiques acerbes des mœurs françaises ne manqueraient pas de reconnaître le « triangle », donné le rôle noble et sympathique, le rôle en or, comme parlent les gens de théâtre, à l'époux légitime. On ne voit, dans le répertoire des maris, que le roi Marke, de *Tristan*, qui ait encore plus grande allure que « le Comte », *alias* le baron de Krüdener.

Encore celui-ci garde-t-il sur le roi Marke un avantage. Le philtre est seul responsable de la passion qui dévore, jusqu'à les faire mourir, la blonde Iseult et Tristan. Jamais Wagner n'eût osé affronter le ridicule d'expliquer leur amour réciproque par un effet en retour des sentiments de respect et de tendresse que le roi Marke leur inspire. Madame de Krüdener a été plus hardie.

Le comte est un second père pour Gustave et pour Valérie, ou, si l'on veut, le baron de Krüdener est un second père pour Julie et pour Alexandre, et c'est de leur commune vénération pour cette belle figure que naît leur entente, si dangereuse pour l'objet même de leur culte.

Ici, madame de Krüdener use des plus subtiles prétéritions et des allusions les plus claires pour nous persuader que s'il avait pris fantaisie à M. de Krüdener d'être pour elle autre chose qu'un second père, elle n'aurait pas demandé mieux. Elle était prête à l'aimer de toutes les façons que ce mot comporte dans sa plus grande extension, mais surtout à l'aimer follement. Par malheur, M. de Krüdener, qui semble avoir été d'autre part fort agréable, n'était rien moins que fou, et son robuste bon sens vouait madame de Krüdener à être femme incomprise. Il y a à cet égard une scène d'orage bien significative. On désespère de la conter mieux que l'hagiographe.

« Un jour, écrit-il, le baron de Krüdener était allé faire une visite à la campagne. Seule et tristement assise dans son fauteuil, madame de Krüdener comptait les heures et les minutes. Le temps était chaud, l'air lourd et accablant. Un orage pesait sur l'atmosphère; le ciel devenait sombre et les derniers rayons du soleil couchant répandaient une clarté rougeâtre sur d'épais nuages amoncelés à l'horizon. Le tonnerre gronde; il se rapproche; il éclate avec violence. La pluie tombe à torrents. Madame de Krüdener, tout absorbée dans la pensée de son époux, voit arriver la nuit avec terreur. La tempête ne diminuait point. Madame de Krüdener se représente le sentier étroit qui longe la Brenta envahi par les eaux. M. de Krüdener manquant la route, luttant contre les éléments déchaînés et près de succomber.

» Les heures s'écoulent, minuit sonne. Elle envoie coucher ses gens et reste seule à veiller. Mais la solitude l'exalte encore et prête une réalité aux fantômes de son imagination. Sa tête s'égare. Elle entend des cris déchirants qui l'appellent. Enfin, à deux heures, ne pouvant supporter cette angoisse, elle sort et se dirige seule vers la grande route de Padoue.

» Un voiturier revenait au pas : interrogé s'il a vu quelqu'un, il répond négativement. Madame de Krüdener retourne avec lui à la Mira, fait lever sa femme de chambre, monte en voiture et se fait conduire au-devant de son mari. Elle le rencontre bientôt. La joie, l'émotion, l'attendrissement l'avaient mise hors d'elle-même. M. de Krüdener s'étonne de la trouver sur la route à cette heure avancée de la nuit. Il l'embrasse, la rassure, la gronde.

» — Mais quelle folie, ma chère amie, de vous laisser aller, à de pareilles alarmes! Comment vous imaginer que je courusse le moindre danger? Vous auriez dû vous coucher. Vous vous tuerez avec une pareille sensibilité.

» Ces mots pleins de tendresse plongeaient un poignard dans le cœur de madame de Krüdener. « Hélas! pensait-elle; à ma place, il se serait couché et il aurait dormi! »

Cette logique n'est peut-être pas très logique. Il est bien plus probable qu'à sa place, c'est-à-dire si la baronne n'était pas rentrée à deux heures du matin, des inquiétudes d'une autre sorte, moins chimériques, eussent tenu le baron éveillé et levé : l'expérience de deux mariages antérieurs, qui avaient mal tourné, n'avait point dû faire de lui un mari disposé à dormir sur ses deux oreilles tandis que sa femme courait les champs la nuit.

Mais quel apaisement donnait à la conscience pointilleuse ensemble et facile de madame de Krüdener cet à peu près de raisonnement, d'ailleurs bien féminin! Il n'y avait décidément rien à tirer de ce vieillard de trente-huit ans. Elle avait cru, en sa candeur extrême, épouser un homme, à la mode du temps, vertueux et sensible; peut-être était-il vertueux, mais il n'avait aucune sensibilité, et celle que lui témoignait une enfant exaltée le faisait sourire. Il n'était que froideur et bon sens; affectueux certes : il y avait, comme dit bien l'hagiographe, de la tendresse dans ses reproches et jusque dans son ironie, et elle n'avait garde de le méconnaître; mais la douceur de ses remontrances les rendait plus cruelles encore à l'épouse ensemble confuse, déçue et froissée. Oui, chacun de ces mots raisonnables « plongeait un poignard dans le cœur de madame de Krüdener »; mais toutes ces blessures la faisaient quitte envers celui à qui son cœur avait témoigné tant de bonne volonté et qui n'avait pas su comprendre ses sublimes aspirations.

C'est à partir de cette nuit fatale que madame de Krüdener se crut en droit de se dire rebutée et libre d'agir en conséquence. Elle cessa brusquement de tâcher à être folle de son mari ou de se figurer qu'elle l'était; mais elle n'eut garde de le faire descendre du piédestal où elle l'avait placé, précisément à titre de mari; d'autant qu'Alexandre de Stakieff, qui

se consumait d'amour entre ces deux époux exemplaires, avait pris feu par contagion de leur passion conjugale, dont il était naïvement dupe.

A vrai dire, il n'avait point fait cet étrange aveu à madame de Krüdener : il le réservait pour M. de Krüdener, qui dut un beau jour entendre, et qui entendit avec bonté sa confession générale. Quant à elle, il semblait redouter par-dessus tout qu'elle ne surprît son coupable secret : il avait l'innocence de croire qu'elle ne se doutait de rien.

Ah! que le roman de *Valérie* serait plus piquant et plus à notre gré, si Ernest, l'ami raisonnable et raisonneur de Gustave, son conseiller par lettres, était un peu moins de son temps, un peu du nôtre, un peu plus — mais peut-on risquer ce mot? — dessalé, et si le ciel l'avait doué par anticipation d'une psychologie méfiante que l'enthousiasme romantique n'égare point! On ne saurait dire d'Ernest ce qu'Alfred de Musset a dit du Tiberge de *Manon Lescaut* : « Tu m'amuses autant que Tiberge m'ennuie. »

D'abord parce que Gustave lui-même n'est pas très divertissant, et que d'ailleurs Gustave et Ernest se ressemblent — ce serait un anachronisme de dire : comme deux épreuves d'un même cliché, — disons : comme deux états d'une même estampe. C'est même, du point de vue littéraire, un assez grave défaut. Mais Ernest se distinguerait tout de suite de Gustave et prendrait l'avantage, c'est Tiberge enfin qui deviendrait amusant, s'il écrivait à Gustave de cette encre :

Hollyn, le ....

« Ta dernière lettre, cher Gustave, m'a extrêmement troublé. Je suis allé la relire dans cette prairie de Hollyn que nos pieds foulèrent si souvent ensemble. Que ne sommes-nous encore réunis! Tu goûterais à mes côtés le charme de notre printemps, tu en respirerais avec moi les parfums qui te sont chers. Oui, mon ami, les cieux se sont ouverts, des milliers de fleurs sont revenues sur nos campagnes. Hélas! je suis allé tout seul m'asseoir sur le rocher où si souvent nous nous sommes reposés ensemble de nos courses vagabondes. Mais j'avais besoin de cette solitude et du silence de la nature pour méditer : tu devines l'objet de mes réflexions : elles ne

m'ont pas apaisé. Serais-je digne de ton amitié si je te dissimulais mes alarmes? Le puis-je? Gustave, l'aventure où je te vois engagé me semble pleine de périls. Elle me fait trembler.

» Tu le sais, je n'ai jamais redouté l'amour; il est désarmé pour moi, par la tranquillité de mon imagination, par une foule d'habitudes douces, de sensations peut-être monotones, mais qui, par là même, ont un empire continuel. Ma vie se compose d'un doux bien-être, et je ressemble à ces végétaux de l'Inde que la nature destina à garantir de l'orage puisque l'orage ne les frappe jamais. Cette enviable sécurité me permet de garder en toute conjoncture un sang-froid et une clairvoyance dont moi-même je n'aurais que faire, puisque par hypothèse la foudre ne m'atteint pas, mais que je suis trop heureux de mettre au service du plus cher de mes amis. Gustave, je crois, je suis persuadé que tu te trompes sur le compte de Valérie. Ah! n'attribue pas à mes paroles un sens injurieux pour cette femme charmante! Elle se trompe sur elle-même et votre commune erreur ne peut être reprochée ni à elle ni à toi.

» Ce qui la rend à mes yeux si dangereuse, c'est ce qui, aux tiens, lui donne une irrésistible séduction : c'est la noble candeur de son âme, c'est sa vertu. Gustave, c'est aussi la tienne. Nous avons été toi et moi élevés loin des villes, au sein de nos vastes forêts. Peut-être aurions-nous sur les passions de l'amour des vues différentes si les auteurs de nos jours nous avaient hasardés parmi la corruption et le libertinage de Paris, ou même si nous avions passé les heures troubles de notre jeunesse, par exemple, à Stockholm. Cette épreuve nous fut épargnée, et tu me mandes que, si Valérie, moins favorisée, visita naguère la capitale de la France, ce fut dans un âge trop tendre pour que le libertinage et la philosophie qui à cette époque y régnaient pussent avoir sur elle aucune influence. Elle y fit, me dis-tu, la connaissance de Bernardin de Saint-Pierre, et il est impossible que l'illustre auteur de *Paul et Virginie* ait terni la délicatesse de son âme.

» Le revers de cette délicatesse est qu'une Valérie, un Gustave (je ne veux plus parler de moi-même) épurent leur idée de l'amour au point d'oublier les réalités grossières desquelles, selon le vœu même de la nature, elle ne saurait jamais être complètement affranchie. Comment dès lors une Valérie, un Gustave

se méfieraient-ils d'une passion qui leur apparaît sans péché?

» Gustave, il est un autre danger, parce qu'il est deux façons de pratiquer l'amour, même dans l'ordre de la pureté absolue : ceux-ci « aiment aimer » comme disait Saint Augustin, ceux-là aiment à être aimés. Il n'est pas douteux que tu appartiennes au premier chœur, à la légion des anges qui aiment aimer, et ce que je sais ou ce que je devine de Valérie par tes lettres m'incline à croire qu'elle appartient à l'autre légion. Les anges-femmes y sont d'ailleurs en pluralité, comme il fallait s'y attendre. Elle est de celles qui désirent inspirer le désir, qui se laissent désirer, qui se font désirer. Que ce mot n'alarme pas ta pudeur, cher Gustave : je l'emploie, bien entendu, au sens le plus élevé. Ce n'est pas, en revanche, sans intention, que je l'ai répété trois fois, pour marquer les états successifs par où passent malgré qu'elles en aient celles qui aiment à être aimées : elles ne peuvent garder l'attitude expectative, elles sont amenées presque nécessairement à provoquer cet amour dont elles ont faim et soif, à prendre l'offensive, à manœuvrer; et ces manèges, même lorsque l'intention en est pure, procèdent toujours de ce qu'en des sphères moins élevées on appelle la coquetterie.

» J'ai grand peur, mon noble ami, que l'impertinence de ce mot ne te scandalise, mais on gagne toujours à nommer les choses par leur nom, et la pauvreté de notre langue nous réduit à nous contenter de celui-ci qui désigne sans faire de distinction et sans marquer de nuance les habiletés d'une femme avide d'hommages, soit qu'elle recherche les plus matériels et les plus vulgaires ou les plus désintéressés; car il est d'honorables coquetteries, cher Gustave, il en est même de saintes... comme il est de pieux mensonges. Il faut bien avouer que ce sont les plus dangereuses. Une sorte de bienséance nous oblige à nous y laisser prendre, et si par impossible nous demeurons assez maîtres de notre raison pour éventer le piège, il convient que nous en demeurions plus maîtres encore, jusqu'à feindre que nous ne nous apercevons de rien. Contre une coquette de cette race supérieure, nous sommes sans recours; au lieu que nous avons un moyen qui est infaillible de venir à bout d'une coquette de l'espèce vulgaire : c'est de la mettre au pied du mur, de la prendre au mot, de lui ravir à

la cavalière ce qu'elle souhaite seulement que l'on sollicite et que, les trois quarts du temps, elle ne se soucie guère d'accorder. Ne penses-tu point, cher Gustave, que ce doit être un plaisir de choix de voir une imprudente se brûler les doigts à la flamme qu'elle allume sans autre intention que de jouer avec le feu? Mais, encore une fois, je ne parle de ces choses que par ouï-dire et d'après les meilleurs auteurs : personnellement, je n'y connais rien, ni toi. »

Cette lettre — est-il besoin de le dire? — ne fut jamais écrite, sauf les premières lignes, qui se trouvent à peu près mot pour mot dans le roman de *Valérie*; mais ce sont les dernières qui sont intéressantes, et à tel point que madame de Krüdener se serait hâtée sans doute de les supprimer, si elle en avait eu la copie entre les mains.

Le plaisant est qu'Alexandre de Stakieff agit finalement tout de même que s'il avait bien reçu le conseil un peu brutal que son ami supposé lui donne ici par prétérition : finalement, mais sensiblement plus tard. Madame de Krüdener n'a point altéré la vérité en ménageant dans sa confession romancée l'honneur de son époux : les amants de Venise furent sans reproche à Venise. Cela ne se termina point si tôt, par la mort d'Alexandre de Stakieff ou de Gustave, mais il fallait un dénouement, les règles alors en vigueur l'exigeaient, et celui que l'auteur a inventé, s'il arrange à sa commodité les événements, a du moins le mérite de ne pas dénaturer les caractères.

En fait, la vie a continué, mais un romancier est toujours libre de commencer et d'interrompre son récit où il lui plaît. Les amours positives de madame de Krüdener et d'Alexandre de Stakieff, c'est une autre histoire, une autre histoire et voilà tout. Le lieu de la scène fut quelques mois plus tard, à Copenhague, où l'Ambassadeur fut nommé après n'être demeuré qu'un an et demi au poste de Venise. La baronne y retrouva Stakieff qui s'était échappé de Venise pour la fuir : la fatalité les réunissait.

Le jeune secrétaire était si honnête homme qu'il essaya de lutter encore contre son destin. Il demanda son changement. Il ne pouvait le demander qu'à l'Ambassadeur et il était bien obligé d'alléguer une raison. C'est alors qu'il fit sa

confession à M. de Krüdener, sans doute pour brûler ses vaisseaux, peut-être aussi dans l'espoir que son secret serait trahi; car cet innocent se flattait, ou tremblait que celle qu'il aimait l'ignorât encore.

Ce calcul, qui échappait à sa conscience ou que par une faiblesse trop humaine elle faisait exprès de ne pas apercevoir, eut un plein succès. M. de Krüdener fut indiscret et sublime. Il n'autorisa point M. de Stakieff à solliciter son changement. Il voulut garder auprès de lui, de son épouse, ce vertueux jeune homme. Pouvait-il répondre à un procédé si noble, si rare, autrement que par une confiance aveugle? Il eût rougi de ne se point comporter en l'occurrence comme Alexandre le Grand, lorsque ce prince avala sans sourciller la potion que lui présentait Philippe son médecin, encore qu'il eût reçu maints avis que Philippe avait dessein de l'empoisonner.

Les choses ne tournèrent pas tout à fait aussi bien pour l'Ambassadeur de l'Empereur de Russie près la cour de Copenhague que jadis pour le roi de Macédoine. Lorsque M. de Stakieff et madame de Krüdener se retrouvèrent en présence après cette révélation qui sans doute avait révélé peu de chose mais qui était maintenant officielle, il eut encore un peu d'embarras, elle parut agréablement confuse; mais devait-elle se montrer plus sévère que son mari, en l'espèce le principal intéressé?

Certaines situations ne peuvent devenir nettes sans devenir du même coup impossibles. Il va de soi que l'on n'a point de documents qui permettent, comme parlent les informateurs judiciaires, de reconstituer la scène du crime; mais on peut supposer sans trop d'invraisemblance qu'ils prirent le parti d'être criminels, parce qu'ils ne voyaient pas d'autre moyen de mettre fin à une gêne qui ne laissait pas d'être un peu ridicule. C'est probablement la timidité même d'Alexandre de Stakieff, sa réserve naturelle et son éducation excellente qui lui donnèrent au moment voulu de la décision.

VI

Madame de Maintenon, qui écrivait beaucoup, a écrit, entre autres : « Mon expérience à la cour m'a appris que rien

n'y était plus rare que l'à-propos. » Il est plus rare encore dans le commerce de l'amour, où il serait de première nécessité. Ce qui doit arriver n'arrive jamais à l'heure dite. Alexandre de Stakieff, lorsqu'il goûta enfin le bonheur après lequel il avait soupiré si longtemps, dut éprouver d'abord une déception qu'il ne sut apparemment point s'expliquer ou dont à peine il se rendit compte; car il avait plus d'aptitudes à l'enthousiasme qu'aux examens de conscience et à l'analyse de soi. C'est qu'il ne retrouvait pas, il ne possédait pas à Copenhague la même femme qu'il avait désirée à Venise éperdument et, par sa faute, en vain.

Madame de Krüdener n'était plus la petite fille gauche qui de ses grosses lèvres faisait si drôlement la moue, et semblait jouer au ménage avec ce mari trop sérieux que le jeu n'amusait pas. Sa physionomie n'avait changé que pour devenir encore plus enfantine; mais elle ne l'était plus naturellement. Ce n'est pas sans calcul ni sans artifice qu'elle disposait dans un apparent désordre, autour de son visage dont l'ovale semblait plus net, dont les traits, toujours un peu gros, s'étaient cependant affinés, ces nuées de bouclettes négligées et ces épis faussement rebelles. Le regard aussi, qu'elle surveillait, accusait par une pureté qui n'oubliait pas de ne se jamais démentir, l'innocence étudiée : celle qui est spontanée et sincère est moins tendue; elle a des distractions.

Mais, tout en gardant à dessein la figure et aussi les mines, les petites façons d'une enfant, la baronne de Krüdener était devenue madame l'Ambassadrice dans toute la force du terme. Sa carrière de femme — du monde, s'entend — était commencée. Or, elle avait la vocation, une haute idée de son rang et des obligations qu'il lui imposait. Les devoirs de mondanité étaient vraiment pour elle des devoirs au sens propre, peut-être les plus indispensables; avec cela les moins pénibles à remplir, ne coûtant ni effort ni sacrifice, à peine un peu de fatigue. Il est clair que, provisoirement du moins, le soin de représenter reléguait l'amour au second plan.

Déjà sans doute, à Venise, madame de Krüdener avait tenu dans la société la même place éminente, et fort convenablement aidé son mari à faire les honneurs d'une ambassade; mais elle s'était mise au ton de la bonhomie vénitienne, et

ceci témoigne de sa part une souplesse de sociabilité, un tact mondain dont elle n'a pas toujours fait preuve si heureusement par la suite, au cours de ses longues erreurs dans tous les pays et dans les plus divers milieux.

Il est vrai que, pour s'acclimater à Venise, elle n'avait eu qu'à se laisser prendre au charme d'un climat qui lui plaisait. Toutes les descriptions qu'elle a faites de la cité des doges sont comme autant d'aveux de son enchantement. Elles ne sont pas naïves.

Elles débutent par des phrases de style sur « cette singulière ville, qui s'élève au sein de la mer et commande aux vagues de venir se briser contre ses digues, d'obéir à ses lois, de lui apporter les richesses de l'Europe et de l'Asie, de la servir en lui amenant chaque jour les productions dont elle a tant besoin et sans lesquelles elle périrait au milieu de son faste et de son superbe orgueil ».

Il y a aussi des renseignements dignes d'un bon guide, et des considérations sur le Conseil des Dix qui pourraient figurer dans quelque ténébreux roman. Mais, en dépit de la terreur qu'inspire « ce gouvernement implacable et cruel », « Venise est le séjour de la mollesse et de l'oisiveté. On est couché dans les gondoles qui glissent sur les vagues enchaînées; on est couché dans ces loges où arrivent les sons enchanteurs des plus belles voix de l'Italie. On dort une partie de la journée; on est, la nuit, ou à l'Opéra ou dans ce qu'on appelle ici des *casins*. La place de Saint-Marc est la capitale de Venise, le salon de la bonne compagnie, la nuit, et le lieu du rassemblement du peuple, le jour. Là, des spectacles se succèdent; les cafés s'ouvrent et se referment sans cesse, etc... ».

Encore que l'on ne saisisse pas bien ce que cette dernière phrase signifie, on devine, à cette peinture, une vie facile et sans cérémonie, assez ressemblante à celle qui séduisait quelques années plus tard le jeune Stendhal, *Arrigo Beyle, Milanese*. Il y a la différence de Venise à Milan. Le décor de Venise est plus flatteur, si agréable que puisse être le point de vue du bastion de la Porte Orientale sur la campagne de Lombardie.

Le corso de Venise avait sans doute cette infériorité d'être sans voitures : ce n'était pas moins une manière de corso, une cour d'amour en plein air avec une grande figuration de foule,

un marché public de galanterie, fort innocente, où toute femme se montrait environnée de ses cavaliers servants, et où toute conversation était de l'amour, mais où l'amour se passait en conversation.

Ces mœurs aimables ne sont pas de mise dans un pays froid où l'étiquette est, en quelque sorte, plus engoncée. Mais madame de Krüdener se prêtait à toutes ses exigences, aussi volontiers qu'elle s'en était affranchie dans sa précédente ambassade. On ne saurait dire, usant d'une expression très vulgaire, qu'elle n'était pas à Copenhague pour s'amuser et qu'elle en prenait son parti, car elle ne s'y ennuyait pas non plus : elle aimait le luxe et la dépense, elle se plaisait à recevoir, et elle ne faisait pas fi des divertissements un peu sévères que son métier d'ambassadrice comportait. Enfin, elle commençait d'avoir du succès, elle y était étrangement sensible, et sauf à cela, elle n'était bientôt plus sensible à rien : un instinct l'avertissait peut-être que, sans le savoir, dès son enfance, dès les premiers balbutiements de son ambition, elle n'avait souhaité que de s'imposer par le succès.

C'est autre chose que les succès au pluriel, qui sont de l'ordre amoureux. C'est une sorte particulière de réussite qui jusque dans le monde garde toujours on ne sait quoi du théâtre. Il y a aussi le succès littéraire, mais madame de Krüdener ne savait pas encore qu'elle y tendait de toutes ses forces, de toutes ses vanités : elle ne se révéla que plus tard à elle-même. Pour l'instant, elle n'avait qu'un grand besoin de se faire remarquer : peu lui importait le moyen ou le prétexte : mais il lui fallait des applaudissements, et tous les applaudissements lui étaient bons. Si elle aimait à recevoir, c'était surtout pour se produire : M. de Krüdener ne l'en dissuadait pas.

Il lui avait fait naguère jouer la comédie de paravent, elle avait eu pour maître de danse le dieu de la danse en personne : elle l'avait découragé; mais elle-même, rien ne pouvait la décourager. Avait-elle travaillé en secret? Son heure était venue, et sa revanche, en dépit des prophéties injurieuses de Vestris, était éclatante. Il n'était point de fête à Copenhague où l'on ne lui demandât à grands cris cette danse du schall, dont elle semble bien avoir imaginé seule les mouvements et les figures.

Elle se faisait assez longtemps prier, ainsi que l'exigeait la bienséance de ce temps-là. Elle alléguait la trop nombreuse assistance : elle n'en était pas intimidée, mais il lui déplaisait de donner ce spectacle à des indifférents; elle en voulait réserver la faveur aux *happy few*, qui étaient naturellement ceux-là mêmes qui l'en sollicitaient.

Ils ne pouvaient qu'être flattés du privilège que leur octroyait la belle ambassadrice, et ils avaient tôt fait de se débarrasser des importuns en feignant qu'ils se lassaient les premiers de l'implorer en vain.

Lorsqu'il n'y avait plus dans l'un des salons qu'une vingtaine de personnes, c'est l'Ambassadeur lui-même qui venait inviter son épouse à exaucer le vœu de ces élus. Cependant madame de Krüdener résistait encore et plus que jamais se faisait prier. C'était presque un rite et comme le prologue, le prélude de sa danse, une sorte de variation liminaire, à laquelle prenait part tout le corps des intimes qu'elle avait daigné ne point écarter.

D'un mouvement d'ensemble très bien réglé, exécuté avec une vivacité singulière, les hommes, tous assez jeunes pour pouvoir se mettre à genoux et se relever ensuite, se jetaient à ses pieds. Les femmes elles-mêmes, de qui la jalousie cédait à la curiosité, l'entouraient, empressées — un peu moins toutefois que les cavaliers. Enfin, madame de Krüdener s'avouait vaincue, elle se rendait de bonne grâce avec une aimable confusion.

L'on fermait alors toutes les portes. Il se trouvait comme par hasard que l'un des assistants avait un violon et savait en jouer. A défaut de violon, c'était la pochette du maître à danser : madame de Krüdener pouvait-elle la voir et en écouter le son aigre sans se rappeler Vestris et ses impertinents pronostics?

Ce souvenir, qui dès longtemps ne l'humiliait plus, mais, au rebours, la provoquait, était comme le signal de l'attaque. D'un geste sûr et prompt elle saisissait son châle, de mousseline bleu foncé; mais elle était lente à se draper, et elle ne laissait rien perdre de cette préparation délicate à ceux qui l'observaient attentivement.

D'abord, elle écartait les petites boucles qui cachaient à demi son front et elle posait le châle sur sa tête comme une

mantille; et comme on ne voyait plus ses cheveux, son front « se dessinait à la manière antique » : c'est elle qui l'a écrit, il faut donc le croire; l'intention du moins y était.

Elle toujours souriante, elle ne souriait plus. Elle inclinait la tête, et son châle, comme allongé, recouvrait ses bras quelle croisait sur sa poitrine. Elle ressemblait alors — c'est elle encore qui nous l'assure — à une vierge du Corrège, triste mais résignée.

On imagine moins facilement les jeux de physionomie qui, d'après le même document authentique, viennent immédiatement après celui-là : ses yeux se relevaient, ses lèvres essayaient un nouveau sourire, « on eût dit voir, comme Shakespeare la peignit, la Patience souriant à la Douleur auprès d'un monument ». Ce qui paraît certain, c'est qu'elle tirait le plus ingénieux parti de ce châle « qui est en même temps si antique, si propre à être dessiné de tant de manières différentes », qui « drape, voile, cache tour à tour le visage et se prête aux plus séduisantes expressions ».

Tantôt c'est Niobé, et elle arrache aux spectateurs des cris douloureux, tantôt c'est Galatée qui fuit vers les saules, *et se cupit ante videri* (est-il besoin de le rappeler?) — Ces indications, plus poétiques malheureusement que précises, suffiraient-elles à un chorégraphe qui serait tenté de nous rendre la danse du schall sur la scène de l'Opéra? Oui sans doute, s'il y mettait beaucoup du sien.

Elles suffisent aux profanes qui ont un peu d'imagination, pour se représenter madame de Krüdener voletant comme un oiseau blessé parmi les meubles, d'un rocaille démodé ou d'un Louis XVI un peu lourd, de ses salons à Copenhague, et plus tard, à Paris, dans le décor tout neuf du Directoire, puis du Consulat.

Comme ce n'est guère que par comparaison que l'on imagine, les amateurs d'aujourd'hui penseront d'abord aux danses espagnoles ou à la danse des sept voiles et se figureront madame de Krüdener telle que Salomé ou la belle Otéro; mais ces deux rapprochements sont assez trompeurs. Les danses espagnoles sont populaires, brutales et, pour tout dire, sentent le mauvais lieu. Salomé ne s'enveloppe de sept voiles que pour les rejeter un à un. Madame de Krüdener, s'il faut l'en croire, — et pourquoi ne la croirions-nous pas? — était « à la fois décente,

timide, noble, profondément sensible », elle « troublait, entraînait, arrachait des larmes, et faisait palpiter le cœur comme il palpite quand il est dominé par un grand ascendant »; elle possédait enfin « cette grâce qui ne peut s'apprendre, mais que la nature n'a révélée qu'en secret à quelques êtres supérieurs »... qui « n'est pas le résultat des leçons de l'art », mais qui « a été apportée du ciel avec les vertus ». Voilà bien réglé le compte de Vestris : son élève ne devait rien aux leçons de l'art.

Sans s'arrêter au crayon de cette danse du châle avec autant de complaisance que les adulateurs de madame de Krüdener, contemporains ou posthumes, et que madame de Krüdener elle-même, il n'en faut pas diminuer l'importance sous prétexte de frivolité. Ce fut un événement dans la société cosmopolite (si l'on peut déjà employer ce mot) où elle régnait, et plus tard ce que nous appellerions maintenant une attraction sans rivale dans les divers pays d'Europe où ses voyages ressemblèrent souvent à des tournées. Ce fut pour elle bien plus encore : un moment de sa vie; celui où elle appartint tout entière, corps et âme, au siècle et à la mondanité, et où l'impérieux, l'irrésistible besoin qu'elle avait d'être applaudie lui fut révélé dans le temps même qu'il était comblé pour la première fois.

Ce brillant finale, avec accompagnement de pochette, c'est l'illustration, ou c'est le symbole du premier acte de cette existence de théâtre, dont les développements toujours imprévus nous conduiront de surprise en surprise et sans préparer les effets, d'un pas de caractère au traité de la Sainte-Alliance.

VII

La liaison de madame de Krüdener avec le comte Alexandre de Stakieff, qui était un document si curieux de la sensibilité du siècle tant qu'elle n'aboutissait pas, semble avoir perdu tout son intérêt par la banalité d'un dénouement qui n'a plus aucun caractère d'époque. Il paraît bien aussi que ce dénouement eut des conséquences où se serait attendue et d'ailleurs résignée d'avance une femme qui aurait lu La Rochefoucauld. Elle ne se fût point flattée d'échapper à une loi qui n'admet guère l'exception, et de se singulariser en n'ayant qu'une galan-

terie du moment qu'elle avait tant fait que d'en avoir une.

Prosper Mérimée, dans ses lettres à la comtesse de Boigne, dit la même chose que La Rochefoucauld, en termes moins lapidaires et sur un ton plus familier. Il rapporte qu'une femme du meilleur monde lui a conté que la première fois qu'on lui avait fait des propositions déshonnêtes, cela lui avait semblé monstrueux, mais que la seconde fois et les suivantes, rien ne lui avait semblé si naturel. Les chroniques scandaleuses attribuent dès lors à madame de Krüdener une facilité que ne présageaient point ses antécédents, ni cette belle, cette longue résistance qu'elle avait opposée à son premier amant transi.

A vrai dire, on n'est pas disposé à croire sans examen tous les méchants bruits qui ont couru sur elle. Madame de Krüdener avait de son vivant, et même elle eut après sa mort des ennemis que les scrupules n'étouffaient point; des ennemis des deux plus dangereuses espèces : gens du monde qui causent, et qui n'ont pas autre chose à faire, gens de lettres, amateurs ou de profession, qui écrivent, assez mal par parenthèse, mais enfin qui écrivent, et les paroles des uns, comme les écrits des autres, restent.

On aimerait à se persuader que tous ces gens-là mentent. Malheureusement, il y a l'hagiographe, qui, bien entendu, jette un voile sur les péchés de madame de Krüdener; mais il trahit par une sorte de tristesse embarrassée ce qu'il veut taire, et on le sent si plein d'indulgence, d'onctueuse miséricorde, qu'on ne doute plus que celle sur qui cette clémence est constamment prête à se répandre n'en ait le plus pressant besoin et n'ait infiniment de choses à se faire pardonner.

Un homme d'esprit très méchant répondit à un brave homme sans esprit qui lui reprochait de l'attaquer sans cesse :

— Moi?... Je ne cesse pas de vous défendre! En certaines circonstances, en certains milieux, défendre, c'est accabler.

Une autre charge encore, et assez grave, est à relever contre madame de Krüdener : la décision que prit son mari de vivre, au moins temporairement, séparé d'elle. Il ne fut pas question de divorce, sans doute à cause des enfants : elle lui en avait déjà donné deux : un fils, Paul, une fille, Juliette; celle-ci venait à peine de naître. La santé de la baronne, chancelante

depuis ses couches, fut le seul motif allégué à son éloignement, mais il semble bien que ce fût un prétexte diplomatique.

Il y avait en outre une raison d'économie. Le baron de Krüdener, pour faire honneur à son maître, avait mis l'Ambassade sur un tel pied, il avait mené un tel train, qu'il se trouvait, sinon ruiné, du moins obéré assez lourdement. L'absence de l'Ambassadrice durant tout un hiver, qui lui faisait presque un devoir de convenance de ne plus avoir table ouverte et de supprimer les grands bals, lui permettait de réduire presque à rien ses frais de représentation et lui donnait le temps de payer la plus grande part de ses dettes.

Les folles dépenses qu'avait faites madame de Krüdener étaient d'ailleurs le moindre grief qu'il eût contre elle : il lui avait donné l'exemple de soutenir son rang et de ne pas compter. Il est vraisemblable qu'en dépit de cette gêne momentanée, il ne lésina point sur le viatique et qu'elle partit bien pourvue.

Elle partit d'un cœur léger. Elle n'était pas si atteinte que l'on voulait bien le dire, et ce que l'on ne voulait pas dire ne l'affectait pas outre mesure.

Comme on craignait, paraît-il, pour sa poitrine, on lui avait prescrit de passer toute la mauvaise saison dans le Midi de la France. Mais la science n'avait pas encore tracé autour de la terre « un chemin triste et droit ». On ne pouvait pas, comme de nos jours, se rendre des pays du nord dans notre Midi sans faire maint détour, notamment le détour de Paris. Le voyage n'avait pas perdu cette grâce que devait, quelques années plus tard, pleurer Alfred de Vigny.

Madame de Krüdener avait d'ailleurs, pour justifier cette étape de toute manière indispensable, un motif de réserve : il fallait consulter les médecins, non pour elle, mais pour sa petite fille. Quant à elle-même, l'hagiographe nous apprend avec sa coutumière innocence que « le changement d'air, la distraction, le mouvement, les soins dont elle était l'objet, avaient dissipé sa mélancolie ».

Le plaisir qu'elle se promettait de la vie parisienne avait plus fait sans doute pour chasser ses diables bleus que le changement d'air et les attentions de ses compagnons de voyage; c'étaient ses propres enfants, sa belle-fille, la gouvernante de celle-ci, une demoiselle Piozet de Genève, et un secrétaire

particulier de M. de Krüdener, qui disparut le jour même où la caravane arrivait dans Paris. On ne retrouva point sa trace et le mystère de cette disparition ne fut jamais éclairci.

Madame de Krüdener en fut peut-être affectée, au moins comme d'un mauvais présage; elle faillit aussi être incommodée d'avoir perdu cet officieux qui lui servait de courrier; mais elle avait, dans ce que l'on n'appelait pas encore la colonie, des parents et des relations qui s'empressèrent à lui épargner l'ennui d'être dépaysée et d'avoir trop l'air d'une provinciale. En ces temps de la douceur de vivre, les gens de la bonne compagnie avaient encore des loisirs qui leur permettaient de pratiquer l'hospitalité.

Elle était d'autant plus curieuse de voir Paris qu'elle ne l'ignorait pas, elle le connaissait mieux que de seconde main. Elle était d'un âge bien tendre lorsque ses parents l'y avaient naguère amenée, et les avocats bénévoles de sa mémoire se sont rendus fort ridicules en faisant mine de trembler après coup, à la pensée des périls où son âme avait pu être exposée dans la société des encyclopédistes (que les Wietinghoff ne se souciaient guère de recevoir). Elle n'avait pas moins emporté, des personnes, des choses et du décor, des images singulièrement précises et colorées, et, ce qui est plus surprenant, formé en dépit de l'inégalité des âges, des amitiés véritables, que son instinct lui avait fait chercher dans les milieux de l'intelligence.

Elle avait pris soin de ne pas les rompre en s'éloignant, et c'est ainsi que cette petite fille était devenue la correspondante de Bernardin de Saint-Pierre. Elle lui avait fait ses confidences avant son mariage, et plus librement encore après. Elle ne lui cachait point que le mariage l'avait déçue moralement : elle ne demandait qu'à être « sentie » (nous dirions comprise), et elle sentait bien que M. de Krüdener ne la sentait pas.

Un autre et plus puissant attrait de ce second voyage était le changement prodigieux — en si peu d'années! — de la ville dont elle reconnaissait bien les rues, les maisons, imprimées dans son souvenir, mais dont l'âme, tourmentée par les premiers souffles de la révolution ne se ressemblait plus. La figure des choses n'en était pas modifiée, mais leur physio-

nomie — car elles ont une physionomie — était toute différente. Julie de Wietinghoff avait vu de ses yeux d'enfant le Paris de Louis XVI, aux premiers jours d'un règne qui débutait par la confiance et l'illusion; madame de Krüdener voyait de ses yeux de femme le Paris des États Généraux.

Quand elle arriva, ils venaient de se réunir. Deux mois plus tard, c'était la prise de la Bastille. Oh! la belle aventure de voyage! Madame de Krüdener était ce que l'on appelle « bon public » : elle fut enthousiasmée. Du moins elle partagea l'enthousiasme de Bernardin de Saint-Pierre, à qui ces événements arrachaient des larmes. Sa première visite avait été pour lui. Elle lui avait mené ses enfants qu'il se plaisait à nommer Virginie et Paul en les comblant de caresses.

Les succès de librairie faisaient à madame de Krüdener une grande impression; il est même permis de croire, sans malveillance, qu'ils lui dictaient ses jugements littéraires lorsque d'elle-même elle eût hésité à se prononcer. *Le Voyage du jeune Anacharsis*, récemment paru, avait une vogue qui, à présent, nous semble extraordinaire. Nous avons peine à concevoir qu'un livre si long et si fastidieux ait pu réellement exciter l'intérêt d'une société qui n'avait pas comme la nôtre la superstition de l'ennui; mais qu'une femme naturellement aussi exaltée que la baronne de Krüdener ait pu trouver un aliment à ses besoins de passion dans cette œuvre de vieillard où c'est justement ce qui manque le plus, nous n'en revenons pas.

Elle était de celles qui craignent toujours de n'en point faire assez, si elles se bornent à suivre la mode, et qui l'exagèrent si elles n'ont pas eu la fortune de l'anticiper. On dirait qu'il faut arriver de Riga, si les Parisiens n'avaient donné l'exemple d'un engouement un peu comique pour le vieil abbé Barthélemy et pour son héros sans tache. Mais les Parisiens se contentaient de lire le volumineux roman, et peut-être passaient-ils çà et là quelques pages : madame de Krüdener lisait la plume à la main, elle prenait des notes, elle faisait des résumés. Elle apprenait par cœur des morceaux entiers! Elle en perdait le sommeil : c'est un miracle.

Elle voulut voir en personne l'abbé septuagénaire. Déjà membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, il

venait d'être élu par l'Académie française à la place vacante par la mort du traducteur et grammairien Beauzée. Il y fut reçu par le chevalier de Boufflers. Madame de Krüdener voulut assister à la séance de réception.

Elle ne vit l'abbé Barthélemy que de loin. Les nouvellistes prétendent qu'elle vit de beaucoup plus près M. Suard, autre homme de lettres, aussi membre de l'Académie française, de qui d'ailleurs elle avait fait la connaissance lors de son premier séjour à Paris. Sans être aussi âgé que son confrère l'abbé, M. Suard avait bien vingt et un ans de plus que madame de Krüdener, il était l'aîné même du baron : il aurait donc pu être aussi bien son père ou son mari; son amant, cela étonne. Il n'est cependant guère possible d'en douter, et le silence prudent qu'observent à ce sujet les défenseurs envers et contre tous de la vertu de Julie, est, sinon une preuve, une probabilité de surcroît.

Les autres, en revanche, ont romancé cette histoire avec un tel mépris de l'art de vérifier les dates, qu'on peut légitimement éprouver quelque méfiance à l'endroit de leurs allégations. Ils content, par exemple, (pour commencer par la fin) qu'après peu de semaines, Suard, las de sa maîtresse, lui avoua sans détour qu'il ne l'aimait plus et lui demanda l'autorisation d'épouser mademoiselle Panckoucke, fille du célèbre imprimeur. Madame de Krüdener, qui commençait également à se lasser, y aurait consenti de bonne grâce et se serait même prêtée à une espèce de cérémonie publique de rupture, qui aurait eu lieu chez Naigeon, l'ex-encyclopédiste, celui que l'on appelait le singe de Diderot.

Ces rites sont assez conformes à la liturgie de l'époque; il y a seulement un défaut, c'est que, s'il en faut croire la *Biographie universelle*, d'ordinaire bien informée, Suard était depuis quatorze ans le mari philosophe de madame Suard née Panckoucke, l'ayant épousée en 1775.

Il eût été d'ailleurs bien sot de se gêner pour si peu, et il ne l'était point, sinon au sens de Molière. On raconte qu'elle vint un jour tout en larmes lui dire :

— Ah! Monsieur Suard, quel malheur! Je crois que je ne vous aime plus.

— Ça peut revenir, — répondit Suard.

— Oui, mais c'est que je crois que j'en aime un autre.
— Eh bien, — dit-il, — ça passera.

Ces deux reparties, qui sont de bon théâtre, témoignent qu'il ne plaçait pas l'honneur d'un homme dans l'étrange endroit où Molière a maintes fois reproché aux maris de son temps de le placer. Elles donnent aussi à croire que les femmes, la sienne ou d'autres, ne lui faisaient point facilement perdre le sang-froid; et voilà encore pour madame de Krüdener, si agitée, un partenaire bien tranquille.

M. Suard, s'il était peu bourgeois, du moins en paroles sur l'article du mariage, l'était au rebours sur tous les autres, et de façon si renforcée qu'on ne peut crayonner son portrait sans avoir l'air de poser un type. Type entièrement disparu, qui ne rappellera rien à personne d'aujourd'hui, sauf peut-être à quelques très vieux survivants de ce même milieu bourgeois qui ont gardé les images de leur enfance, et qui parfois encore évoquent celle d'un grand-père tiré à quatre épingles.

M. Suard avait au physique, et aussi au moral, une correction timorée, qui n'était pas sans ridicule, mais qui n'était pas sans grâce et même sans une certaine grandeur. Lors, par exemple, qu'un éditeur l'avait chargé d'un travail et le lui avait payé d'avance, si quelque scrupule, souvent chimérique, l'empêchait d'exécuter sa tâche, il rendait l'argent. Il accepta des fonctions qui ne nous plaisent qu'à moitié, ainsi, la censure des théâtres; mais on ne le vit jamais transiger avec sa conscience : il interdit, parce qu'il crut devoir le faire, *le Mariage de Figaro* qui lui semblait une mauvaise pièce et, de plus, pernicieuse. Il n'en voulut point démordre, même quand il eut la cour et la ville contre lui.

Est-il besoin de dire qu'il était classique à la rigueur, ou plutôt scolaire? Son goût était pauvre, mais châtié. Il avait les qualités de ses défauts, et elles ne sont pas méprisables : il était très bien élevé, d'une politesse exquise; il savait infiniment de choses, ne manquait point d'esprit; il était brillant causeur et se rendait agréable en société, aussi, dit-on, dans le privé, en dépit de ses cinquante-six ans.

Il reprit tout naturellement auprès de madame de Krüdener l'emploi d'éducateur que lui cédait le mari absent. L'hagiographe nous assure qu'elle aspirait à s'instruire : il serait plus

juste de dire qu'elle aspirait à la littérature. Courant d'abord au plus pressé, il lui procura des relations littéraires.

Elle connut par lui Ducis et, dans la société de l'abbé Morellet où il l'introduisit, Marmontel, Delille, La Harpe, Grétry. Il la fit inviter aux déjeuners du dimanche qui ne valaient pas les petits soupers de naguère, mais où les curieux des choses de l'esprit et les gens d'esprit tout court pouvaient encore trouver de l'agrément, voire de l'intérêt. A plus forte raison une provinciale ou une étrangère, qui s'étonnait encore de tout.

Suard la mit bientôt en état de ne s'étonner de rien. C'était un excellent guide. Il menait madame de Krüdener où il faut être allé, l'avertissait de ce qu'il faut dire et surtout ne pas dire. Quant aux leçons tête à tête, elles avaient comme machinalement, et sans même que M. Suard eût à prendre l'initiative, tourné à cette sorte de sensualité intellectuelle qui, avec madame de Krüdener, amenait vite ce que les gens de guerre ou de sport appellent la décision.

Sa touchante fragilité fait songer à cette rude impertinence de Napoléon : « L'adultère est une affaire de canapé. » On n'en peut disconvenir cependant : sa vertu était moins hasardée dans un salon, parmi les méridiennes, que dans une salle d'étude où manquent les commodités de la conversation, mais où les mains se frôlent en même temps que les intelligences prennent le contact dans l'intimité d'une lecture à deux.

Quel que fût l'âge du maître aimé, l'étiquette des amours de madame de Krüdener demeurait invariable : Dieu y avait sa part, comme les pauvres au gâteau des rois. Dominique-Joseph Garat, l'oncle du chanteur, député à la Constituante et à la Convention, ministre de la Justice après Danton, ami de M. Suard, a laissé des mémoires sur ce dernier, où il conte les deux anecdotes que voici :

« M. Suard écrivait un jour à son père à côté de madame de Kr.....; quand elle jugea qu'il était vers la fin de sa lettre, elle lui adressa ces mots si simples et si touchants : *Dites-lui que je le remercie* ».

On n'invente pas cela. L'autre non plus, mais elle est plus sujette à caution, parce qu'elle contient une inexactitude évidente :

« Dans une abbaye à quelques lieues de Paris, madame de Krüdener avait une sœur religieuse... » Or madame de Krüdener avait bien deux sœurs; mais l'une, son aînée, était sourde et muette, et l'autre, sa cadette, était « de la religion », comme tout le reste de la famille. « Toutes les années, poursuit Dominique-Joseph Garat (et ceci est encore faux, mais ne touche pas l'essentiel, qui est significatif), toutes les années, elle allait passer, avec sa sœur, une vingtaine de jours ou un mois; et pour ne pas s'en séparer un instant, elle se faisait presque religieuse elle-même pour ce mois-là. Elle écrivait à M. Suard : *Je ne manque jamais de suivre ma sœur aux offices; je me prosterne au pied des autels, et je dis : Mon Dieu, qui m'avez donné ma sœur et mon amant, je vous aime et je vous adore!* »

Il est vrai que madame de Krüdener pouvait bien raconter à son ami, et contre l'évidence même, tout ce qu'elle jugeait utile de lui faire accroire. M. Suard, avec le caractère qu'on lui connaît, se serait bien gardé de soumettre à un examen trop sévère ce qu'on ne lui disait après tout que pour lui faire plaisir. Il n'y a pas de honte, il y a même un certain cynisme élégant, outre l'égoïsme bien entendu, à être dupe quand on le fait exprès. Qu'aurait-il avancé de lui dire, quand elle lui parlait de ses pieuses retraites au couvent de sa sœur : « Mais vous êtes protestante », et de sourire quand elle lui prétendait que M. de Krüdener l'avait abandonnée — sans motif, cela va de soi — mais sans ombre d'explication?

En dépit des agréments que devait offrir à cet amoureux de ses aises une liaison si bien tempérée, il fut le premier qui s'en lassa. Il avait une horreur qui se conçoit des romans qui traînent encore après qu'ils sont dénoués, et sitôt qu'il ne douta plus de son détachement, il en fit l'aveu, il en fit plutôt la déclaration formelle à madame de Krüdener. Il eut toutefois la politesse d'envelopper cela d'une littérature ou d'une psychologie dont la recherche subtile étonne, en 1789.

Cet assez pauvre polygraphe, qui n'avait, il faut bien le dire, que les idées qui sont dans le commerce, et ne témoignait aucune aptitude à ce que l'on appelait encore l'anatomie du cœur humain, fit positivement une anticipation de Stendhal. L'auteur du *Rouge* a écrit on ne sait plus où qu'il est deux états particulièrement désobligeants et pénibles, celui de

l'homme qui commence d'aimer, et celui de l'homme qui commence de ne plus aimer. Suard, en annonçant à madame de Krüdener qu'il était dans ce second état, lui protesta qu'il en éprouvait un chagrin et des souffrances indicibles.

Si flattée qu'elle dût être de voir ainsi déchiré à son occasion un aimable vieil homme, de qui les impressions étaient d'ordinaire superficielles, il paraît qu'elle fut plutôt dépitée de la rupture brusque et de l'abandon. Il n'en fallut point davantage pour la faire aviser qu'elle aurait dû être dans le Midi depuis longtemps, et que sa santé, la santé de sa fille exigeaient un prompt départ.

Elle se rendit incontinent à Montpellier, puis à Nîmes, puis en Avignon, d'où elle fit un pieux pèlerinage à la fontaine de Vaucluse, aux lieux « qui virent naître la longue tendresse de Pétrarque pour Laure ». Elle retourna enfin à Montpellier : c'était environ la fin de l'année 1790.

Elle fit dans cette ville la connaissance du jeune comte Adrien de Lezay-Marnésia, fort recherché dans les salons littéraires et familier de madame de Staël. Y eut-il entre elle et lui plus que de l'amitié? On voudrait se persuader que non; car c'est de lui justement que la petite histoire tient que « dans les moments décisifs avec son amant elle s'écriait : *Mon Dieu, que je suis heureuse! Mon Dieu, pardonnez-moi, etc.* »; et si c'était à l'occasion lui-même qui lui eût arraché ce cri, n'aurait-il pas été bien fat et bien indiscret de le répéter? On se demande d'autre part comment il aurait su ce que madame de Krüdener s'écriait dans ces moments-là, s'il ne l'avait entendu de ses oreilles. Mais cette petite énigme ne vaut peut-être pas que l'on s'y arrête trop longtemps.

Il n'y a point d'énigme pour une autre connaissance qu'elle fit à Montpellier, qui n'alla point sans publicité ni scandale malgré l'esprit de tolérance de l'époque, et qui faillit amener entre elle et M. de Krüdener une rupture cette fois officielle. Il s'agit d'un comte de Frégeville, alors simple lieutenant de hussards, qu'on retrouvera beaucoup plus tard, sous la monarchie de juillet, général et bien rangé, mais qui semble, au temps de ses premiers grades, avoir joyeusement mené la vie de garnison, sans le sou. Il avait le caractère aventureux et violent, et il était aussi bien capable de déserter pour ses

maîtresses que de les battre. On ne dit pas qu'il ait battu madame de Krüdener, mais elle fut cause qu'il commit une imprudence qui ressemble fort à une désertion.

Le faux ménage était désargenté. Les intendants de madame de Krüdener, à qui elle réclamait ses fermages, lui répondaient qu'ils ne rentraient pas. Ses parents faisaient la sourde oreille. Elle n'avait pas encore pris l'habitude de s'adresser en ces circonstances à Dieu, qui, comme parle Joas dans *Athalie*, ne laissa jamais ses enfants au besoin. Elle se voyait réduite à quitter la France, d'autant que la vie n'y était pas sûre, même pour une étrangère, et de retourner au bercail. M. de Frégeville lui protesta qu'il ne la laisserait pas voyager seule, qu'il irait lui-même la remettre aux mains de son mari, et qu'il ne rejoindrait son régiment qu'après avoir rempli envers sa maîtresse tout son devoir de galant homme. Les conséquences possibles, probables, de cette équipée le souciaient peu, et il avait pris sa résolution d'emblée sans nul débat intérieur au préalable, ne paraissant même point soupçonneux qu'il pût y avoir conflit entre ce qu'il appelait son devoir de galant homme et son devoir de soldat.

Un projet si romanesque ne pouvait manquer de séduire madame de Krüdener par ce qu'il avait de généreux et plus encore parce qu'il avait de fou; elle ne laissait pas cependant d'être un peu inquiète. La démarche de M. de Frégeville rappelait terriblement, avec des différences de forme et de procédé, celle d'Alexandre de Stakieff, retirant à l'honnête baron de Krüdener, par la franchise même de son aveu, le droit de douter de lui. Autre chose faisait perdre à madame de Krüdener sa coutumière assurance : cette fois, elle n'avait pas sa conscience pour elle. Mais elle dut en passer par où il plaisait à M. de Frégeville, qui n'était pas commode.

Elle eut du moins la satisfaction littéraire de faire avec lui un de ces voyages qu'on raconte dans les livres. Il l'avait réglé à peu près comme la fuite du roi à Varennes, mais mieux. A la veille précisément de son départ, elle avait vu « le malheureux Louis XVI ramené captif dans sa capitale au milieu des malédictions de la foule »; et ce spectacle lui avait d'autant plus fait impression que « liée avec madame de Korff, dont le roi avait pris le passeport pour son voyage,

elle craignait d'être enveloppée dans des mesures de surveillance ». C'était une raison de plus pour prendre le large.

M. de Frégeville risquait pis encore : il pouvait être arrêté à la frontière, au choix comme déserteur ou comme émigrant. Il se déguisa en laquais et monta sur le siège de la voiture. Il ne reprit sa place à l'intérieur qu'en territoire étranger. La première étape était à Bruxelles. L'argenterie de la baronne y fut saisie : les fugitifs y demeurèrent plus d'un mois avant d'en obtenir la restitution.

Madame de Krüdener avait jugé convenable de préparer son mari par une lettre où elle ne lui cachait point qu'elle était accompagnée. Il lui intima l'ordre de se séparer du comte à Hambourg. Bien résolue « d'avouer ce sentiment dont rien, disait-elle, ne pouvait la détacher, de le soutenir avec toute l'énergie de son caractère, même à celui qui pouvait avoir le droit de l'en blâmer », elle désobéit; et c'est toujours escortée du comte de Frégeville qu'après avoir fait halte à Cassel, à Hanovre et à Hambourg, elle arriva au Belt, où elle eut avec l'Ambassadeur une entrevue qui fut orageuse; mais elle pensait, à peu près comme Chateaubriand, que la vie serait bien plate sans les orages.

Elle laissa celui-ci se déchaîner, elle y aida. Elle déclara tout net à son mari que « le lien conjugal était rompu ». Il refusa, tout net aussi, de divorcer une troisième fois; mais il lui donna l'autorisation, qui était un ordre déguisé, de se retirer chez ses parents à Riga. Ce nouveau départ fut retardé par une grave maladie du comte de Frégeville, durant laquelle madame de Krüdener ne quitta ni nuit ni jour son chevet.

Il guérit enfin et put rentrer en France, où, selon l'histoire bienveillante, il chercha une mort glorieuse dans les combats : il n'y attrapa que des grades, bientôt lieutenant-colonel, général dès 1800. Quant à madame de Krüdener, elle faisait retraite dans l'in-pace de Riga.

ABEL HERMANT,
de l'Académie française.

(*A suivre.*)

LES CONVERSATIONS FRANCO-ALLEMANDES

Donc le 12 novembre 1933 — date symbolique, puisqu'il s'agit du lendemain même de l'anniversaire de l'armistice — le chancelier Hitler et le régime qu'il a instauré ont été plébiscités en Allemagne. 40 millions 588 000 Allemands ont répondu par un acquiescement total aux questions qui leur étaient posées. Ils ont également élu, pour la forme, un Reichstag introuvable — et d'ailleurs complètement inutile — exclusivement composé de députés hitlériens[1]. Afin de donner à cette adhésion massive son véritable ordre de grandeur — tout valant ici-bas par comparaison — il s'est trouvé, ou l'on a trouvé, 2 millions 100 000 opposants pour déposer dans l'urne des bulletins négatifs. Ainsi la preuve est faite que l'opposition a virtuellement cessé d'exister en Allemagne. En l'espace de neuf mois cette opposition est tombée, en effet, de 52 p. 100 à 4 1/2 p. 100. Bien loin de décevoir le peuple allemand, l'expérience hitlérienne l'a donc presque unanimement rallié au nouveau régime. Jamais, dans aucun pays, aucun gouvernement ne semble avoir reçu une telle consécration. Même en Italie où M. Mussolini paraît être arrivé à l'apogée de sa puissance et où il est certain que les résistances que le fascisme rencontrait à ses débuts vont chaque jour en diminuant, une consultation populaire ne donnerait certainement pas un

1. Le nouveau Reichstag se composera de 661 députés hitlériens. La liste gouvernementale a recueilli 39 626 000 suffrages sur 45 125 000 et il y a eu 3 348 000 bulletins nuls.

résultat aussi éclatant. L'état d'âme germanique (car le national-socialisme, c'est un état d'âme) est en pleine euphorie hitlérienne. Le mirage continue.

Dès lors une chose est sûre, c'est que le régime hitlérien sort considérablement consolidé de ce scrutin. Nul ne sait de quoi l'avenir sera fait, surtout dans un pays où la mobilité est une condition d'existence. Cependant, si incertains que soient les destins allemands, la dictature a de beaux jours devant elle. Qu'en fera-t-elle?

I

L'OFFENSIVE EXTÉRIEURE ALLEMANDE

Elle commence — et nous l'avons toujours prévu — par prononcer une vigoureuse offensive dans le domaine extérieur. A la vérité, le point de départ de cette offensive date du 14 octobre, jour où les dirigeants allemands ont rompu à Genève avec la Conférence de désarmement, avec la Société des Nations, et se sont tournés vers la France pour l'inviter à des négociations directes. Mais leur tactique a précisément consisté à tirer du plébiscite du 12 novembre une autorité accrue pour mettre en œuvre cette nouvelle politique avec de plus grandes forces de persuasion, et partant, de plus grandes chances de réussite. Aujourd'hui, ces conditions sont remplies et le gouvernement allemand peut jouer son jeu avec un maximum d'atouts entre les mains. A quels mobiles obéit-il? Nous croyons qu'il faut en distinguer trois. Une manœuvre, un besoin, un désir.

Manœuvre de politique extérieure d'abord et manœuvre à double détente. D'abord pour placer la discussion des problèmes en cours sur un terrain totalement différent de celui de Genève où les dirigeants du Reich ne voient pour l'Allemagne que des gênes et par conséquent que des dangers. Ensuite pour donner à l'opinion mondiale et singulièrement à l'opinion anglo-saxonne à laquelle ils attachent toujours une si haute importance, la preuve pour ainsi dire tangible que leurs dispositions pacifiques n'en restent pas moins évidentes puisqu'ils se tournent ouvertement vers les pays

qui passent pour leurs principaux adversaires. Besoin de politique intérieure d'autre part, parce que l'Allemagne hiltérienne est pressée de se parer d'un succès extérieur afin de contrebalancer les maigres résultats qu'elle a recueillis jusqu'ici dans l'ordre intérieur. L'une des phrases les plus caractéristiques du discours que le Führer a prononcé le 10 novembre, à la veille du plébiscite, est bien celle où il a franchement avoué que la situation économique ne s'était nullement améliorée depuis l'avènement du IIIe Reich. Dès lors, pour maintenir l'enthousiasme à un haut degré de tension, il est nécessaire de rechercher un succès de prestige. Si le gouvernement allemand réussissait à conduire une négociation avec la France, dont le double résultat serait d'amener une détente véritable entre les deux pays et d'assurer à l'Allemagne la récupération totale de sa souveraineté militaire — c'est-à-dire, en langage clair, son libre réarmement — nul doute que cet enthousiasme ne connaîtrait pas de bornes, l'Allemagne étant à la fois possédée de la fièvre militariste mais nullement pressée d'en exercer les effets sur les champs de bataille. Par ailleurs, il ne faut pas perdre de vue que le régime hitlérien est pour une large part entre les mains des grands industriels et que ceux-ci ont tout intérêt à ce que la situation économique soit suffisamment tranquille et stable pour que la légère reprise que l'on constate se maintienne. Or, une entente avec la France engendrerait une période de calme favorable au développement des affaires, et par suite à la situation sociale tout entière. Enfin, n'oublions jamais que, malgré sa francophobie, malgré la violence des campagnes qu'elle dirige contre nous, l'Allemagne cache dans son for intérieur l'éternel désir de s'entendre avec la France. Elle l'admire secrètement. Elle estime assez sa puissance pour n'avoir nulle envie de la rencontrer toujours sur son chemin. C'est la perpétuelle oscillation entre le « corps à corps » et « le tête-à-tête » que nous avons maintes fois signalée. Cependant, pour ne pas se faire d'illusions, il convient de noter que quand elle souhaite ce rapprochement, l'Allemagne sous-entend toujours qu'une telle politique doit comporter pour elle une indépendance accrue et la liberté de régler comme elle l'entend les problèmes qui la hantent.

Pour toutes ces raisons, le gouvernement du Reich s'est décidé à prendre l'offensive sur le terrain extérieur et à bouleverser le jeu de Genève. Il a donc rompu avec la Société des Nations et s'est tourné directement vers la France et vers la Pologne.

II

L'ALLEMAGNE ET LA POLOGNE

Le fameux communiqué officiel qui, un beau jour, a annoncé que le ministre de Pologne à Berlin et le chancelier du Reich s'étaient longuement entretenus et avaient décidé que des conversations directes seraient entamées entre la Pologne et l'Allemagne pour améliorer les relations des deux pays et arriver à la conclusion d'un pacte de non-agression, a légèrement abasourdi le monde. Comment! On allait donc voir l'auteur de « Mein Kampf », dont personne n'a oublié les propos menaçants envers la Pologne, négocier cordialement avec Varsovie? Décidément, nous traversons une époque où, selon le mot de Montaigne « il suffit de vivre pour voir tout et le contraire de tout »!

J'ai déjà indiqué, ce que représentait cette nouvelle attitude de l'Allemagne, la plupart des mobiles qui l'ont poussée à se tourner directement vers la Pologne étant les mêmes que ceux qui l'ont incitée à se tourner en même temps vers la France. On peut ajouter cependant que le gouvernement allemand n'a sans doute pas été sans se dire qu'une conversation séparée avec Varsovie ébranlerait le bloc franco-polono-Petite-Entente et donnerait l'impression que des renversements d'influences n'étaient pas aussi impossibles à déterminer qu'on le croit. Il a peut-être également pensé que la Pologne se montrerait d'autant plus disposée à se désintéresser de la question d'Autriche que l'Allemagne lui ferait quelques avances... Au surplus, manœuvrer simultanément et séparément du côté de Paris et du côté de Varsovie porte bien la marque de la grande tradition diplomatique bismarckienne et cette double opération tenterait à prouver que la Wilhelmstrasse a repris, depuis quelque temps, l'autorité que M. Rozen-

berg lui avait un moment enlevée. Même dans le IIIe Reich les « cadres » finissent toujours par l'emporter!

De son côté, la position polonaise est assez complexe. Il ne faut pas se dissimuler qu'il y entre un certain coefficient de mauvaise humeur contre la France. La Pologne se trouve vis-à-vis de nous dans une situation politique qui nous surprendrait moins si nous voulions bien réfléchir qu'elle ressemble singulièrement — *mutatis mutandis* — à celle dans laquelle nous nous trouvons nous-mêmes vis-à-vis de l'Angleterre. Que reprochons-nous à l'Angleterre? De ne pas se montrer assez nette dans sa politique européenne, de ne pas se ranger d'une manière assez évidente à nos côtés. Et nous lui adressons ces critiques, non point parce que nous cherchons à opposer un front franco-britannique à l'Allemagne, mais parce que nous sommes convaincus — et nous avons certainement raison de l'être — qu'une pleine solidarité franco-britannique représenterait une telle force en Europe qu'aucune menace de guerre n'existerait si cette solidarité s'affirmait d'une manière indiscutable. Pourtant, l'Angleterre hésite. Et si elle hésite ce n'est pas qu'elle nourrisse la moindre méfiance à notre égard ou qu'elle cède à une attraction particulière du côté de l'Allemagne. C'est plutôt parce qu'elle craint que l'affirmation trop nette de la solidarité franco-britannique ne soit interprétée par le Reich comme une menace dirigée contre lui, et qu'elle redoute aussi qu'une assistance trop déclarée pousse la France à l'intransigeance vis-à-vis de l'Allemagne plutôt que de l'incliner vers la conciliation. Transposez ces divers sentiments sur le plan franco-polonais et vous aurez la clef des petits malentendus qui jettent parfois une ombre — bien légère d'ailleurs — sur la traditionnelle amitié franco-polonaise. La Pologne reproche elle aussi à la France de ne pas avoir une politique plus ferme et plus nette vis-à-vis de l'Allemagne. Elle lui reproche de ne pas épouser plus intimement ses thèses, et cela non point pour pratiquer une politique d'encerclement génératrice de guerre, mais parce que les Polonais, qui connaissent les Allemands encore mieux que nous puisqu'ils ont longtemps subi leur joug, estiment que le meilleur moyen d'obtenir que nos voisins communs poursuivent une politique raisonnable en Europe

est qu'ils sentent leurs velléités d'expansion illicite contenue par des volontés inflexibles. Nous avons l'habitude de dire : l'Angleterre et la France étroitement unies, c'est la paix. De son côté, la Pologne affirme : la France et la Pologne étroitement solidaires, c'est la paix. Et devant cette déclaration — dont nous acceptons certainement la majeure part — nous pensons cependant un peu, comme les Anglais, qu'il ne faut tout de même pas pousser cette politique à l'extrême, car elle risque à la fois de donner à l'Allemagne le sentiment d'une menace et d'accroître, au lieu d'adoucir, l'intransigeance polonaise vis-à-vis d'elle. D'où l'insistance (peut-être absurde par le temps qui court) que nous mettons à situer le plan de la conciliation européenne au-dessus du plan des alliances pures et simples. D'où l'agacement polonais à notre endroit et les légères difficultés qui se sont produites ces dernières années entre Varsovie et Paris. Nous avons même vu récemment la Pologne se désolidariser plusieurs fois des thèses françaises à Genève. Nous avons tous entendu beaucoup de nos amis polonais se plaindre en termes véhéments des « mauvais procédés » de la France. Il y a là une réaction qu'il faut comprendre, puisque nous ne sommes pas très loin d'en éprouver une analogue vis-à-vis de l'Angleterre. Point de doute que l'ensemble de ces sentiments n'aient leur part dans la décision qu'a prise Varsovie d'entrer en contact direct avec Berlin.

Par ailleurs, il est certain que l'actuel gouvernement polonais se montre très favorable au principe d'autorité qui régit l'Allemagne. Il y a là des similitudes et des affinités qui jouent. Il est vrai qu'elles jouent d'une manière assez curieuse. C'est ainsi que le gouvernement polonais, qui éprouve une profonde sympathie pour la manière forte, n'a nullement hésité à débarquer un contingent militaire en face de Dantzig au moment de la prise de pouvoir des hitlériens en Allemagne et considère — sans doute à bon droit — que c'est à cet acte d'énergie qu'il doit le changement d'attitude de l'Allemagne vis-à-vis de lui, aussi bien dans les affaires de Dantzig que sur le plan de la politique générale. Mais alors on a quelque peine à comprendre que des « régimes de force » puissent si facilement s'intimider entre eux et se prendre néanmoins au sérieux? Enfin — et voici le côté le plus « politique » de la négociation

— la Pologne a certainement jugé habile et opportun — et nous ne la contredirons pas — de faire reconnaître par le IIIe Reich l'importance du facteur polonais en Europe. Si l'on rapproche, en effet, le langage hautain et menaçant que les nationalistes allemands et plus encore les nationaux-socialistes prononçaient il n'y a pas si longtemps encore vis-à-vis de leurs voisins de l'Est du communiqué dans lequel Adolf Hitler et le représentant de la Pologne manifestaient leur mutuel désir d'arriver à de bonnes relations entre les deux pays, l'on mesure le chemin qui a été parcouru dans la voie de la raison, et qui a été parcouru *non point par la Pologne, mais par l'Allemagne.* Une telle évolution renforce très certainement la situation politique et morale de la Pologne en Europe.

Tout cela dit, il ne semble pas cependant que les perspectives des conversations directes germano-polonaises puissent aller très loin. Quelle est la substance d'un accord entre les deux pays? La conclusion d'un traité de commerce? Un meilleur fonctionnement du régime des minorités? Un apaisement des polémiques de presse? Voilà certes des mesures fort souhaitables et susceptibles de concourir efficacement à une détente européenne. Il reste cependant que le fond du problème est d'ordre territorial et, à cet égard, il est aussi peu vraisemblable que l'Allemagne ait renoncé aux revendications que nous connaissons bien, que, de son côté, la Pologne soit le moins du monde disposée à consentir des remaniements de frontières aux bénéfices du Reich. On a prétendu que Polonais et Allemands étaient sur le point de s'entendre sur le dos de la Russie et que les bases d'un accord avaient été jetées entre le colonel Beck et le docteur Gœbbels à Genève. Aux termes de cet accord l'Allemagne récupérerait le Corridor et une partie de la Haute-Silésie, la Pologne se taillant en Ukraine un morceau royal qui la conduirait jusqu'à Odessa. D'autres ont assuré que la combinaison projetée consistait à supprimer purement et simplement la Lithuanie et à la donner à la Pologne en compensation des territoires qu'elle rétrocéderait à l'Allemagne, ce qui est faire un peu trop facilement bon marché du bien d'autrui. J'avoue ne pas ajouter grande foi à ces vastes projets qui me paraissent relever plus de l'imagination et même de la rocambole que de la réalité

politique. Je ne crois nullement pour ma part que la Pologne joue vis-à-vis de la Russie un jeu aussi dangereux, car elle a un intérêt primordial à vivre en bonne harmonie avec les Soviets et il est même vraisemblable qu'elle a très exactement tenu les Soviets au courant de ses négociations avec l'Allemagne. Je suis également persuadé que la Pologne sait parfaitement à quoi s'en tenir en ce qui concerne les mobiles véritables de l'action actuelle des dirigeants du IIIe Reich et qu'elle n'est nullement dupe de leurs pensées profondes. Et précisément ceci me fait redire que les perspectives d'entente germano-polonaises ne paraissent pas aller bien loin, encore que tout homme sensé n'ait pas de souhait plus cher que de voir les relations des deux pays s'améliorer.

III

FRANCE ET ALLEMAGNE

Les perspectives des conversations directes entre la France et l'Allemagne vont-elles plus loin?

Ouvrons ici une parenthèse. Il faut vraiment que nous soyons dans une époque de pure folie pour que l'on considère comme un événement sensationnel le fait que le chef d'un gouvernement reçoive l'ambassadeur d'un pays voisin et que ces deux personnages causent ensemble pendant deux heures! Et l'on mesure encore le dérèglement des esprits quand on voit l'opinion se diviser en « conversationnistes » et en « anti-conversationnistes » comme l'on se partageait jadis entre « dreyfusards » et « antidreyfusards ». Pourtant le premier et le constant devoir de deux gouvernements voisins est de saisir toutes les occasions qui s'offrent à eux d'échanger leurs vues et plus il existe de difficultés entre eux, plus ils doivent garder le contact. Mais non! De tels truismes font presque scandale. C'est que nous vivons sous la dictature de la polémique. On trouve tout naturel que les journaux de deux pays s'injurient (on trouve même étrange qu'ils s'adoucissent), mais on considère comme extraordinaire qu'un ambassadeur et le chef d'un gouvernement s'entretiennent. Cela donne le « la » de notre temps!

Que la France et l'Allemagne examinent ensemble les problèmes qui se posent à elles, quoi de plus normal, de plus légitime? Cela signifie-t-il qu'il faille attendre des miracles de ces conversations? Qu'elles sont susceptibles de conduire à je ne sais quelle embrassade Lamourette? Ou, tout au contraire, qu'elles représentent une ultime tentative avant le conflit suprême? Sottises. Quand se corrigera-t-on de cette manie de toujours raisonner par extrêmes? Quand se corrigera-t-on de la manie plus grave encore qui consiste à confondre le plan intérieur et le plan extérieur et de projeter ses préférences doctrinales dans le domaine de la diplomatie? A cet égard, nous assistons aujourd'hui à un spectacle qui serait comique s'il n'était surtout affligeant par le manque de sérieux qu'il trahit. On voit des esprits qui n'avaient pas assez de foudres pour Briand quand cet homme d'État a cherché à s'entendre directement avec Stresemann — (et Dieu sait pourtant si les conditions générales différaient!) — qui ridiculisaient Laval et Brüning et montraient une hostilité systématique à tout essai de conversation directe entre Paris et Berlin, prôner aujourd'hui le tête-à-tête avec Hitler, uniquement parce que le régime allemand satisfait leur goût personnel de la violence. En revanche, on voit des gens qui étaient cent fois plus briandistes que Briand et qui eussent payé de n'importe quelles concessions une étroite entente avec l'Allemagne socialisante, ne rêver aujourd'hui que de guerre préventive et s'indigner presque que le général Weygand ne soit pas encore à Berlin! Tout cela est pitoyable et dénote un désordre des esprits, une faiblesse des caractères, un manque de sérieux qui rendent réellement impraticable toute politique réaliste, surtout quand la presse s'en mêle, quand la Commission des Affaires Étrangères dicte ses volontés, et que l'orientation de notre politique extérieure se trouve ainsi subordonnée, dans un moment aussi grave, aux caprices passionnels de la place publique. Entre la position des « supernationalistes pro-hitlériens » et des « va-t'en guerre » ultra-pacifistes, il y a place cependant pour la raison. Une politique extérieure digne de ce nom ne s'embarrasse d'aucune autre considération que celle des intérêts qu'elle doit défendre. Louis XIV traitait Cromwell de « cousin ». Notre république, quand elle représen-

tait l'esprit de la révolution en Europe, n'avait pas de meilleure amie que la Russie tzariste et maintenant que cette même république représente dans cette même Europe l'esprit de la conservation sociale, elle retrouve aisément ses liens avec une Russie devenue révolutionnaire. Que l'Allemagne soit weimarienne ou hitlérienne, peu nous importe. Nous ne connaissons en elle que sa qualité de voisine et cette qualité-là ne change pas. Or l'Allemagne hitlérienne — tout en quittant Genève — lance un appel à la France? Pouvons-nous rester impassibles devant cet appel? Après tant d'autres, devons-nous laisser passer cette occasion? Non. Car nous ne serions pas logiques avec nous-mêmes. Nous n'avons cessé de désirer la réconciliation avec nos anciens adversaires. Les raisons d'ordre général qui ont inspiré notre politique extérieure, ces années dernières, restent valables. Puisque l'Allemagne hitlérienne les fait siennes, le mieux est de la prendre au mot.

Au surplus deux considérations jouent en faveur des conversations franco-allemandes. C'est d'une part que l'Allemagne est aujourd'hui tout entière groupée derrière un chef et que jamais aucun gouvernement allemand n'a disposé d'une telle autorité, condition avantageuse pour traiter avec lui. C'est, d'autre part, que nous avons fait assez d'amères expériences sur le terrain international pour pouvoir, sans scrupules, envisager des négociations directes avec notre principal contradicteur. Dès le lendemain de la guerre, les États-Unis nous ont abandonnés. Leur politique a essentiellement consisté depuis lors à se poser en alliés exigeants lorsqu'ils avaient besoin de nous, et en neutres obstinés lorsque nous avions besoin d'eux. L'Angleterre, de son côté, ne se décide pas à adopter une attitude nette en Europe. Elle oscille, elle louvoie, elle cherche à ménager tout le monde et surtout sa propre issue. L'Italie, qui porte de si lourdes responsabilités dans la crise européenne, puisque c'est elle qui n'a cessé de souffler sur le feu, tire le plus clair d'une autorité qui s'exerce rarement dans le sens de nos intérêts, de l'état de tension qui existe entre la France et l'Allemagne. Supposez qu'un accord s'établisse entre ces deux pays, l'Italie cesserait aussitôt d'occuper la situation stratégique qu'elle exploite si bien,

et parfois à nos dépens. Enfin la Pologne ne vient-elle pas pour sa part d'accepter le principe des négociations séparées? Nous montrerions-nous plus polonais qu'elle? « Paris vaut bien une messe! » disait un roi réaliste. La détente européenne, la restauration de la confiance, la fin du malaise qui obsède les esprits et paralyse les affaires valent bien une négociation avec Hitler. Tels sont les arguments qu'on fait valoir en faveur des conversations directes entre la France et l'Allemagne. Ils ont leur poids. Il faut l'avouer. Si on les rapproche du besoin très net qu'éprouve le IIIe Reich de remporter un succès de politique extérieure (et les régimes de dictature sont les seuls qui peuvent, s'ils le veulent, transformer le moindre événement positif en triomphe; qu'on se rappelle plutôt l'usage que la presse italienne a fait du Pacte à quatre!); et si l'on tient compte du besoin que l'Allemagne ressent également de prouver *urbi et orbi* la sincérité de ses assurances pacifiques, on voit qu'il existe, de part et d'autre, des raisons qui se conjuguent en faveur d'une négociation franco-allemande. Au surplus, répétons-le, rien n'est plus naturel que de voir la France et l'Allemagne s'entretenir de leurs affaires. Le tout est de ne pas donner à ces très normaux et très nécessaires échanges de vues un caractère qu'ils n'ont pas.

Car enfin, si ces diverses positions s'expliquent, elles ne suffisent cependant pas à éclaircir la situation. Une chose est de causer. Une autre chose est de s'entendre. Si les négociations franco-allemandes prennent réellement corps, sur quoi, en effet, porteront-elles? C'est ici qu'il convient de ne pas se payer de mots et d'apprécier les choses avec sang-froid.

Il semble que l'Allemagne désire faire porter ces négociations sur trois points : 1° le retour de la Sarre sans plébiscite et avant la date fixée par le traité; 2° l'égalité militaire; 3° les mains libres en Europe, notamment vis-à-vis de l'Autriche. Moyennant quoi le Reich offrirait à la France un pacte de non-agression qui lui garantirait la sécurité de ses frontières. On voit fort bien les avantages que le Reich tirerait d'un arrangement de ce genre, puisqu'il fournirait à l'Allemagne des bénéfices immédiats d'ordre concret. On ne voit pas ceux que recueillerait la France puisque les garanties de non-agression lui ont déjà été données dans le pacte de Locarno

et dans le pacte Briand-Kellogg. N'oublions pas que l'Allemagne excelle à vendre constamment la même marchandise et à en tirer chaque fois profit.

La question de la Sarre ne dépend d'ailleurs pas seulement de nous. Elle dépend de l'ensemble des signataires du traité de paix et de la Société des Nations. Évidemment, nous pourrions renoncer au plébiscite du 10 janvier 1935 et consentir à ce que la Sarre revînt purement et simplement à l'Allemagne, des arrangements économiques étant conclus entre les deux pays pour régler la question du rachat des mines. On peut se demander, toutefois, puisque l'Allemagne se dit si sûre du plébiscite, pourquoi elle se montre également si pressée de récupérer ce territoire? Est-ce une simple question de prestige? Est-ce parce que les anciens partis allemands fonctionnent encore dans la Sarre et qu'il y a là une sorte de terrain d'expérience politique, en marge de la dictature hitlérienne, qui donne à celle-ci des préoccupations? Est-ce pour réaliser le point essentiel de la doctrine hitlérienne qui veut que tous les Allemands soient rassemblés dans la même communauté politique? Mais alors le premier résultat de la récupération de la Sarre ne serait-il pas de renforcer la pression hitlérienne sur l'Autriche, en attendant que d'autres desseins mûrissent?

Quant au règlement du problème du désarmement à l'aide de négociations franco-allemandes directes, point d'illusions à se faire. Il ne peut s'agir en l'espèce que du réarmement de l'Allemagne — et d'un réarmement considérable — puisqu'il n'entre certainement en aucune façon dans l'esprit des dirigeants hitlériens de s'entendre avec nous au point de vue militaire sur la base du statut actuel de l'Allemagne. Or, voit-on le gouvernement français dans un tête-à-tête avec le gouvernement hitlérien consentir seul à un réarmement massif du IIIe Reich? Il suffit de poser la question pour en mesurer la sottise. Enfin, s'il s'agit de l'Europe Centrale, il est bien certain également qu'il n'appartient aucunement à la France de laisser les mains libres à l'Allemagne. Le pourrait-elle que ce serait de sa part consentir à une abdication qu'elle ne tarderait pas à payer cher.

On voit donc que les perspectives d'un arrangement franco-allemand ne vont pas aussi loin que certains l'imaginent et

qu'en tout état de cause, il ne saurait être question, comme on l'a imprudemment écrit, d'une liquidation générale de toutes les difficultés franco-allemandes. Et cela pour cette raison essentielle que les difficultés qui divisent les deux pays ne leur sont pas propres, qu'elle se posent presque toutes sur le plan international et qu'elles ne peuvent être traitées que sur ce plan. Ce que l'on peut attendre d'un échange de vues entre Paris et Berlin, c'est tout au plus l'établissement d'un « modus vivendi » réglant d'une façon honorable les relations des deux pays, ou plus exactement, les méthodes pouvant conduire à établir de bonnes relations entre la France et l'Allemagne. Dans les circonstances actuelles, un tel résultat serait déjà appréciable. La sagesse est de ne pas en demander davantage.

IV

LES CONDITIONS PRÉALABLES D'UNE CONVERSATION FRANCO-ALLEMANDE

Cependant, même pour atteindre ce résultat relatif, une condition reste indispensable. C'est que les conversations franco-allemandes s'engagent sur un terrain net. Or non seulement je n'ai pas l'impression qu'elles s'engagent sur un terrain net, mais j'estime au contraire qu'elles s'amorcent de la manière la plus défavorable. Une explication entre la France et l'Allemagne n'est opportune et ne peut être efficace que si elle est franche, complète, si, de part et d'autre, l'on se dit carrément ce que l'on a sur le cœur. En face de la volonté allemande, la volonté française doit se manifester tout entière. Or, depuis le coup d'état du 14 octobre, la volonté allemande n'a cessé de s'affirmer. L'Allemagne a parlé sans ménagements et chacun sait ce qu'elle exige. Mais de notre côté nous n'avons fait que balbutier d'insignifiantes formules. Tandis que le IIIe Reich se lançait dans une offensive hardie, notre politique intérieure — ou plutôt notre politicaillerie — nous condamnait à une passivité désastreuse. Dès lors, le contraste éclatait aux yeux de tous entre l'esprit de décision allemand et l'aboulie française et ce contraste a eu pour effet, non seule-

ment de renforcer la position du IIIe Reich au détriment de la nôtre, mais d'assurer à sa propagande une liberté de manœuvre dont il a largement usé pour égarer l'opinion.

Avant toutes choses, c'est contre cette situation qu'il importe de réagir, car tout a glissé dans une effroyable confusion. Ce sont les pacifiques qui font figure de récalcitrants et les récalcitrants qui font figure de pacifiques; ce sont les demandeurs qui deviennent défendeurs et les défendeurs, demandeurs; ce sont les procédures de paix qui apparaissent comme des machines de guerre et les gestes de rupture comme des preuves de conciliation. Tout est à l'envers et Hitler devient Briand tandis qu'on nous fait jouer au Casque d'Acier. Je le répète. Si l'on ne remet pas d'abord de l'ordre dans ce chaos, il est absolument inutile d'entamer une conversation.

Remettre de l'ordre comment? En rappelant un certain nombre de vérités. Le chancelier du Reich s'est constamment placé dans une position fort avantageuse pour lui : celle d'un grand pays offensé, lésé, qui ne se sent aucune responsabilité dans la guerre, qui a cependant observé scrupuleusement toutes les conséquences de sa défaite, et qui ne demande qu'une chose pour sceller une paix définitive avec ses anciens adversaires, c'est que justice et honneur lui soient enfin rendus. Je ne m'étonne certes pas que le chef du gouvernement allemand ait pris cette attitude. C'est son jeu et c'est son droit. Mais ce qui me scandalise, c'est que la voix de la France ne se soit pas déjà élevée, ferme et nette, pour lui répondre. Car tout est faux ou tendancieux dans ces assertions.

Certes, nous sommes prêts à traiter le peuple allemand avec honneur — et nous avons d'ailleurs conscience de l'avoir fait — d'autant que nous admirons sincèrement ses vertus de courage, de labeur, de patience et de discipline. Nous reconnaissons même volontiers, avec le chancelier du Reich, que la notion de « vainqueurs » et de « vaincus » ne saurait à la longue inspirer une politique. Mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est que l'on se serve de ces sentiments chevaleresques pour passer l'éponge sur le passé, pour déclarer froidement que l'Allemagne n'a pas de responsabilité dans la guerre et que tout ce qui s'est passé depuis dix ans n'est

qu'une effroyable injustice. Si la propagande allemande veut nous entraîner sur ce terrain, il faut la suivre, et rétablir, point par point, en citant les faits, la vérité. De même nous ne pouvons laisser davantage se propager l'idée que l'Allemagne n'a subi depuis 1918 que des humiliations, qu'elle s'est trouvée en butte à l'hostilité systématique d'adversaires qui lui auraient tout refusé, même l'honneur. On n'a que l'embarras du choix pour rétorquer ces calomnies, et le nom de Briand, les papiers de Stresemann, tant d'autres faits que je n'ai point ici la place de rappeler, devraient y suffire. Encore faut-il parler, mettre les points sur les *i*, sans souci de mâcher les mots. Et c'est aussi dans le domaine du désarmement militaire qu'il faut dire ce que nous avons sur le cœur, en appelant les choses par leur nom. Déjà, dans la presse, de nombreux articles ont fourni des révélations angoissantes sur l'état de réarmement illicite de l'Allemagne. M. Mandel, à la tribune de la Chambre, et M. Jacques Bardoux, dans les colonnes du *Temps*, ont apporté des dossiers remplis de précisions saisissantes. Nul doute que si les services compétents des ministères des Affaires Etrangères et de la Défense Nationale ouvraient les leurs, nous serions plus édifiés encore sur la façon dont l'Allemagne a rempli les conditions préalables de la liquidation et de la réduction générale des armements. *Mais, tant qu'il ne s'agira que de dénonciations individuelles, ni le Reich, ni l'opinion mondiale ne s'en émouvront. C'est au gouvernement de la France qu'il appartient de parler officiellement.* Non pour se fâcher et mettre le feu aux poudres. Non pour se livrer à de vaines récriminations d'ordre juridique. Nous avons fait assez de juridisme depuis quinze ans. Nous en crevons. Mais pour montrer à l'Allemagne que nous ne sommes pas dupes de son double jeu et que si elle veut s'entendre avec nous loyalement, encore une fois, il faut qu'on s'explique en plein jour, sans équivoque, cartes sur table. Et lumière doit être aussi faite en ce qui concerne ce fameux désarmement moral que l'Allemagne hitlérienne déclare avoir accompli plus qu'aucune autre nation, affirmation qui se trouve en complète contradiction avec tout le comportement d'un régime qui souffle sur les passions, érige la xénophobie en culte national et entraîne la jeunesse

dans l'idée de guerre. Sur ce point également, il faut dire ce que nous savons, dénoncer le scandaleux désaccord qui persiste entre les assurances du gouvernement hitlérien et la frénésie nationaliste qu'il inculque à son peuple. Enfin, il faut également montrer ce qu'il y a de faux et d'hypocrite dans l'argument qui consiste à prétendre que la paix franco-allemande sera plus facile à établir en dehors des procédures internationales et de la Société des Nations et que pour l'atteindre efficacement il faut procéder par accords directs. Car nous retrouvons là la tactique qui s'emploie à nier toute responsabilité de l'Allemagne dans la guerre. Il s'agit, en effet, dans l'esprit des dirigeants allemands, de miner la Société des Nations et d'arriver à la faire disparaître en lui substituant le mirage des ententes séparées. Or, si l'on suit l'Allemagne sur ce terrain, qu'arrivera-t-il? Ce qui est arrivé en Juillet 1914. Malgré ses infirmités, ses tares, la Société des Nations est encore capable de gêner considérablement une nation européenne désireuse de provoquer un conflit, d'abord parce qu'elle constitue par définition une « conférence diplomatique » automatique et permanente, ensuite parce qu'elle représente une puissante force d'opinion. Précisément, la vraie responsabilité de l'Allemagne dans la guerre est d'avoir par cinq fois refusé, entre le 20 et le 30 juillet 1914, que l'on réglât le différend austro-serbe au moyen d'une conférence internationale, et cela, parce que le gouvernement impérial voulait éviter les pressions qui n'eussent pas manqué de s'exercer sur lui et qui, en s'exerçant vainement, eussent *ipso facto* transformé des neutres éventuels en adversaires certains. Dès lors, si l'on supprimait demain la Société des Nations pour courir après l'ombre des ententes séparées, il ne resterait de nouveau rien pour régler pacifiquement un conflit européen et les grands carnassiers auraient le champ libre. Les peuples résolus à sauvegarder la paix — Français et Anglais en tête — se doivent donc de rétorquer le sophisme suspect de l'Allemagne et de maintenir envers et contre tout non seulement le principe mais la réalité de la Société des Nations.

C'est sur tous ces points qu'il faut redresser l'opinion. Et ce n'est que lorsque ce rétablissement psychologique sera

accompli que nous pourrons utilement écouter les propositions de l'Allemagne. Oui, je dis bien : les propositions. Car n'oublions pas que c'est le gouvernement allemand qui est demandeur, que c'est lui qui ressent la nécessité d'un succès extérieur, que c'est l'Allemagne qui a surtout besoin de calme et de stabilité économique, bref, que les maîtres de la situation, c'est nous. N'oublions pas surtout que si l'on veut négocier avec le IIIe Reich, il est indispensable qu'il se rende compte, d'une façon pour ainsi dire tangible, qu'il a devant lui une nation qu'il ne manœuvrera pas, dont la volonté est au moins égale à la sienne et qui — prête à conclure une réconciliation pleine d'honneur, si l'on est franc — n'est pas moins résolue à accepter la lutte sur tous les terrains, si on ne l'est pas.

Mais, là encore, pour prendre l'attitude et le ton qui conviennent, il faut à la France autre chose que des ministres à la petite semaine. Il lui faut un gouvernement. A l'heure où j'écris, la question des conversations franco-allemandes est tout entière dominée par ces derniers mots. Il s'agit donc moins pour l'instant d'un problème extérieur que d'un problème intérieur. La France le comprend-elle?

WLADIMIR D'ORMESSON

LE JARDIN DES BÊTES SAUVAGES[1]

XII

TROIS IMAGES D'UNE VIE. MANIFESTATIONS EXPLOSIVES DE L'ESPRIT PASQUIER. L'ABÎME FERDINAND. UNE CONJURATION. HARMONIES IMAGINAIRES. PASSAGE D'UN PAPIER BLEU. LE SENTIER DE LA GUERRE. MANŒUVRES ET STRATAGÈMES.

Ce sentiment de victoire menacée, de joie nuageuse, il devait vingt fois m'abandonner et me ressaisir pendant les orages de juin. L'été de 95, qui s'est achevé dans l'incandescence et la consomption délicieuse, commençait dans le tumulte. Mes pensées y trouvaient, selon les jours, des couleurs, des accents, des thèmes.

Si le poète a raison, si l'éternité réserve à la personne humaine une métamorphose sublime, se peut-il qu'elle fasse, un jour, sortir de l'ombre quelque visage de ma mère que je ne connaîtrais pas encore? Ne va-t-elle pas plutôt, pour sa besogne d'embaumeuse, élire un des fantômes familiers qui se promènent dans mes songes?

Je vois trois statues de ma mère. Et le mot de statue n'est pas, je le dis, présomptueux, pour ce que signifiait au monde cette personne humiliée.

La mère de ma petite enfance est, tout entière, assentiment, extase, don et pardon. Parfait don de soi et total pardon de

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 novembre et 1er décembre.

toute offense. Elle est jeune encore, mais courbée vers des travaux sans fin, des douleurs acceptées dans l'enthousiasme et savourées comme les nourritures de l'âme.

S'élève ensuite une figure plus austère. Non pas moins pure, non pas moins tendre, mais roidie contre le vent. C'est le visage de l'été. Toute la ramure est pesante de fruit. Elle va fléchir, craquer peut-être. Quel effort de chaque fibre pour ne pas laisser périr l'épuisant, le vivant fardeau!

Et c'est plus tard, bien plus tard, que surgit la troisième personne. Elle n'est pas, comme on le pourrait croire, usée par les défaites, ruinée dans sa substance et dans sa foi, mais, au contraire, confirmée dans la majesté des vieilles régences, dans la victoire obstinée des traditions, des mensonges réconfortants, des fables purificatrices.

Que l'éternité choisisse la première ou la dernière de ces images! Pour l'autre, la souffrante, si je la fais revivre ici, c'est peut-être dans l'espoir de la bercer, de l'endormir, de l'ensevelir enfin dans le consolant sommeil.

Construire un pont, discerner une loi de la nature, composer un livre, ordonner une symphonie, voilà de grands et difficultueux travaux. Faire une famille, la réchauffer sans cesse, l'étreindre jusqu'aux suprêmes démembrements, c'est une œuvre d'art aussi, la plus fuyante, la plus décevante de toutes. Combien de fois ai-je découvert, dans un visage de femme, cette pensée opiniâtre, cette pensée presque toujours muette et qui travaille à tâtons, et qui souvent demeure ignorante d'elle-même?

En ce fameux mois de juin, mon frère Ferdinand parvint à me distraire de mes aventures personnelles. Il avait alors dix-huit ans. Il était beaucoup plus grand que moi, plus grand même que notre père et que mon frère Joseph. Il avait les épaules tombantes, le dos bombé. Sa myopie, l'obligeant à regarder toutes choses de près, exagérait encore la disgrâce de son attitude. Il n'était guère Pasquier en tout cela, car nous nous tenions fort droits et, selon l'expression de mon père, « nous poitrinions » volontiers. L'âge, en exagérant le disparate spirituel, accuse aujourd'hui de vaines ressemblances extérieures; mais, au temps de notre jeunesse, Ferdinand représentait assez bien le type aberrant que l'on rencontre presque

toujours dans une famille et qui, par ses traits singuliers, émeut la sollicitude maternelle. Il avait le teint blanc, les tempes creuses, une chevelure noire, épaisse et rétive, un nez long, d'aspect fragile, des yeux veloutés, assez beaux, qu'on distinguait d'ailleurs mal à travers les énormes verres bi-concaves du pince-nez. Il aimait la lecture des journaux, les plaisirs immobiles, les conversations tièdes, les jeux de mots. Il était appliqué, silencieux et semblait modeste. On oubliait volontiers Ferdinand et il se peut que j'aie même l'air de l'oublier, dans mon récit. Et, soudainement, après de longues bonaces, Ferdinand éclatait. Pendant une minute, pendant une heure entière, Ferdinand était soulevé de frénésie. L'esprit Pasquier, dont Ferdinand paraissait à l'ordinaire si mollement dépourvu, entrait en éruption, parmi les fumées du soufre. On entrevoyait alors les profondeurs de l'abîme Ferdinand. Comme ces vases qui se remplissent goutte à goutte et qu'un siphon brusquement amorcé tarit d'un coup, Ferdinand épanchait d'étonnantes réserves de rancune et de revendications. Les choses rentraient assez vite dans l'ordre. Ferdinand retombait en torpeur. On recommençait de l'oublier. Et, goutte à goutte, sans qu'il en eût lui-même une conscience immédiate, la poche au ressentiment recommençait de se gonfler.

Maman était toujours avertie, par quelque correspondance organique, de l'imminence du phénomène. Il se produisait d'ailleurs, entre les sourcils de Ferdinand, à la racine du nez, une tuméfaction houleuse et douloureuse où j'appris moi-même, instruit par l'expérience, à distinguer l'avertissement du désordre.

Or, pendant ce mois de juin, Ferdinand souffrit de fausses crises, de crises avortées. Dix fois, j'eus la certitude qu'il allait éclater, se répandre et, dix fois, je le vis se refermer. Le mécanisme de sa vie semblait détraqué, détendu, j'en éprouvais du malaise, car nous vivions fort près l'un de l'autre. Il lui arrivait non seulement de rougir, mais de rester rose. Parfois, il arrêtait sur moi ses yeux déserts, mouillés d'un feu lointain. Il commença, lui si peu loquace, de me tenir des discours confus, presque poétiques par le tour et le vocabulaire, de me parler du ciel et de la saison. Un jour, il soupira :

« Pourquoi m'a-t-on appelé Ferdinand? Je ne voudrais pas m'appeler Ferdinand. C'est un nom qui me déplaît. » — « Vraiment? » fis-je, railleur à demi, « et comment voudrais-tu donc t'appeler? » Il répondit, la voix chancelante d'émotion : « Guy. Ça, c'est un joli nom. Je voudrais m'appeler Guy. » Tout cela m'intriguait ou m'irritait sans parvenir à m'émouvoir. Nous avions chacun nos misères et elles me semblaient incommunicables.

Et puis, un soir, l'accès longtemps différé se déclara subitement. Nous venions de dîner. Père était absent, Cécile au travail. Ferdinand suivit maman dans la cuisine dont il ferma la porte. J'entendis, de loin, deux ou trois éclats de voix, puis une espèce de sanglot. Un instant de silence et Ferdinand, traversant d'un bond le vestibule, se lançait dans l'escalier.

Je courus vers notre mère. Elle était assise, toute droite, entre la table et le mur. C'est là qu'elle aimait, je crois, de penser à ses tourments. Les humbles objets qui l'entouraient, tous compagnons de ses tâches quotidiennes, lui formaient une forteresse, la soutenaient de toutes parts, l'empêchaient de fléchir.

— Qu'est-ce qui lui prend, maman? Qu'est-ce qu'il a dit?

Elle fit un geste désolé.

— Il est malade, ce petit.

Et, tout de suite, par une pente insensible, elle revenait à sa plainte : « Comme je suis seule! »

— Mais non, mère, tu n'es pas seule. Je suis là. Je suis près de toi. Qu'est-ce qu'il veut? Qu'est-ce qu'il demande?

Elle écarta les bras, faiblement, et dit avec désespoir en baissant la tête :

— De l'argent, bien sûr. De l'argent, mon Dieu!

J'étais exaspéré.

— Bien sûr? Pourquoi « bien sûr »?

Mère fit encore un geste pour m'apaiser, m'exorciser peut-être.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit. C'était Ferdinand. Il était calmé. Il était, selon le mot de Joseph, au point mort. J'allais me jeter dans une querelle, mais Ferdinand me fit un sourire bizarre, un sourire que je dirais animal si les animaux souriaient. Je battis en retraite. Un peu plus tard,

Ferdinand commença de se déshabiller et, pendant qu'il me tournait le dos, il se prit à chanter, d'une voix fausse, vacillante. Les colères de Ferdinand ne me touchaient pas toujours, et cette chanson me serra le cœur. Sur les tourments inconnus de ce caractère muré, elle m'en fit comprendre plus long que toutes les effusions.

A quelque jour de là, maman me dit :

— Il y a une lettre de Joseph.

Elle ajouta presque aussitôt :

— Lui aussi me dit que j'ai tort, et que je devrais signer.

— Signer, mère? Signer quoi?

— Le pouvoir, pour ton père, le pouvoir, enfin le papier pour l'argent de tante Coralie. Tu ne vois donc rien, Laurent! Tu ne fais donc attention à rien? Comme tu es distrait, Laurent!

— Mais non, je t'assure, maman. Je me rappelle bien.

Maman remuait la tête, parlant aux ombres :

— Joseph me demande de signer. Et Ferdinand me dit la même chose tous les jours. Et Cécile, oui, Cécile qui ne comprend pourtant rien à la vie, eh bien, elle aussi m'a dit que je devrais signer. Ils sont là, tous, à me pousser. Ils sont là tous, comme si... Mais, Seigneur! ce peu d'argent, c'est pour eux, pour eux seuls que je voudrais le garder.

Si j'avais été moins requis par mes démons familiers, moins souvent hanté de mes fables, j'eusse mieux compris sans doute la petite conjuration qui se nouait alors autour de notre mère. Chose remarquable, je suis à peu près sûr que papa n'y prit point part. Les volontés du clan, pour se manifester, trouvaient obscurément des pentes et des issues.

Mère secouait la tête. Elle ajouta :

— Jusqu'à la petite Segrédat, oui, jusqu'à Thérèse qui m'a parlé, — oh, discrètement, la pauvre — de cet argent de tante Coralie.

J'attendais, bouche bée, quelque surcroît de confidence. Une fois encore, maman soupira : « Je suis seule, trop seule... »

Que venaient faire au milieu de mes soucis, les histoires de Ferdinand et l'argent de la pauvre tante? Toutes mes pensées tournoyaient encore sur la rue de Fleurus. J'avais, les premiers jours, espéré quelque dénouement de style magnanime. Un

soir, père m'arrêterait dans le vestibule. Il m'envelopperait d'un regard non plus froid et dédaigneux, mais tendre, mais reconnaissant. Il me donnerait une poignée de main. J'hésitais quant à savoir s'il ajouterait un mot et je me demandais si ce serait « merci » ou « tout est oublié » ou peut-être même quelque chose de plus large : « c'est rudement bien, mon petit! » On ne sait pas. Il y a des pères qui trouveraient des choses telles. J'étais, en tout cas, bien sûr que le visage de ma mère allait s'ouvrir, se détendre, redevenir pour toujours ce visage lisse et confiant dont mon enfance avait été illuminée. Et que n'attendais-je pas encore? Quelles vagues d'harmonie notre famille ressaisie n'allait-elle pas déverser sur le monde?

Les jours passèrent et l'inquiétude reprit son empire. Mon père, à nuit close, ramenait parmi nous le même sourire bleu, distrait, impénétrable. Rien n'annonçait vraiment qu'il dût m'attirer dans le vestibule pour m'y faire entendre quelque parole de mâle renoncement.

Un soir, comme nous commencions de manger, mon père tira de sa poche et posa près de son assiette une feuille de papier bleu. Nous connaissions tous déjà cette couleur inimitable et nous regardâmes ce papier dans le plus grand silence.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda mère après une minute d'attente.

Papa lui passa la feuille, par-dessus la table.

— C'est pour le billet Duchaussoy. Il fallait s'y attendre.

Il ajouta tout aussitôt, la voix sincèrement navrée :

— Je ne peux plus demander le moindre acompte à mon journal. Je ne sais pas, je ne sais pas.

De tels appels, nous en avions entendu mille. Jamais ils ne tombaient dans le vide. Nous demeurâmes anxieux, sans mot dire.

Le rite ordinaire était le suivant : mère lisait le papier timbré, parfois à deux ou trois reprises. Puis elle le pliait, le serrait dans son porte-monnaie d'un air méditatif et murmurait : « J'irai demain. » Le lendemain, mère mettait des vêtements noirs, ces vêtements qui sont comme l'uniforme du souci. Nous comprenions, à la lenteur de ses gestes, qu'elle réfléchissait, qu'elle préparait jusqu'aux termes de son plaidoyer. Elle s'en allait ensuite dans Paris et restait parfois

longtemps absente. Elle revenait presque toujours avec un sourire las, mais satisfait. Elle était allée voir les hommes de loi jusque dans leur réduit, elle s'était fait recevoir, à force de ténacité, elle avait combattu pouce à pouce, usant la patience des uns, désarmant la brusquerie des autres, rayonnante de bonne foi, de volonté, savante aussi, et bonne calculatrice. Oui, je dis bien : savante, habile à ce jeu cruel de la justice et de l'argent.

Ce soir-là, maman ne glissa pas le papier timbré dans son porte-monnaie. Elle le rendit à mon père sans une parole.

Père souriait, ressaisi. Il dit, d'une voix égale :

— Comme tu voudras, Lucie, comme tu voudras.

Mère le regardait en face et ne répondait rien. A notre grande surprise, il ne se mit pas en colère.

Deux jours plus tard, Chingachgook était de nouveau sur la piste de Pied-Noir et cette piste, le plus naturellement du monde, aboutissait à la rue de Fleurus.

Je ne saurais rapporter par le menu les événements qui me déterminèrent à tenter une seconde expédition rue de Fleurus. Pour vifs et cuisants que demeurent ces souvenirs, ils ont été, dans la suite des jours, retouchés, surchargés, déformés par beaucoup d'autres souvenirs analogues, car l'homme que j'entreprends de peindre m'a donné, de la persévérance, une idée détestable sans doute, mais qui touche, en certains points, aux sphères de la perfection. Ce que je retrouve, et très bien, pour peu que je sois de loisir, c'est le goût de mes colères juvéniles, de mes peurs, de mes déboires. Je me revois dans cet escalier de Fleurus, montant les degrés non pas en solliciteur, en suppliant, en naïf, mais avec la rage aux dents, une belle fringale de menace et d'insulte.

Ce ne fut pas S... M... qui vint m'ouvrir, mais une très vieille dame dont je ne pus discerner ni la condition ni le rôle exact et qui me répondit d'une voix maussade que la personne demandée ne se trouvait pas à la maison. Au même instant, une porte s'ouvrit et Solange parut. Elle était en costume de ville avec de grosses manches soufflées, un chapeau écrasé sous des fleurs de celluloïd. Une ombrelle aux doigts.

— Mais si, — dit-elle, — mais si, madame Mathieu. Je suis là pour ce jeune homme.

— Avec toutes vos complications, — soupira la vieille, — vous allez me faire passer pour une folle ou pour une menteuse.

Solange haussa vivement les épaules et me poussa dans la chambre où j'étais déjà venu. Elle avait l'air mécontent. Elle retira son chapeau, tapota ses cheveux qui faisaient de gros bourrelets sur le front, tendit le col pour le dégager d'un flot de mousseuse dentelle, se caressa longuement les hanches avec les paumes de ses mains. Elle grondait, à voix basse, des paroles extravagantes ou qui, du moins, me paraissaient telles :

— Folle ou menteuse? Oh! les deux! Voilà les histoires qui commencent. Eh bien, j'en ai plein le dos. Si cette vieille guenon a pour un liard de comprenette, elle va raconter des horreurs. Qu'on m'accuse de ce qu'on voudra, mais pas de coucher avec les deux. Mon Dieu, que tout ça m'agace!

Elle fit volte-face et vint vers moi :

— Reconnaissez que vous auriez mieux fait de rester chez vous à jouer au nain jaune. Et vous n'avez pas l'air content, par-dessus le marché. Vous auriez peut-être le front de me raconter des sottises. Vous m'aviez pourtant promis de ne pas remettre les pieds ici.

— Et vous, madame, — fis-je, prenant mon élan, — vous m'aviez promis autre chose.

Elle s'assit et fit bouffer ses jupes d'un léger mouvement des reins. Elle écartait les bras avec un embarras simulé.

— Tant que je serai ici, vous savez bien qu'il reviendra. Non, vous ne le savez pas? Vous l'apprendrez, un jour. Vous, l'aurez aussi, votre rue de Fleurus, et vous y retournerez.

Elle se prit alors à raconter, moitié pour moi, moitié pour les murailles, une histoire confuse où il était question de Rambouillet, d'un déménagement, de la morte-saison, d'une somme de quatre cents francs, de bien d'autres choses encore. Elle grondait, à certains moments, s'attendrissait à d'autres et soudain me caressait la joue ou me prodiguait de petites tapes sur l'épaule, dont j'étais décontenancé.

— Votre père ne m'a jamais donné d'argent. C'est un principe chez lui et je le comprends. C'est un principe aussi chez moi; mais les quatre cents francs que je dois à cette vieille bique, ça ne se trouve pourtant pas sous le pied d'un cheval.

Petit à petit, un flot de honte me gagnait le cœur. L'étrange créature continuait de rire et de pleurnicher tour à tour : « Je n'ai qu'une parole, bien sûr! mais qu'on me laisse le temps. Déménager, c'est vite dit. Quatre cents francs, c'est une somme. »

Je ne sais plus comment je sortis de ce marécage. Je me revois marchant dans les allées du Luxembourg. Je mettais en toute hâte un peu d'ordre entre une foule d'idées qui ne me semblaient, pour la plupart, ni claires, ni consolantes. L'argent avait été, jusqu'ici, du moins je le croyais, le seul principe de nos disgrâces. Aussi loin que mon souvenir pouvait remonter dans la nuit, nous avions lutté pour l'argent, contre l'argent. Nous avions lutté, sans réserve, bien serrés les uns contre les autres. Notre infortune était pure de tout calcul bas, de toute pensée égoïste et, je pensais, de tout mensonge... Dans notre pauvreté courageuse, il n'y avait eu, jusqu'ici, que sacrifice mutuel et misère partagée. Ce passé triste et respectable m'apparut soudain corrompu.

N'importe, il fallait chercher et trouver son chemin dans les embûches.

Je fis, avant de rentrer à la maison, une longue marche dans les rues et me lavai le visage et les mains au jet d'une fontaine Wallace. Le parfum de la rue de Fleurus imprégnait, me semblait-il, chaque fil de mes vêtements. Ma mère était comme moi, fort sensible aux odeurs.

Cependant se formait, dans mon esprit, un raisonnement laborieux.

L'occasion que j'espérais ne vint que le lendemain. Je partais pour le lycée. Mère me donnait, au passage, un coup de brosse attentif.

— Maman, — fis-je, — sais-tu que j'ai réfléchi?

— A quoi, mon enfant?

— Eh bien, je suis bien près de penser que les autres ont raison.

Maman me regardait, vigilante et sans répondre. Je poursuivis plus timidement :

— Cet argent de tante Coralie, vraiment, nous n'en aurons jamais besoin plus que maintenant. Vois, tout le monde est d'accord.

Ma mère attendait, la brosse en l'air. Elle me jeta, de biais, un bref et pénétrant coup d'œil. Puis son visage prit, soudain, trait par trait, une extraordinaire expression d'entêtement, de refus. Elle secouait la tête et disait :

— Non, Laurent, Non. Je ne veux pas.

XIII

APPARITION DE JOSEPH. DE L'IMPARTIALITÉ HISTORIQUE. UNE AUDITION MUSICALE. DIALOGUE AU BORD DU FLEUVE. RÉVÉLATIONS DIVERSES. CRITIQUE FRATERNELLE DE MES FACULTÉS D'OBSERVATION. DESIDERATA D'UN HOMME POSITIF. LA VOLONTÉ, PRINCIPE DE L'ÉPARGNE. QUE LES HUMANITÉS NE SONT PAS INDISPENSABLES A L'ACCOMPLISSEMENT DE VASTES DESSEINS.

Au début de juillet, mon frère Joseph vint en permission. Nous ne l'attendions qu'à l'automne. Sa présence apporta tout d'abord de la flamme et même un principe de communion dans notre logis troublé.

Si je devais tracer, de Joseph, un portrait purement 95, j'y aurais quelque peine. Il me faudrait appeler de vains détails extérieurs. L'homme a vraiment peu changé. Même dans l'obscurité des commencements, même dans l'anonymat de l'interlude militaire, il montrait déjà cette pesante autorité, cette violence parfois triviale de la pensée comme du mot, ce mépris de toute valeur étrangère à son système intellectuel, cette ambition jalouse et fascinée, bref tous ces caractères puissants qui, selon les jours, sont ou vices ou vertus. Dois-je dire que ces linéaments n'étaient pas encore, en toutes leurs parties, dégagés du bloc primitif?

Je commettrais une erreur et une injustice en laissant croire, par exemple, que Joseph n'a pas souffert. Il a, plus vivement que personne autour de moi, souhaité la possession des biens matériels. Une telle passion, quand elle est pure, je veux dire non allégée de quelque espérance étrangère, connaît des ardeurs poignantes et de hideux découragements.

L'impartialité historique est une duperie. L'historien véritable n'est point greffier, mais poète. Il se prend d'amour

pour Anne de Boleyn, de haine pour Jane Seymour. S'il ressuscite Philippe II, c'est dans l'âpre dessein de le châtier. Peindre, n'est-ce pas s'assouvir?

Cela dit, pour mon soulagement, je me sens fort libre à l'égard de Joseph. Il m'a blessé si souvent et si souvent aux mêmes places que je lui suis redevable de maints durillons, salutaires sinon confortables. Ce que je lui pardonne mal, ce que je redoute chez lui, ce ne sont pas les mille traits par lesquels il a montré qu'il ne me ressemblait pas. Non, certes, ce n'est pas cela.

Et maintenant, à mon récit.

Joseph arriva dès les chats. Il avait passé toute la nuit en wagon. Il était un peu charbonneux, un peu poudreux, mais rustique d'allure, tranquille et apparemment franc de nos soucis. Il respirait d'un nez surpris l'odeur de la maison ensommeillée. Et nous tous, les cheveux épars, les traits mal réduits, la bouche paresseuse, nous regardions le voyageur en souriant.

Papa dit, l'air affable, une petite phrase toute simple et qui, pourtant me fit dresser l'oreille : « Je vais m'arranger pour déjeuner à la maison, ces jours-ci. »

Joseph montra, du nez, le grand piano noir, haussa les épaules avec rondeur et dit : « C'est complètement absurde. »

Le premier déjeuner fut gai. Mère, au prix de calculs astucieux, avait cuisiné des plats délicats. Elle prenait dans son assiette tout ce qui était mangeable et le posait sur l'assiette de Joseph. Elle répétait, en regardant ce rude gaillard, des mots de tendresse couveuse : « Mon petit garçon, mon pauvre petit... » Joseph riait, grondait, piaffait avec assez de bonne humeur et repartait à pérorer. Il commençait, à cette époque, d'introduire dans ses propos, des déclarations sommaires, telles que « Je suis un esprit positif » ou « Je ne vois que le point de vue pratique ».

Le repas fini, maman regarda Cécile.

— Veux-tu lui jouer quelque chose?

— Oh! — fit Cécile d'un air lointain, — si je pensais seulement que ça l'intéresse.

— Pourquoi, — répondit Joseph, — pourquoi ça ne m'intéresserait-il pas? Joue toujours.

Il n'était certes pas agressif, mais en garde, avec, dans le sourire, cette pointe de canine qu'il montrait et montre encore quand nous parlons de nos royaumes, de ces régions de l'esprit dont il s'imaginait sans doute que nous souhaitions de l'exclure et dont il s'est, par entêtement, lui-même, interdit l'accès.

Cécile s'assit devant le piano, laissant tomber sur le fort et lourd garçon un sourire de princesse. Elle joua le premier mouvement d'une sonate de Mozart, une de nos sonates préférées. Insoucieuse, je le sentais, de faire quoi que ce fût pour amadouer, pour séduire ou duper l'auditeur, elle joua parfaitement bien cette page difficile et simple. Joseph écoutait. Il n'est certes pas dépourvu de la faculté d'attention. Bien assis sur sa chaise, les mains aux cuisses, le sourcil sérieux, il écoutait donc. Je pense que, secrètement, il n'était pas insensible à l'enchantement d'un art souverain, mais on eût dit qu'il résistait, tout au moins pour la dignité de son personnage. Il prononça, comme Cécile écoutait le dernier accord :

— Aucun doute, c'est bien. Et ne crois pas que je ne comprenne pas ça tout aussi bien que vous autres. Ce n'est pas si difficile que vous avez l'air de le dire. Et maintenant, Cécile, un mot. Gagne de l'argent, ma sœur. Gagne de l'argent avec ça, je veux dire avec ton talent. Et ce sera tout à fait bien. Un point, c'est tout.

Cécile jeta sur Joseph un regard étincelant.

— J'en gagnerai ! — siffla-t-elle.

Et Joseph, la voix placide :

— Je ne demande pas mieux.

— Cécile ! — m'écriai-je, — si Valdemar t'entendait.

Elle me désigna Joseph, d'un mouvement du menton, et sourit pour me rassurer.

Père poussait, dans le silence, un long soupir musical, ce soupir que, précisément, j'appelais, par devers moi, le soupir de l'argent. Il fit une cigarette et dit qu'il allait nous quitter, et qu'il était temps pour moi de gagner le lycée.

— J'irai te prendre un jour ou l'autre, à la sortie, me lança Joseph.

Le soir même, je le trouvai sur la place du Panthéon. Il

avait mis des vêtements civils et s'était bien savonné. Il avait l'air non pas élégant — il n'a certes jamais recherché l'élégance — mais correct et soigné. Il méprisait tout ce qui sentait le relâchement, la négligence. Il était monté deux ou trois fois chez madame Henningsen et il avait dit, au retour, avec une moue féroce : « Peuh! genre artiste! » expression demeurée malgré nous dans notre vocabulaire. On sentait ce Joseph déjà fortifié sur toutes ses positions et prompt à la riposte, prompt à l'attaque.

Il me prit le bras d'un geste qu'il voulait amical et qui l'était, avec un rien de brusquerie. A vrai dire, cette brusquerie, je l'exagérais moi-même par ma propre résistance. Je me suis toujours trouvé vis-à-vis de Joseph, en état de contracture. Quand nous étions petits, Joseph, conséquent à sa doctrine d'autorité, nous distribuait des taloches. Cette coutume a duré jusqu'à ma douzième année, jusqu'à certaine bataille en règle où j'eus peut-être le dessous, mais qui, du moins, m'assura l'autonomie. De tels souvenirs sont vivaces : j'ai, pendant des années, au moindre mouvement de Joseph, senti mes muscles, malgré moi, se mettre sur la défensive.

— J'espère, — dit-il, — que tu n'es pas pressé. Car il faut que je te parle.

— Parle.

— Non, tout à l'heure, quand nous aurons plaqué tous tes camarades.

Il ne souriait plus. Il allait, regardant droit devant lui, car il n'est pas de ceux qui méditent la tête basse. Il avait ce visage contrarié qui, chez lui, exprime la tristesse. Il m'entraîna jusqu'aux quais de la Seine et commença tout à trac :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Moi? Rien.

— Il ne s'agit pas de toi. Il s'agit de la maison. Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui se passe?

Je me sentis rougir et pris mon air le plus froid pour suivre de l'œil un bateau qui remontait le fleuve en criant.

— Quand j'étais ici, — poursuivit-il, — je voyais tout, je savais tout. Mais maintenant! Ce n'est pas à cette grande

mollasse de Ferdinand que je peux m'adresser. Il n'a point de bon sens. Alors? Toi, tu n'es encore qu'un gosse, mais tu n'es pas absolument une moule.

— Merci.

— Je dis ce que je pense.

Il fit quelques pas et reprit d'une voix moins rogue où l'on sentait flotter une ombre d'inquiétude :

— Enfin, qu'est-ce qu'il y a encore?

Il me jeta un regard de biais et lança :

— Une histoire de femme?

J'étais résolu, depuis le début de l'entretien, à fuir toute confidence. Il n'y avait, dans mes drames intimes, aucune place pour Joseph; rien, dans mes pensées, à la couleur, à la mesure de Joseph. Mais j'étais pris au dépourvu :

— Comment le sais-tu? — m'écriai-je.

Il haussa les épaules d'un air excédé.

— Qu'est-ce que tu veux que ce soit?

— Penses-tu que les sujets d'ennui manquent à la maison?

— Non, — trancha le grand garçon, secouant la tête. — Non, je sais ce que je dis. Suffit de regarder maman. Alors, toi, tu sais quelque chose...

— Non, Rien. Si... Si... Peut-être. L'histoire, oui, l'histoire dont tu parles, eh bien, je pense que ça se termine.

Joseph me lança, de côté, un regard inquisiteur.

— Tu n'es pas tout à fait aussi... chose qu'on pourrait le croire. Et qu'est-ce qui te fait penser ça?

— Peux pas dire. Une impression.

— Une impression? Parole! Autrement dit, tu ne sais rien. Et ça n'a d'ailleurs aucune importance. Si cette histoire-là se termine, une autre recommencera.

Il se prit à frapper le sol de son pied. Il grondait :

— Faut en prendre son parti; mais c'est dégoûtant quand même.

— Pourquoi penses-tu que ça recommencera? Non, ce n'est qu'un...

— Quoi?

— Je ne sais pas. Un accident.

— C'est ça! Un égarement, comme on dit dans les feuilletons. Je vois qu'en définitive tu n'es pas très malin, mon

garçon. A ton âge, oui, à ton âge, moi, je savais tout, je voyais tout, j'étais au courant de tout.

— A mon âge! Quand tu avais mon âge, tu ne pouvais rien voir. Il n'y avait rien à voir.

Je devais changer de couleur, trembler un peu. Joseph laissa paraître un sourire de compassion. Il m'avait saisi le bras, triomphant de ma résistance. Il m'entraînait, il accordait son pas au mien. Il parlait d'une voix sourde et d'un air soucieux qu'on ne lui connaissait guère.

— Tant pis! Il faut que tu saches. Ça va peut-être te désoler, parce que tu es une âme sensible. Que veux-tu? Il est comme ça.

— Joseph! Tu ne veux pas dire... Il n'a jamais rien fait...

— Qu'est-ce que tu vas imaginer, maintenant? Tu es pire qu'une femme nerveuse.

— Il n'a jamais rien fait de très mal.

Joseph haussa les épaules.

— Ne me fais pas rire : je n'en ai pas la moindre envie. Pour lui, tout ça n'est pas mal. Je te dis qu'il est comme ça! Il ne peut pas regarder une femme sans... Je comprends. Je comprends bien. Quand même, à ce point-là!

— A quel point, Joseph?

Joseph écarta les bras d'un geste large.

— Toutes, ma foi! Oui, toutes celles qui passent à portée de sa main. Beaucoup dont nous n'avons rien su et d'autres que nous connaissions.

— Mais, Joseph...

— Il n'y a pas de mais. C'est comme ça. La personne de maintenant, je n'en peux rien dire. Je suis à Toul, tu comprends? Toul! Une ville moisie, au tonnerre de Dieu. Mais avant, c'était madame Hemmer.

— Joseph, c'est impossible. Madame Hemmer, la brodeuse...

— C'est parfaitement possible. Et, avant madame Hemmer, c'était Georgette Duc. Celle-là, tu ne l'as pas connue. Elle n'était pas mal. Et, avant Georgette Duc, la teinturière de la rue Perceval. Je ne me rappelle plus son nom. On ne peut pas se les rappeler toutes. Et aussi avant Georgette Duc ou peut-être en même temps, la fameuse histoire avec mademoiselle Legris. Et, tiens : tu te rappelles mademoiselle Bailleul?

— Oh! — fis-je, — mademoiselle Bailleul! Non! Non!

— Effectivement, — poursuivit Joseph en baissant la voix, — celle-là, il n'a pas réussi. Elle était quand même trop pieuse. Mais il a tourné autour pendant des mois et des mois. Qu'est-ce que tu as, Laurent?

— Rien.

— On en prendrait son parti, si nous étions seuls, nous, les enfants. Si elle... n'était pas comme elle est, malheureuse comme elle est. Encore une fois, qu'est-ce que tu as? Tu n'es pas une petite fille.

— Je n'ai rien. C'est terrible.

— C'est embêtant, voilà. C'est embêtant qu'il soit comme ça et qu'il n'y ait rien à faire.

Il avait lâché mon bras et fourré les mains dans ses poches. Il regardait devant soi, à l'infini, l'air si sincèrement navré qu'il me toucha le cœur. Puis il repartit, l'accent plus dur :

— Toi, Laurent, tu es ce qu'on appelle un garçon sentimental. Je n'y vois pas d'inconvénient. C'est ta qualité comme ça. Mais je te répète qu'à ton âge, j'avais tout vu, tout compris. Tu fais du latin, du grec. Tu dis que ça développe la faculté d'analyse. C'est possible, c'est bien possible. N'empêche que tu n'es pas observateur. Madame Hemmer! Tu ne savais pas madame Hemmer? Une histoire qui crevait les yeux. Ça prouve que tu n'es pas observateur. Tu veux devenir un savant. Ce n'est pas plus bête qu'autre chose. N'empêche que tu devrais commencer par comprendre ce qui se passe autour de toi.

Joseph retrouvait un de ses thèmes de querelle. Je ne relevai pas le gant.

— Joseph, — murmurai-je, — il faut que tu me dises quelque chose.

— Oh! maintenant, tout ce que tu voudras.

— Joseph, tu l'aimes encore? Tu peux encore l'aimer?

Il inclina légèrement sa tête sur le côté :

— Moi? Oui. Bien sûr. Pourquoi pas?

— Il nous a trompés.

— Il ne t'a pas trompé du tout. Ce n'est pas toi qu'il a trompé.

— Si! si! si! Je te dis qu'il m'a trompé.

— Il se moque pas mal de tes idées sentimentales. Et moi,

eh bien, oui, je m'en moque aussi, sache-le. Ce que je lui demande, ce que je lui demanderais, si je pouvais lui parler...

— Mais tu ne peux pas, tu n'oses pas.

— Moi, je suis positif, je ne me bats pas contre les murailles. Mettons même que je n'ose pas. Ce que je lui demanderais, vois-tu? C'est de ne pas brouiller les choses, d'éviter les imprudences, de ne pas se faire remarquer, de ne pas nous rendre la vie impossible.

— Et le mensonge, — fis-je avec désespoir, — le mensonge!

Joseph me regardait, surpris :

— Quel mensonge?

Nous fîmes encore quelques pas et Joseph, avec un geste de magister :

— N'oublie pas, quoi qu'il arrive, n'oublie pas qu'il te nourrit.

— Ça m'est égal.

— Tu dis ça, parce que tu ne sais pas ce que c'est de ne pas manger, je veux dire de ne pas manger du tout.

— Tu ne le sais pas non plus.

— Si. Moi, j'en sais quelque chose.

Il sourit drôlement et prit un air confidentiel.

— Quand j'étais chez Meyer et Greffhule, — rappelle-toi : plus de deux ans, — je ne rentrais pas déjeuner à la maison, à cause des omnibus, et j'avais dix sous pour ce repas. Eh bien, pendant plus de deux ans, je me suis privé de nourriture. Je laissais les copains filer, et moi, le temps de leur déjeuner, une heure et demie, je tournais autour d'un pâté de maisons. Rue Montmartre, rue du Mail, rue Notre-Dame-des-Victoires, etc..., etc... Oh! Je connaissais toutes les boutiques et je ne marchais pas trop vite pour ménager mes chaussures.

— Oui, — fis-je, — la volonté!

— La volonté, naturellement, et le reste. Au bout de deux ans, j'avais deux cents francs à moi, bien à moi.

— Deux cents francs! Qu'est-ce que tu en as fait?

Joseph rit, cligna de l'œil, puis, d'une voix grave :

— Je les ai mis dans une affaire.

— Et ils existent toujours?

— Bien sûr! Moi, je ne suis pas... comme lui. Je ne gaspille

pas l'argent. Ils existent, mes deux cents francs, et c'est même tout à fait comme s'ils n'existaient pas.

— Je ne te les demanderai pas, sois tranquille.

— Et tu feras bien, car je ne te les donnerais pas. L'argent placé, c'est sacré. On n'y touche à aucun prix. On l'a, mais c'est comme si on ne l'avait pas. Tu comprendras plus tard, si tu deviens un homme sérieux.

— Je ne sais pas ce que tu appelles un homme sérieux, mais je sais bien ce que je veux. Je veux une vie où l'on ne parlera jamais d'argent, une vie sans papier timbré, sans traites, sans encaisseurs, sans protêts, sans billets, sans hommes d'affaires...

Joseph riait à pleine gorge.

— Le paradis terrestre, avec les serpents qui caressent les petits agneaux. Et de beaux livres de latin et de grec pendus à l'arbre de science.

— Oui, — fis-je, les dents serrées, — avec le latin et le grec dont tu as bien tort de te moquer.

— Les gens de ton espèce, — gronda Joseph enfin saisi de sa querelle, — ont tendance à s'imaginer qu'on ne peut pas faire de grandes choses sans avoir, au préalable, récité Virgile par cœur. C'est un point de vue de pion.

— Tu ne sais pas ce que tu dis. Même ceux qui tracent les routes, même ceux qui construisent des bateaux ou des locomotives, ils ont récité Virgile.

— Je te prierai de remarquer, — fit Joseph d'une voix insinuante, — que tu ferais mieux, tout bien pesé, de ne pas placer la discussion sur ce terrain-là. Si tu fais du latin et du grec, toi, Laurent, c'est que moi, Joseph, moi, l'aîné, je me suis sacrifié pour les autres. C'est un compte qu'il nous faudra régler, un jour à venir. Ne dis pas le contraire, ou je te donnerai des preuves, chiffres en main. Mais nous reparlerons de ça. S'il faut du grec et du latin pour faire ce que je veux faire, sois tranquille : on en aura.

Et, comme je le regardais avec étonnement, il dit encore :

— S'il faut des latinistes pour faire ce que je veux faire, eh bien, j'en achèterai. Les savants de ton espèce, on les achète, comme les autres, comme le reste, et on les fait travailler, comme les autres, comme des employés, comme des

domestiques, et puis, quoi... comme tout le monde. Et voilà : j'en achèterai.

— Avec tes deux cents francs?

— Ils auront fait des petits.

Nous remontions, si je me souviens bien, la calme rue Cuvier. Joseph marcha longtemps sans lâcher une syllabe. Et, soudain, d'une voix tranquille, comme s'il parlait aux anges, il murmura :

— Je m'en fous. Oui, parfaitement, voilà le mot : je m'en fous.

XIV

UNE VISITE FÂCHEUSE. CONSÉQUENCES DE L'OBSCURE AFFAIRE DUCHAUSSOY. CHANSON POPULAIRE ET MUSIQUE DE SCÈNE. PROPOS SUR LES OFFICIERS MINISTÉRIELS. QUE LE MOT SAISIR EST ÉNERGIQUE, MÊME AU SENS FIGURÉ. UNE COLÈRE BIEN CONTENUE. ARGUMENT TIRÉ D'UN PIANO. CAPITULATION DE NOTRE MÈRE.

C'était un jour de semaine et, pourtant, nous devions manger tous ensemble, à cause de Joseph. Père était revenu de bonne heure et nous n'attendions plus que Ferdinand. Thérèse Segrédat, notre douce voisine, aidait maman à mettre le couvert. Thérèse était petite, ronde en tous ses gestes, laiteuse de teint, toujours vêtue de noir. J'aimais son visage au regard effarouché. Je prenais un indicible plaisir à la contempler, de loin, quand elle ne me voyait pas et que je ne risquais point de l'intimider.

Une fenêtre était ouverte, dans la chambre des parents. De la cour, montait une voix rauque, accompagnée par des violons. Elle chantait une chanson qu'Eugénie Buffet venait d'apprendre à tout Paris :

Nous nous rions de toutes choses,
Ayant déjà tout éprouvé,
Tout rêvé...

De temps en temps, on percevait, sur le pavé, le bruit d'un sou de bronze.

La sonnette de la porte tinta. Joseph dit : « Voilà Ferdinand. » Et il passa dans l'entrée. Il revint presque aussitôt et murmura : « Maman, c'est l'huissier. »

Il y eut un instant de silence. Maman s'assit sur une chaise, porta la main à sa poitrine, pâlit un peu et répondit avec beaucoup de simplicité :

— Dis-lui d'entrer, Joseph.

— Ils sont trois.

Mère fit un geste vague. Joseph restait immobile et cherchait papa du regard. Notre père était debout contre la porte de la salle à manger. Il se redressa, « poitrina », sourit, tira sur ses longues moustaches dorées et dit :

— Qu'est-ce que tu attends, Joseph?

Joseph s'enfonça dans le noir du vestibule. On entendit un bruit de souliers. Notre logement était petit. Le vestibule traversé, ce qui se faisait en deux ou trois pas, les visiteurs pénétraient so t dans la chambre des garçons soit, de préférence, dans la chambre des parents, qui semblait moins encombrée. Thérèse Segrédat fit un mouvement pour se retirer. Elle semblait fort émue. Mère dit à voix basse :

— Restez, je vous en prie, Thérèse.

Et Thérèse se tint debout, derrière la chaise de maman, comme une demoiselle d'honneur.

La porte s'ouvrit alors et les hommes de loi parurent.

Le premier, l'huissier, le chef, était un gros personnage encore jeune, membru de long, vêtu d'une jaquette sombre. Il retira son chapeau, un canotier de paille jaune et s'en servit pour s'éventer. Il avait des mains énormes, couvertes d'un duvet rouge. Il était à moitié chauve et portait, aux joues, ces grosses touffes de poil crépelu mises à la mode, je pense, par l'empereur François-Joseph.

Son principal assistant était un vieillard minable, accoutré d'une longue redingote et d'un gilet à fleurettes tout maculé de morve et d'œuf. L'autre clerc était un enfant à peine plus âgé que moi. Tous deux portaient de grands portefeuilles de cuir bondés de paperasses.

Ils entrèrent et, comme la chambre était étroite, nous fûmes aussitôt si près les uns des autres que nous ne pouvions plus faire un geste.

— Madame, — dit lestement l'huissier, — c'est pour l'affaire Duchaussoy.

Et, comme notre mère faisait un signe de tête, il ajouta, le ton plaisant :

— Vous vous en doutiez. Moi aussi.

Papa lâcha le plus fulgurant des sourires. Il dit, pesant chaque mot :

— Monsieur, faites votre travail, et sans commentaire. Je connais la cérémonie et ne supporterai aucune fantaisie désobligeante.

Le gros homme gonfla ses joues, souffla, se tourna vers ses clercs.

— Alors, donnez lecture.

Le vieillard commença de lire un cahier de papier timbré. Par la fenêtre ouverte, entraient les bruits de la cour.

Et loin des lilas et des roses,
Gaîment nous battons le pavé.

— Ferme la fenêtre, Laurent, — soupira ma mère.

J'obéis. La chambre parut aussitôt plus lourdement chargée de contrainte et de courroux. Le vieux clerc marmonnait, papa souriait au plafond, maman baissait la tête, l'huissier remuait son chapeau comme un éventail. Là-dessus, Ferdinand survint. Il bégayait : « Qu'est ce qu'il y a? Qu'est ce qui se passe? » Joseph lui dit : « Tais-toi! » Et Ferdinand se tut, regardant l'un après l'autre tous les visages, avec ses yeux de myope qui ne distinguaient rien. Cécile était debout, tout à côté de notre père. Elle semblait parfaitement indifférente, mais sa bouche se serrait sur une belle petite colère Pasquier. Soudain, elle passa la porte et la referma derrière elle. Presque aussitôt le piano se fit entendre.

— Qu'est-ce que c'est? — dit l'homme de loi.

— La musique, monsieur, — fit mon père, le doigt levé, gravement. — Nous vous devons l'accès des lieux, nous ne vous devons pas le silence.

Le bonhomme posa son chapeau sur le marbre de la commode. Il soufflait jusque dans les touffes de crin de ses joues :

— Ne faites donc pas le malin. Vous n'avez rien à y gagner. Si vous aviez payé vos dettes, nous ne serions pas chez vous.

— Pas de morale, monsieur, — répondit papa. — Si nous n'existions pas, nous autres, les mauvais payeurs, nous autres les pauvres gens, vous claqueriez du bec, vous et votre séquelle; vous n'auriez rien à faire au monde. Nous sommes votre raison d'être, nous sommes votre gagne-pain. Vous devriez nous bénir, nous saluer à pieds baisés.

L'huissier haussa les épaules et dit, tourné vers ses gens :

— Écrivez. Je vais dicter.

La température de la chambre s'élevait petit à petit. Notre père semblait résolu fermement à ne pas se mettre en colère; mais de la force comprimée s'échappait de lui comme un fluide et nous montait à la cervelle. Nous étions tous empoisonnés par cette fureur sans issue. Notre petite sœur Suzanne, à laquelle nous ne pensions plus, commença soudain de pleurer. Maman se couvrit les oreilles de ses paumes. Elle disait :

— Emmenez l'enfant, Thérèse. Elle ne devrait pas être ici.

Et l'huissier, pendant ce temps :

— Une commode en acajou, de style Louis-Philippe...

Thérèse prit Suzanne et quitta l'appartement. De l'autre côté de la cloison, Cécile jouait à plein clavier. Je ne pouvais pas m'empêcher d'entendre ce qu'elle jouait, et j'admirais son sang-froid, son courage aussi. Pour moi, j'avais les yeux brûlants, la respiration courte. Je regardais mon père avec une frayeur religieuse, car je savais ce dont il était capable. Mais il semblait, ce jour-là, parfaitement maître de lui. Son sourire, seulement, prenait une couleur cruelle.

Les gens de loi progressaient pas à pas dans la chambre. Le plus vieux écrivait, sur une planche à laquelle était fixé un petit flacon plein d'encre. Le chef dictait, en grande hâte. Il décrivait nos meubles en quelques mots, et nous avions le sentiment que, par ces quelques mots, il nous confisquait nos meubles, qu'il nous les prenait déjà. Maman demeurait assise, fière, muette, bien droite. Papa toucha ses propres joues à la place même où le gros huissier portait des touffes de barbe, et il regarda le ciel avec un extraordinaire sourire de pitié. Puis il dit, la voix chantante :

— Vous, Monsieur, qui êtes de robe, ou c'est tout comme, vous savez peut-être ce que ça peut coûter, au point de vue

légal, s'entend, quand on se laisse aller à certaines libertés. Par exemple : une paire de gifles?

L'huissier répondit froidement :

— Je ne sais pas, à mille francs près. Mais ça peut revenir très cher.

— Dommage, — fit mon père, — car, en ce moment, je ne suis pas en état de m'offrir une grosse dépense. Monsieur, vous avez de la veine.

— Plaît-il?

— Oui, c'est à vous que je pensais. Vraiment, vous avez de la veine. Ne cherchez pas : je connais les subtilités de la loi. Je déclare publiquement que je n'ai pas l'intention de vous donner une paire de gifles.

Son œil luisait, glacé.

— Allons, restez donc tranquille, — fit le bonhomme en haussant les épaules. — Si vous continuez comme ça, vous allez gâter votre affaire.

— Raymond! — dit enfin maman. — Pour l'amour de Dieu!

L'huissier murmura : « Permettez » et passa dans la salle à manger. Nous le suivions, serrés les uns contre les autres, sauf notre mère qui n'avait pas quitté sa chaise. Joseph, les mains aux poches, me disait avec froideur :

— Ça ne sert absolument à rien d'exciter ce malotru. Il ne fait que sa besogne. Il faut aller trouver les gens et s'arranger avec eux. Maman m'étonne. Quel changement!

Cécile s'arrêta de jouer. L'huissier disait :

— Écrivez : un piano à queue. Pleyel. Numéro de série...

— Je vous demande pardon, — dit papa, soudain sérieux. — Ce piano n'est pas à nous.

— En ce cas vous devez produire une lettre du propriétaire, datant de l'entrée du meuble et réservant tous les droits.

Nous nous regardâmes avec consternation. Nous n'avions même pas notion qu'une telle lettre pût être nécessaire.

— Peut-être, — balbutia Joseph, — que Valdemar possède une lettre...

Père semblait complètement déconcerté. Il fronçait le sourcil :

— Tu entends, Lucie?

Mère fit « oui », de la tête.

— Je vous répète, — cria papa, — que ce piano n'est pas à nous.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? — dit le gros homme avec ennui. — Vous n'avez qu'à montrer la preuve. Vous devriez être en règle, au lieu de faire le fendant, au lieu de vous moquer du monde. Écrivez : B. 28 016.

— Je ne peux pas vous laisser faire.

— Vous ne pouvez pas m'empêcher. Au reste, soyez tranquille, ce n'est pas moi qui vais l'emporter, tout de suite, sur mes épaules. Après tout, débrouillez-vous. Vous avez la langue assez bien pendue.

Cécile recommença de frapper le clavier. Papa disait : « Ce n'est vraiment pas possible. » Joseph, les mains aux poches, mordillait sa jeune moustache et moi, tout près des larmes, je lui disais : « Je peux devenir un homme. Jamais, Joseph, jamais, je ne veux voir ces gens-là dans ma maison, quand j'aurai une maison. »

Joseph secoua la tête :

— La saisie n'a pas d'importance. On peut toujours arrêter les frais. Ce que je trouve ridicule, oui, ridicule, c'est de se laisser saisir pour trois cent vingt-cinq francs.

Les gens de loi terminaient l'inventaire. Ferdinand soupira : « Ça sent le brûlé. » Je courus dans la cuisine. Des mots m'arrivaient de loin : « Une armoire de noyer ciré, ferrures de cuivre... »

Quand je songe à ce jour d'été, je vois encore une autre scène. Les gens de loi sont partis. Nous discutons, toutes portes closes, entre nous, entre Pasquier. Nous discutons à voix sourde. Papa, dans un coin, affecte de lire son journal en fumant une cigarette. Maman est assise dans le fauteuil, son visage est contracté. Nous sommes tous, nous, les enfants, rassemblés autour d'elle pour la prier, pour la convaincre. Joseph dit de ces choses que l'on dirait à une malade : « Nous pouvons laisser tout vendre, c'est entendu, c'est convenu. Même le buffet de tante Alphonsine, même l'armoire de noyer. Mais pas le piano de Valdemar! Nous ne pouvons pas laisser vendre une chose qui n'est pas à nous. » Maman balbutie les mots d'une résistance exténuée. Joseph revient à l'attaque : « Nous savons que cet argent, c'est pour nous que tu voulais

le garder. Eh bien, nous y renonçons. Signe, maman, signe. Et qu'on n'en parle plus, que ce soit fini. Père et moi, nous ferons le nécessaire. »

Maman dit alors : « C'est fini. Je vais signer. Vous êtes là tous, autour de moi. Vous me brisez la tête. Ne dirait-on pas, mon Dieu! C'est affreux. Allons, mettez-vous à table. Puisque je vous dis que je signerai. »

Le repas commence. Nous n'avons pas encore ouvert les fenêtres, comme si nous avions quelque chose à cacher au monde, comme si notre angoisse avait de l'odeur. Chacun, du bout des lèvres, feint de saisir une bribe. Rien ne passe, même pas l'eau. Ferdinand s'en va le premier. Cécile se cache dans un coin. Père et Joseph restent là, couvant maman du regard. Et maman soupire, la voix morte :

— Rends-moi service, Laurent : va promener ta petite sœur. J'écrirai pour ton lycée. Pardon, Laurent.

Je prends Suzanne par la main. Une minuscule patte brûlante. Pendant deux heures, nous errons, la petite fille et moi, dans ce jardin poudreux que Cécile enfant appelait le jardin des bêtes sauvages.

XV

GÉNÉROSITÉ DE THÉRÈSE. COMPLIMENTS MALHEUREUX. LES SECRETS D'UN PARTAGE. BOUQUET DE ROSES ET SAINT-HONORÉ. EFFETS DE LA CHALEUR SUR DES ÂMES MUSICIENNES. BERCEUSE. FENÊTRE OUVERTE SUR LA NUIT PARISIENNE.

Le lendemain, Thérèse Segrédat vint nous voir à la fin de la matinée. Elle était en costume de ville. Elle portait des mitaines de tricot noir et un réticule de crêpe. Je l'apercevais, assise à côté de maman, dans la salle à manger où Cécile écrivait sur de grandes feuilles réglées.

Soudain, Thérèse baissa la voix. Elle était moins pâle qu'à l'ordinaire. Elle semblait contenir avec peine un besoin de larmes. Elle dit :

— Madame Pasquier, je suis sortie, ce matin, et je vous apporte l'argent.

Maman regarda soudain Thérèse avec cette fixité léthar-

gique dont, parfois, j'avais grand'peur. Elle murmurait :

— Quel argent?

Thérèse commença de trembler de tout son corps et tira du réticule une enveloppe jaune, cachetée.

— Il est à moi, madame, à moi, je vous assure. Et le voilà! Prenez-le! Je ne veux pas que vous soyez malheureuse. Je ne veux pas, non, je ne veux pas que M. Pasquier se mette en colère. Alors, prenez, madame. Prenez! Je serai si contente.

Elle baissa la tête et se mit à pleurer. Notre mère lui caressait les cheveux, soupirant :

— Pauvre Thérèse! Pauvre enfant! Elle ferait comme elle dit. Mais non, je vous remercie. Tout est arrangé, ma gentille Thérèse. L'argent, nous l'avons trouvé. Enfin, ils l'ont. Mon mari, en ce moment, doit faire le nécessaire. Oui, c'est ça, le nécessaire. Pauvre Thérèse. Je ne peux pas vous expliquer.

Thérèse, maintenant, souriait, le regard au zénith. Elle tenait toujours l'enveloppe entre ses doigts frémissants. Bien sûr, elle ne pouvait pas comprendre les obscures convulsions de notre clan, de notre monde. Elle n'entrevoyait, de loin, que la lueur de nos orages. Elle n'était qu'ignorance, douce ignorance et compassion. Je lui dédiai, de loin, un cantique de gratitude et de tendresse.

Mère la regardait toujours, du même regard attentif. Elle prit l'enveloppe et la replaça soigneusement dans le réticule de crêpe. Thérèse disait, cependant :

— J'y ai pensé toute la nuit. J'ai prié toute la nuit et voilà que vous n'acceptez pas.

— N'ayez crainte, — disait maman, — l'œuvre vous sera comptée comme si vous l'aviez faite.

Les deux femmes échangèrent encore quelques propos apaisés. Thérèse regarda Cécile et dit :

— Je n'avais jamais remarqué comme vous ressembliez à votre frère, je veux dire à votre frère Joseph que nous ne voyons pas souvent. Il a l'air très intelligent et, surtout, très énergique.

Cécile se leva sans répondre, jeta la tête en arrière pour laisser tomber ses grandes nattes et vint jusque dans ma chambre. Elle se promena quelques instants entre les lits. Elle jetait de longs coups d'œil au miroir de la muraille. Et,

soudain, me montrant un visage décomposé, elle cria tout bas :

— Cette fille est complètement folle.

— Oh ! Cécile, — murmurai-je, la voix grosse de reproche et même de dépit, — n'as-tu pas entendu, n'as-tu pas compris ce qu'elle vient de faire? Thérèse est un ange.

L'enfant, comme une jeune cavale, grattait le sol à coups de pieds.

— Elle est bonne, mais elle est bête.

Cette colère me bouleversa. Je n'étais toutefois pas sans comprendre Cécile. On me disait alors, souvent, que je ressemblais à l'un ou l'autre de mes frères, et cette remarque, même présentée parmi d'autres compliments, cette remarque faite, je pense, dans le dessein de me complaire, me causait un vif malaise. Je me suis, depuis ce temps, donné comme règle de ne jamais parler à qui que ce soit d'une ressemblance, même flatteuse, et surtout de parentèle : on ne sait pas ce qui fermente dans le tréfonds des familles.

Ainsi que le disait maman, notre père avait fait, dès le matin, « le nécessaire ». Il y eut, à la maison et peut-être hors de la maison, des conciliabules à l'écart desquels je fus tenu, sans doute à cause de mon âge et peut-être aussi de ce que Joseph appelait « mon absurde sensibilité ». J'appris plus tard que Ferdinand avait reçu, de mon père, une somme de cent francs, et je me demande encore quelle éloquence insoupçonnée lui valut cet apanage. Joseph se fit attribuer une somme de deux cents francs, en remboursement partiel de l'emprunt négocié sur son titre. Papa garda le reste, comme il faisait toujours. Quant à mère, elle semblait soudain lasse, étrangère et complètement indifférente à cette ténébreuse petite curée. Je donne ces menus détails pour ce qu'ils jettent de clarté sur certains points de mon récit.

Toute la journée se passa dans une fièvre chuchotante. Père sortit, revint, sortit encore, le tout avec un grand luxe de sourires bleus. Vers six heures, il reparut. Il portait un bouquet de roses et un de ces gâteaux à la crême appelés « Saint-Honoré ». Il posa le tout sur la table et dit d'un air gracieux qu'il y avait conférence à la Faculté de médecine et qu'il regrettait beaucoup de ne pas dîner avec nous. Ferdinand, ce soir-là, devait aller au théâtre en société d'un camarade

qui l'avait, en outre, prié au restaurant. Joseph restait, mais déclara qu'il sortirait dans la soirée, « pour ses affaires ».

La chaleur était pénible et le repas fut sans joie. Maman faisait, avec lenteur, des gestes de somnambule. Valdemar parut, comme nous quittions la table. Il avait l'air agité. Il dit à Cécile : « C'est une journée gâchée. Je ne vous ai guère entendue... Et vous n'avez rien fait de propre. Il faut travailler une grande heure. »

Mère débarrassa la table. Valdemar faisait claquer son pouce contre son médius. Joseph regarda tous les visages à la ronde, haussa froidement les épaules et prit son chapeau. Les musiciens s'enfermèrent et, tout de suite, le piano parla. Il ne parlait pas seul. La voix de l'étrange professeur jaillissait, par intervalles. Cécile répondait, s'arrêtait de jouer, s'y reprenait avec fureur. L'éternel combat de ces deux âmes grondait dans le soir de juillet. J'avais pris un livre et ne pouvais lire. Soudain, j'entendis Cécile fermer le clavier. Elle criait, d'une voix vibrante : « Non! Non! J'aime mieux laver la vaisselle! J'aime mieux gratter le plancher avec la paille de fer. Je ne veux pas qu'on me martyrise! »

Nous étions faits à ces éclats et, pourtant, mère et moi, nous écoutions, le cœur lourd.

La porte s'ouvrit et Valdemar parut. Était-ce l'effet de la chaleur, il avait l'air d'un homme ivre. Il fourrageait sa chevelure et criait :

— Je suis l'esprit. Moi, moi, je suis le génie. Et par erreur, par dérision, par malédiction, j'ai des mains de terrassier. Mais elle, la petite fille, c'est elle qui a mes mains. Elle a mon corps. Elle a le corps de mon génie. Alors il faut qu'elle obéisse.

Il nous aperçut, mère et moi, tous deux assis sous la lampe et dit, riant bizarrement :

— Elle obéira, je le jure. Ou je me trancherai le poignet rien que pour lui faire comprendre que j'ai besoin de ses mains, rien que pour qu'elle sache qui je suis. Valdemar Henningsen! Je vais me trancher le poignet.

Il regardait autour de lui, cherchant une arme, un couteau. Alors nous vîmes une chose extraordinaire : l'impassible, la froide Cécile sortit de l'ombre et se jeta sur Valdemar. Elle lui serrait les mains, puis elle le tint embrassé. Elle gémissait :

— Dites-lui qu'il se calme! C'est quand il est comme ça que je ne fais plus rien de bon. Laurent, Laurent, je ne veux pas qu'il me tourmente. Et je ne veux pas non plus qu'il dise des choses effrayantes.

Nous eûmes bien du mal à pacifier nos fous. Enfin Valdemar partit et Cécile fut se coucher. Nous l'entendions, tout près de nous : elle toussait parfois d'une voix rauque et parfois elle se retournait d'un tel bond que les ressorts du lit pliant répandaient une longue vibration sanglotante.

Maman s'arrêtait de coudre. Elle écoutait, d'une manière particulière, repliée, comme si le bruit de toutes ces existences enchaînées, elle l'eût perçu non dans le vaste monde, mais à l'intérieur d'elle-même.

— Maman, — dis-je tout bas, — pour Cécile, tu sais bien que ce sont des enfantillages.

Elle hocha la tête à petits coups et ne répondit pas tout de suite. Enfin, d'une voix des lèvres, d'une voix à peine exhalée :

— Des enfantillages? Peut-être. Mais je ne sais plus, je ne sais plus. Mon Dieu! comme j'aurais voulu que vous restiez toujours des petits, mes tout petits. J'avais du mal; mais j'étais si heureuse. Je vous écoutais, la nuit, respirer contre moi, et rien ne m'était trop dur. Maintenant, voilà que vous êtes là, tous, avec vos idées, vos tracas, toutes vos histoires à vous que je ne comprends même plus et dont vous ne me dites rien.

Nous retombâmes dans le silence. Je relevais parfois les yeux. J'apercevais alors ma mère courbée sur sa couture et j'essayais d'imaginer les pensées qui remuaient sous ce visage fatigué. A un moment, la petite Suzanne se prit à geindre. Elle devait faire un cauchemar et respirait avec effort. Maman s'assit près du lit et chanta tout bas cette berceuse de notre enfance à tous, cette complainte naïve et cruelle qui nous a tous effrayés, tous endormis :

... Si l'enfant se réveille
On lui coupera l'oreille,
On la mettra à fricasser
Dans un petit pot cassé.

Suzanne se rendormit. Maman prit la lampe.

—Allons dans ta chambre, Laurent. La petite dormira mieux.

La fenêtre de ma chambre était ouverte. Elle donnait, je l'ai dit, sur la rue. Je me remis à lire et maman reprit son ouvrage. Deux ou trois fois encore, nous entendîmes Cécile se retourner dans son lit et, chaque fois, un ressort se détendait avec un doux son de cloche. Puis le silence vint. Maman soupira : « Onze heures, » et je compris, au timbre de sa voix, qu'elle avait dit ça, cent fois, mille fois, dans une solitude mélancolique où j'étais, ce soir, admis.

De longs moments passèrent encore. Il m'arrivait de lire deux ou trois pages de mon livre sans savoir ce que j'avais lu. Alors, je recommençais, ligne à ligne, mot à mot.

Paris bouillonnait au loin, comme une sombre chaudière. A notre droite et derrière nous, on devinait de grandes étendues de silence noir : le Jardin, la Halle, le fleuve. De temps en temps, un omnibus passait, au bout de notre rue, dans un bruit de galopade. A d'autres moments, on percevait le roulement assoupi d'un fiacre maraudeur, à d'autres moments encore, un craquement de semelles sur le trottoir. Maman commença d'aller chaque fois à la fenêtre.

Un peu plus tard, on entendit chanter un coq du côté de la Halle aux vins. Puis une cloche aérienne. Maman murmura : « Minuit. » Elle ajouta bientôt : « Mon pauvre Laurent, couche-toi. Tu n'as pas l'habitude, tu serais fatigué demain. »

— Mère, — dis-je, tout à coup, — ne t'inquiète pas pour Ferdinand. Tu sais comme il est tranquille.

Maman mit un doigt sur mon front :

— Tranquille! On ne sait jamais. Il faudrait être à l'intérieur, pour savoir, oui, dans son âme, dans son cœur. Il est tard, couche-toi, Laurent. Je vais rester à la fenêtre et je ne me retournerai pas pour ne pas te gêner.

Je me déshabillai en hâte et me glissai dans mon lit. La fraîcheur de la nuit gagnait maintenant la chambre. Mère prit un châle de cachemire noir et le jeta sur ses épaules. Elle paraissait ainsi plus grande, plus sévère et presque majestueuse, comme une reine de tragédie.

Elle ouvrit la porte de la pièce où dormait Cécile et disparut un grand moment. J'entendais le souffle régulier, profond parfois, de ma sœur. Que faisait mère auprès de Cécile endormie? A quelle incantation, à quelle ardente prière se livrait-elle

au chevet de la servante des dieux? De quelle caresse effleurait-elle ce jeune visage possédé?

Maman revint dans ma chambre, baissa la flamme de la lampe et la cacha derrière une pile de mes livres. Alors, doucement, doucement, dans cet espace étroit où nous ne pouvions même pas jouer, elle commença de marcher de droite à gauche et de gauche à droite comme faisaient, là-bas, dans le jardin ténébreux, les bêtes captives, au fond de leur cage.

Paris ronronnait maintenant, dans l'ouverture de la fenêtre. Chaque fois qu'un bruit, même léger, montait du creux de la rue, maman allait à la fenêtre et regardait dans la nuit. Je ne dormais pas encore et elle dut le sentir. Elle vint jusqu'à moi, se pencha, m'effleura l'oreille de ses lèvres et dit : « Dors donc, Laurent. Non, je ne suis pas inquiète. Ils vont rentrer. » Elle ajouta, mais sa voix était plus ténue qu'un fil : « Un jour, ce sera pour toi, et tu n'y penseras même pas. »

Je finis par m'endormir.

Je me réveillai dans la nuit, une ou deux heures plus tard. La maison semblait morte. La lampe s'était éteinte, mais le ciel de Paris répandait dans toute la chambre une lumière surnaturelle. J'étais toujours seul dans mon lit et l'autre lit toujours vide. L'ombre de maman se dressait, droite, devant la fenêtre. De ses bras croisés, crispés, elle semblait serrer contre elle quelque chose d'invisible. Elle semblait faire un effort muet, un effort affreux pour empêcher de tomber, de s'écrouler, de se dissoudre dans la nuit quelque chose qu'elle seule pouvait sentir et étreindre.

Je la regardais en retenant mon souffle, et la volonté, la force d'âme m'apparaissaient, dans l'ombre, non plus comme des mots mais comme une personne vivante.

Je ne voulais plus dormir. Je me rendormis quand même.

GEORGES DUHAMEL

(*A suivre.*)

LE VOYAGE DU PENDU

A Diré-Daoua le temps n'a qu'une valeur très relative, un rendez-vous d'affaires y devient une rencontre presque fortuite tant le moindre souffle suffit à modifier les intentions de la veille.

Le chemin de fer a bouleversé cette manière de concevoir la vie au jour le jour par son obstination à partir à des heures fixes, sans le moindre souci de la commodité des voyageurs. Et encore, ce grand principe n'est-il en vigueur qu'aux gares de départ d'étapes telles que Djibouti, Diré-Daoua, Aouache ou Addis. Là des chefs de gare européens surveillent les pendules et imposent aux trains la rigueur des horaires. Ailleurs, tout est laissé aux mains des indigènes; aussi peut-on espérer quelques petits accommodements. Cependant ils sont bien minimes et encore faut-il qu'il s'agisse d'un haut personnage pour que les trains puissent s'arrêter en vue d'une troupe de gazelles, le temps de faire un petit bout de chasse.

Un certain Fitéorari[1], gouverneur d'une province éloignée, voyageait un jour, pour la première fois par le chemin de fer. A la station de l'Aouache où le train passe la nuit, il fit dire au chef de gare, quelques instants avant l'heure du départ, qu'il venait de prendre son cousso (purge contre le ver solitaire) et que par conséquent le train devait attendre jusqu'au lendemain. C'était pour lui la moindre des choses, la chose la plus naturelle et tous les voyageurs eussent accepté sans murmurer ni manifester le moindre étonnement un arrêt

1. Général d'avant-garde.

imprévu de vingt-quatre heures, puisque quelqu'un s'était purgé, et chacun sait qu'en de telles circonstances le repos est recommandé.

Ce Fitéorari ne comprit jamais les raisons supérieures que lui donna le chef de gare; il ne lui pardonna jamais son manque de tact et son ressentiment s'étendit à toute la race européenne.

C'est à peu près le résultat obtenu par toutes les innovations apportées d'Europe : elles ne concordent pas avec la mentalité abyssine; alors de deux choses l'une, ou bien on laisse adapter la dite innovation à l'esprit du pays et elle devient aussitôt une burlesque mascarade tout à fait impossible; ou bien on lui conserve strictement son organisation occidentale; alors elle heurte toutes les habitudes locales, les vieilles mœurs, elle devient l'ennemie et avec elle tous ceux qui se mêlent de la faire marcher selon les règles.

Voilà maintenant l'auto introduite dans l'Empire. Avec les particuliers tout a fort bien marché; on cassait son auto comme le bambin casse son joujou, on en achetait une autre et tout était dit. Mais vint l'autocar, les services d'autobus, enfin quelque chose qui permettait de jouer au chemin de fer sans que des Européens intransigeants et bornés vinssent gêner le jeu par des réglementations ennuyeuses.

Le Gouvernement s'arrogea immédiatement le monopole de ces transports en commun et fabriqua des routes.

Je ne saurais médire de ces pistes rudimentaires dont je me sers personnellement chaque jour et que j'apprécie en me souvenant des pénibles journées de mulets dont elles m'évitent la fatigue.

Ce sont des routes à péage naturellement, on y rencontre des portes fermées à clé où, muni de son ticket attestant le paiement de la taxe, on doit quelquefois attendre le gardien porte-clé, mais enfin on finit par passer.

Il y a un service d'autobus entre Diré-Daoua et Harrar, c'est une entreprise municipale, une institution d'État.

Mais ce service s'est adapté aux mœurs du pays, aussi ne choque-t-il personne.

D'abord les autobus sont de simples camions où les voyageurs peuvent s'entasser à leur gré sans autre limite que l'impossi-

bilité de s'incorporer dans le chargement. Le départ n'a pas d'heures fixes et ne prétend pas même être journalier. Il n'a lieu que si le chargement est suffisant. Le camion vient sur la place généralement le matin à huit heures; si à midi la masse passagère ne paraît pas suffisamment compacte, le chauffeur s'en va, laissant là la voiture qui partira demain... ou plus tard. Chacun alors rentre paisiblement chez soi, toujours disposé à remettre au lendemain ce qui ne se fait pas tout seul le jour même.

Aujourd'hui le hasard m'a fait passer à proximité de cette voiture publique. Elle était déjà respectablement chargée : des femmes abyssines avec un bébé dans le dos élevant au-dessus de la foule la minuscule ombrelle de paille, des Somalis, des Indiens, des ouvriers arabes, les uns, accroupis ou assis sur des paquets aux couleurs bariolées, les autres, debout, tenant des objets fragiles et encombrants au-dessus de leur tête, mais tous parfaitement à leur aise, satisfaits de cet arrimage souverainement efficace contre la violence des cahots.

J'allais passer quand les exclamations me firent retourner.

On amenait un homme marchant péniblement courbé en deux, les pieds enchaînés et la main droite rivée à hauteur des chevilles. C'est donc un assassin.

Je me renseigne. Oh! rien d'extraordinaire; c'est simplement un condamné à mort qu'on embarque dans l'omnibus pour aller se faire pendre à Harrar où il est attendu sur le coup de onze heures pour la cérémonie en question.

Les voyageurs se tassent, on lui fait place, il s'accroupit de son mieux et l'autobus, enfin complet, part sans plus de façon.

J'entends les femmes rire comme toujours dès les premiers cahots et pousser les petits cris d'usage. La présence de ce voyageur d'une qualité si spéciale ne trouble en rien la sérénité de ses voisins; je me demande même si le condamné pense vraiment à ce qui l'attend dans deux heures, tant l'avenir existe peu pour ces âmes simples.

J'ai certes l'habitude du pays et cet incident ne me paraît pas plus anormal qu'il ne le paraît aux passagers de l'autobus. Cependant, en me plaçant artificiellement au point de vue européen, je ne puis m'empêcher de rire en m'imaginant

l'ébahissement des voyageurs d'un autocar Citroën embarquant dans une ville de banlieue un personnage ficelé à l'adresse de MM. Deibler fils. Mais ici tout est tellement différent qu'il m'a fallu cet effort mental pour sentir toute l'originalité de l'incident.

M'étant ainsi placé au point de vue de l'étranger touriste, j'y reste, et me voilà pris du désir de voir la suite.

Le camion-bus fait de nombreux arrêts pour abreuver son radiateur généralement poreux comme un alcarazas à cause des innombrables soudures toujours renouvelées. D'ailleurs il s'arrête aussi de temps à autre pour la commodité de ses passagers entassés. J'espère donc le rattraper sans peine avec ma voiture. En effet à quinze kilomètres de Diré-Daoua, dans les lacets de la route de montagne, je le dépasse. J'aperçois le pendu mangeant avec assez d'appétit en compagnie de son gardien; le temps est frais, le soleil radieux... une vraie partie de plaisir.

En arrivant à Harrar, une foule assez nombreuse me regarde approcher dans un nuage de poussière avec un intérêt évident; mais visiblement mon arrivée est une déception : on pensait que peut-être j'aurais porté le prisonnier; on aurait très bien pu, n'est-ce pas? me le confier, pour profiter de l'occasion de ma voiture, comme on donne chez nous à la campagne une commission pour la ville à une voiture qui passe.

Non, je ne l'ai pas, j'explique qu'il vient par la voiture municipale; je l'ai vu tout à fait bien portant, il mangeait de très bon appétit, probablement pour prendre des forces, ce qui semble promettre une excellente séance.

Un peu plus loin, je vois des prisonniers en corvée, enchaînés deux à deux, dresser une sorte de charpente rudimentaire en forme de trapèze faite de troncs d'arbres assemblés. C'est là sans doute qu'on va suspendre le condamné.

J'ai assez peu de goût pour de tels spectacles, car malgré les crimes de celui qu'on exécute j'ai toujours pour lui une profonde pitié.

La mort n'est rien en elle-même, c'est ce prélude qui est atroce, ces instants où l'être conscient se débat contre tous les instincts de conservation assaillant sa raison d'effroyables images. Quand l'homme est en péril, même si la mort lui

apparaît certaine, ses instincts déclenchent des réflexes de défense, et plus le péril est imminent, moins il y a de place pour la peur. La victime de cet assassin a-t-elle souffert rien de comparable à la torture morale qu'il endure maintenant? Celui qui est attaqué dans son lit, qui se rend compte qu'on l'assassine, n'a pas la possibilité de ressentir les angoisses qu'éprouvera demain le lecteur du fait-divers, car tout en lui se concentre en actes de défense.

Je me souviens d'un premier contact avec la mort à un âge où généralement on n'est pas encore dégoûté de l'existence; j'avais douze ans : dans les solitudes de la plage de Leucate j'avais entrepris de creuser sous une dune une sorte de terrier que j'imaginais être un tunnel où passeraient bientôt d'imaginaires rapides. L'ouvrage pénétrait déjà de plusieurs mètres dans le sable compact et j'y étais tout au fond étalé sur le ventre creusant consciencieusement devant moi à l'aide d'une coquille.

Tout à coup la galerie s'éboula, je me trouvai enterré vivant, mais pas étouffé sur le coup grâce à la partie demeurée intacte sur ma tête et mes épaules.

Rien ne peut décrire ce brusque isolement du monde des vivants, sous le silence écrasant de la terre, auprès duquel les ténèbres ne sont rien.

Je ne tentai pas un cri tant je sentis l'inutilité de tout effort; en une fraction de seconde j'avais compris l'impossibilité d'un secours car personne à la maison ne savait où j'étais; le lieu était désert et les recherches ne pouvaient aboutir que dans plusieurs jours. Très réellement je me sentis perdu, et sans avoir conscience d'aucune angoisse, j'acceptai cette situation, tout naturellement, comme une chose parfaitement logique et simple.

Un vigneron, un instant avant, m'avait vu descendre derrière cette dune; quand vint l'heure de son goûter il eut l'idée, tout en mangeant son pain frotté d'ail, d'aller voir ce que pouvait faire là ce gamin. Il vit mon béret jeté sur le sable à côté de l'orifice du terrier éboulé.

Il comprit et me tira de ma tombe.

On m'affirma que j'y étais resté environ vingt minutes, mais moi j'aurais été incapable de dire si j'y étais resté dix ans

ou une seconde; dès l'instant où la mort m'était apparue brusquement inévitable, le temps avait cessé d'exister. Le bruit de la pelle m'annonçant le salut me sortit de cette torpeur précédant l'asphyxie. La panique alors me saisit, je me mis à pleurer et à hurler de frayeur. Sans doute à cet instant mes instincts de défense n'ayant plus leur objet, se tournaient maintenant contre moi et me représentaient, dans le passé, des imaginations effroyables comme ils en représentent sans doute dans le futur aux condamnés à mort. Je restai plusieurs semaines la proie de cauchemars.

Je me suis rappelé souvent, dans des circonstances comparables, le peu d'importance de la mort en elle-même quand elle est déterminée par des causes physiques qui modifient automatiquement l'état physique. Si à ce moment j'avais péri je n'aurais enregistré aucune souffrance, malgré l'horreur que laisse supposer une telle agonie.

Mais revenons à notre pendu.

Intrigué par l'usage qu'on allait faire de cette étrange machine que jamais je n'avais vu employer, je posai des questions.

J'appris que c'était là une innovation dans le but de moderniser les anciens procédés de haute justice. Puisque l'Éthiopie siège à la S. D. N., noblesse oblige, elle doit faire les choses autrement que par le passé pour montrer qu'elle n'est plus un pays barbare.

Il y a seulement quelques années on pendait simplement aux arbres, à un arbre spécial, un ficus millénaire étendant son immense ramure au-dessus des tombes du cimetière d'Harrar sur la vaste terrasse aux portes de la ville où se tient le matin le marché du « kat ». Le plus grandiose panorama s'étend vers l'est et le sud, vers les horizons bleus où le regard se perd dans le mystère des terres inexplorées. C'est là qu'on amenait le condamné, au-dessous de la branche horizontale. On jetait la corde par-dessus, le nœud coulant dûment passé autour de son cou et gaîment on tirait sur l'autre extrémité.

Tout cela se faisait si simplement que la première fois j'eus l'impression d'assister à une sorte de jeu et je n'éprouvai aucun frisson d'horreur. Le pendu, ou les pendus, restaient

généralement en place trois jours. Au-dessous, la foule indifférente vaquait à ses occupations ordinaires. Le troisième jour, on coupait simplement la corde et le pendu tombait généralement tout droit sur ses jambes raidies, rebondissant comme un mannequin de caoutchouc. A Harrar, le cimetière était là sur place, ce qui simplifiait le transport de ce fardeau malodorant.

Mais à Addis, la capitale, où l'on pendait aussi aux arbres de la place du marché, les cadavres étaient traînés à travers toute la ville par le bout de corde tenant encore à leur cou. Ces convois n'étaient pas plus étonnants que les agonisants laissés après l'exécution sur la voie publique, la main et le pied tranchés; aussi personne n'était surpris et n'y trouvait à redire.

Quand le Negus Taffari prit la régence, il y a déjà quelques années, il tenta de modifier cet état de choses, par esprit d'humanité, et prit conseil d'un ex-général russe. Cet homme ingénieux, du même coup, inventa une machine et se créa une situation. D'après la loi du talion, toujours en vigueur, la famille de la victime, son plus proche parent, a le droit de tuer le meurtrier. En général on était d'accord pour faire l'opétion d'un coup de fusil Gras tiré à bout portant; procédé de choix infaillible, rapide, propre, moins vulgaire que le coup de lance ou de poignard à cause du bruit et de la fumée, éléments essentiels à toute apothéose. Cela se passait dans une prairie aux environs de la ville, au bord de la route où les caravaniers passaient sans souci, chantant dans l'air pur des radieuses matinées éthiopiennes. Là aussi les familles avaient l'air de jouer à quelque chose de très intéressant en liquidant leurs petites affaires. Le côté hideux de la mise à mort d'un être humain disparaissait dans la grandeur de la nature, comme purifié par le flamboiement du soleil, ce Dieu tout-puissant qui renouvelle la vie.

Mais le général mit fin à ces abus de simplicité. Sa machine consistait en un tuyau de fonte de quatre mètres emprunté au Service des Eaux, tenu horizontalement sur des tréteaux à un mètre cinquante environ du sol.

A un bout on plaçait le condamné; on lui mettait quelques pierres sous les pieds pour l'exhausser s'il était trop petit

ou l'on creusait un peu le sol dans le cas contraire, de façon à mettre l'orifice du tube à la place exacte du cœur.

A l'autre bout le général introduisait le canon d'un fusil Gras et le membre désigné par la famille plaignante pressait sur la gâchette.

Mais bientôt, repris par les vieilles habitudes de l'ancien régime très regretté, le général ne put demeurer longtemps insensible à des cadeaux discrets. Il en résulta des modifications profondes dans la charge des cartouches ou la densité des balles. Beaucoup de condamnés sortaient de cette épreuve seulement évanouis et s'en tiraient avec quelques semaines d'hôpital.

Il y eut des plaintes, le général fut destitué, mais ses successeurs firent comme lui. On dut abandonner cette belle invention trop favorable aux spéculations charitables et lucratives des exécuteurs.

Aujourd'hui il y a une sorte d'abattoir humain, clos de hautes murailles où dans une salle capitonnée pour assourdir les bruits, on exécute à huis clos, par des procédés variés, à la requête des familles exigeant l'application de la loi du talion.

L'Empereur offre toujours sur sa cassette personnelle de payer le prix du sang pour ceux qui sont sans ressources et grâce à cette charité il a pu sauver beaucoup de malheureux des rigueurs de cette implacable loi.

Mais je n'ai pas le temps aujourd'hui de me permettre de prolonger cette digression, car l'autobus ne va pas tarder à arriver.

Un klakson s'entend au loin; mouvement de la foule. Mais ce n'est qu'une plaisanterie, une imitation d'un loustic, comme il y en a partout pour plaisanter dans les moments les plus tragiques et rire des choses les plus sérieuses. De tous côtés maintenant les gamins imitent à qui mieux mieux les diverses clameurs discordantes dont les fabricants d'accessoires ont pourvu cet animal à pattes rondes venu d'Europe.

Quand enfin retentit le klakson de l'authentique voiture publique, personne n'y croit plus. Mais la voilà de toute évidence, elle dévale la route avec son chargement humain. Elle arrive; elle stoppe.

Les voyageurs jettent leurs paquets aux coolies, tout le

monde descend, pressé de retrouver l'aisance des mouvements.

Le condamné reste le dernier, sans manifester le moindre empressement à descendre pour le super-voyage. On semblait l'avoir oublié dans la bousculade de l'arrivée.

On l'aide à descendre à cause de la posture incommode où le tient son poignet lié aux chevilles. C'est un homme de trente ans, il ne serait pas laid, mais il a ce regard de bête traquée qui donne à tous les prisonniers du monde cet air de famille si bien reproduit dans le « portrait de l'assassin » en tête du fait-divers.

Il se fait, à son aspect, un relatif silence, une sorte d'arrêt dans l'affairement de la foule; l'apparition de cet homme semble donner une commotion à l'indifférence générale.

Sur l'espace vide au milieu de la foule, entre la voiture et le trapèze fatal, sur le sol éblouissant de soleil, l'ombre d'un vautour, planant très haut dans le ciel bleu, passe, rapide et silencieuse. Tous les yeux l'ont suivi et un même frisson se propage comme si le coup d'aile de la mort venait de nous frôler de son souffle glacial.

A coups de marteau on déferre le condamné. Il se redresse avec une sorte d'étonnement, car, paraît-il, il était enchaîné dans cette posture incommode depuis plus d'un an. Il a comme un sourire en étirant ses membres ankylosés, et le rictus de cette face humaine, en cet instant, me paraît exprimer un souverain mépris pour cette foule venue là le regarder mourir.

Il demande à être tué d'un coup de fusil, et d'un geste brusque tente de s'emparer de celui d'un garde.

On lui lie aussitôt les bras derrière le dos, au-dessus des coudes et on lui passe le nœud coulant autour du cou. L'homme paraît insensible à tout, indifférent, prostré.

J'imagine qu'il ne se rend pas compte, pour apaiser l'angoisse qui m'étreint et calmer mon cœur qui bat avec une extrême violence. Cet état nerveux m'est venu brusquement; je me croyais très calme, incapable d'émotion, j'ai vu tant de choses tragiques! j'en ai tant subi moi-même, que je suis surpris de l'état dans lequel je me trouve. Sans doute j'ai imaginé involontairement être à la place du supplicié et c'est une dangereuse expérience qu'il ne faut pas faire : dans ces conditions nous ne subissons pas la réaction de nos instincts de

défense qui nous permettent de nous adapter à la situation et de lutter contre le péril; c'est alors le désarroi complet. Il m'est arrivé au cinéma ou au théâtre d'éprouver des émotions incomparablement plus fortes que dans les instants les plus tragiques de ma vie.

Tout à coup l'homme se rejette en arrière avec une telle violence que les gardes qui le tiennent perdent l'équilibre. On sent un effort désespéré de tout l'être pour se débarrasser de ses entraves; mais à peine les liens de ses jambes lui permettent-ils des pas d'un demi-pied. Il tombe sur le côté, aussitôt assommé de coups de poing.

Je le vois reparaître inondé de sang, les yeux hagards, la mâchoire inférieure pendante, brisée d'un coup de crosse.

On le porte au-dessous du trapèze. Il ne réagit plus; cette instinctive révolte a épuisé, semble-t-il, toutes ses forces, il s'abandonne, peut-être est-il évanoui... je l'espère.

Un aide grimpé au sommet de la machine saisit le bout de corde qu'on lui lance; à bras-le-corps on soulève le condamné pour permettre à l'aide de raidir la corde et de la fixer assez courte. Cela fait, on lâche l'homme qui reste pendu par le cou à cinquante centimètres du sol. Il relève les avant-bras, libres jusqu'au coude, les doigts s'écartent une seconde, puis tout retombe et le corps inerte se balance faiblement.

Les yeux restés démesurément ouverts et la bouche béante d'où s'égoutte un peu de sang laissent sur cette face humaine la plus atroce grimace de damné que les sculpteurs du moyen âge aient jamais représentée aux tympans des cathédrales. Des éclats de rire me font sursauter comme une hallucination infernale...

Qui donc peut rire à ce spectacle? Je regarde autour de moi : ce sont des femmes, des enfants et des esclaves...

Le camion vide repart, les voyageurs reprennent leurs bagages posés un instant à terre et chacun retourne à ses affaires. Là-haut les grands vautours resserrent leur vol tournoyant au-dessus du pendu dont l'ombre raccourcie s'immobilise peu à peu, crucifiée, semble-t-il, sur l'ombre étrange du chevalet...

HENRY DE MONFREID

LA GUERRE SOUS LES MERS

Comme Sims exprimait sa consternation : « Oui, dit simplement Jellicoe, d'un ton aussi impassible que s'il eût été question du temps qu'il faisait, il est impossible de continuer la guerre si de telles pertes continuent. — Qu'allez-vous faire? lui demanda Sims. — Tout ce que nous pourrons. Nous augmenterons nos forces contre les sous-marins par tous les moyens. Nous utiliserons tous les bâtiments que nous pouvons trouver pour les combattre. Nous construisons des destroyers, des chalutiers, aussi vite que nous le pouvons. Mais la situation est très sérieuse, et nous avons besoin de tous les secours que l'on pourra nous donner.

— Il semble, remarqua l'amiral américain, que les Allemands sont en train de gagner la guerre. — Ils la gagneront, si nous ne pouvons arrêter ces pertes, et dans le plus bref délai. — Y a-t-il quelque solution au problème? — Aucune, pour le moment. »

Sims fut aussitôt mis au courant de tous les secrets de l'organisation de la marine britannique. La plupart des grands chefs, militaires et civils, de l'Angleterre étaient rongés par l'angoisse : l'offensive du général Nivelle échouait; celle des sous-marins réussissait; seule, l'intarissable bonne humeur de Lloyd George contrastait avec la dépression générale. Les quelques officiers de sous-marins, menés prisonniers à Londres, étalaient une arrogante et joyeuse confiance dans le triomphe final de la campagne sous-marine. Il devait être obtenu vers le 1er juillet :

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre, 1er, 15 novembre et 1er décembre.

les Anglais bien informés, s'y attendaient pour le 1er novembre.

Sims se convainquit du tragique de la situation, en l'étudiant sur place : il nota l'importance, capitale, des accès de la mer d'Irlande et de la Manche pour les importations britanniques. C'est dans la petite zone, au sud et à l'ouest de l'Irlande, qu'affluaient tous les cargos d'Amérique, chargés de vivres et d'approvisionnements, et que les sous-marins les détruisaient.

En outre, c'était par la Manche, que l'Angleterre faisait passer en France ses hommes — deux millions en quatre ans, — les vivres et les munitions. Cette zone était encore plus vitale que les approches de l'Irlande. Aussi était-ce là, à Harwich, qu'elle avait concentré tous les torpilleurs qui n'étaient pas absolument nécessaires à la Grande Flotte : quinze, au grand maximum, étaient chargés de patrouiller dans la zone du trafic maritime transatlantique, qui avait vingt-cinq milles carrés de surface. Les sous-marins allemands n'attaquaient même pas dans ces eaux étroites, mais au large, jusqu'à deux ou trois cent milles à l'ouest et au sud de l'Ile. Ils forçaient les destroyers à les y chercher, et à les rattraper. C'était un infernal jeu de cache-cache, où le parti de l'attaque gagnait à coup sûr, grâce à son invisibilité.

Telles furent les tristes constatations que Sims fut amené à faire, dès son arrivée. Il en fit aussitôt part à son gouvernement : « Les conséquences de l'échec, ou de l'échec partiel, subi par la cause des Alliés, que nous avons épousée, ont un caractère si grave, que je sens bien toute ma responsabilité, quand j'affirme que le rôle joué par notre pays subira toutes sortes de critiques au tribunal de l'histoire. Si des forces navales américaines, en nombre suffisant, peuvent être jetées dans la balance, au moment critique, il n'y a aucun doute que le succès ne soit assuré. »

Mais la forme sous laquelle le secours naval de l'Amérique devait se produire restait à déterminer. Sims fit insister, par l'intermédiaire de l'ambassadeur des États-Unis Page, auprès du Président lui-même « pour l'envoi immédiat, dans les eaux anglaises, de tous les destroyers et bâtiments, pouvant être utilisés contre les sous-marins... S'il peut être détruit

un nombre suffisant de sous-marins dans le cours des deux ou trois prochains mois, la guerre sera gagnée; si nous pouvons envoyer immédiatement du secours aux Alliés, elle le sera certainement grâce à nous ». C'est presque en des termes identiques que, de son côté, Lord Jellicoe, écrivait à l'attaché naval aux États-Unis, le contre-amiral de Chair : « Soulignez de la façon la plus pressante la nécessité de porter à vingt-quatre le nombre des destroyers envoyés en Irlande. Nous n'avons pas besoin de cuirassés, mais, pour vaincre le sous-marin, il faut concentrer nos forces sur le point vital, au sud-ouest de l'Irlande. Vous devez constamment exposer aux autorités américaines la gravité de la situation, et la nécessité d'une action immédiate. »

La réponse américaine fut, heureusement, prompte. Le 4 mai 1917, par une belle matinée printanière, qui contrastait avec le gros temps de l'Atlantique, une première escadrille de six torpilleurs fit son entrée à Queenstown, sous les hourras de la population irlandaise, et au milieu des hurlements des sirènes. Le commandant de l'escadrille, le commander Taussig, avait, en pleine mer, brisé le cachet d'un ordre confidentiel. Pour la première fois dans l'histoire des États-Unis, un officier américain recevait l'ordre de se mettre à la disposition d'un amiral anglais, l'amiral Sir Bayly, un des plus rudes et taciturnes loups de mer de la flotte britannique.

Le 17 mai 1917, une seconde escadrille américaine arriva à Queenstown, et jusqu'au 5 juin, il en arriva presque régulièrement une chaque semaine. Un convoyeur des destroyers devint leur navire-amiral. Au début de juin 1917, trente-quatre torpilleurs américains étaient déjà basés à Queenstown, chargés de la patrouille d'une des zones les plus menacées par l'invisible ennemi.

L'enthousiasme grandit dans le public anglais : la confiance renaissait chez les chefs maritimes et politiques. La lutte contre le sous-marin allait, à partir de ces dates vraiment historiques, pouvoir être organisée et menée avec des moyens sans cesse plus puissants.

La logique et la méthode triomphèrent. Le 20 avril, le cabinet de guerre britannique décida que le Premier Ministre

demanderait, personnellement, à l'Amirauté d'étudier, encore plus à fond, le problème sous-marin. Sous l'influence des faibles pertes constatées, au cours de la navigation contrôlée vers les ports du nord de la France, et aussi de l'accroissement soudain des autres pertes journalières, l'introduction pure et simple du système du convoi fut proposée. Le 27 avril, Lord Jellicoe accepta, mais il formula plusieurs conditions : 1° retrait immédiat des forces de Salonique; 2° les transports de troupes seraient, en même temps, utilisés pour le transport des denrées; 3° toutes les importations non absolument vitales seraient supprimées. Le tonnage, ainsi récupéré, servirait à l'importation des vivres.

Ces propositions, approuvées par le Cabinet, furent exposées, le 4 mai, au conseil de guerre de Paris. Malgré le renouvellement de l'attaque de Lord Jellicoe contre l'expédition de Salonique, son principe fut maintenu. Ses partisans français firent valoir que sa suppression ne libérerait que quatre cent mille tonnes.

Un ministre anglais eut alors l'ingénieuse idée de proposer de tirer les importations en vivres, en minéraux, en combustibles, uniquement des États-Unis et du Canada, et non plus des points de production les plus éloignés. Ceci permettait d'épargner un total de cinq cent cinquante navires et de protéger efficacement les routes les plus essentielles du trafic maritime. Les États-Unis réalisèrent très rapidement ce projet. Ils mirent l'embargo sur toutes les denrées qui n'étaient point destinées au commerce de l'Entente; les neutres durent s'incliner.

L'Angleterre avait fini par accepter le système du convoi, non parce qu'elle le considérait comme l'antidote idéal, mais sous la pression de la nécessité, et parce qu'elle n'avait pas trouvé de meilleur moyen de défense contre la peste sous-marine. Mais une fois qu'elle l'eut adopté, elle travailla avec acharnement à son perfectionnement, avec le concours de la marine française et de celle des États-Unis.

***

C'est au mois d'avril 1917, au moment même où l'amiral Sims constatait le danger terrible de la situation et câblait

aux États-Unis les télégrammes les plus pressants, que les sous-marins se livrèrent, aux portes de l'Angleterre, à deux cents milles au large des côtes d'Irlande, au massacre de navires le plus effrayant. Les Anglais perdirent à eux seuls cent cinquante-cinq navires, représentant cinq cent seize mille trois cent quatre-vingt-quatorze tonnes. Le nombre des blessés était considérable. En ce même mois d'avril, quatre-vingt mille tonnes furent détruites par la torpille, quarante-sept mille cinq cent quatre-vingt-sept par les mines. Les chantiers britanniques réparaient cent cinquante navires par mois. Au cours d'une seule semaine, ils eurent en chantier plus de deux millions cent mille tonnes : c'était plus du neuvième du tonnage total de l'Angleterre.

Les constructions nouvelles étaient loin de compenser les pertes. En 1915, six cent quatre-vingt-huit mille tonnes de bâtiments neufs avaient été mis à l'eau. Ce chiffre était descendu à cinq cent trent-huit mille en 1916. Dans la première moitié de 1917, plus de deux millions de tonnes furent détruites; dans la seconde, un million trois quarts. Le déficit, par rapport au tonnage construit ou acheté, fut de deux millions un quart. Du début de la guerre à la fin de 1917, le déficit net fut de trois millions de tonnes.

Le mois d'avril marqua le point culminant du désastre. Les sous-marins allemands n'épargnèrent même pas les navires-hôpitaux. Ils marchaient pourtant largement éclairés par des projecteurs, le pavillon de la Croix Rouge déployé à l'arrière. Le 20 mars, l'*Asturias*, navire de douze mille deux cents tonnes, qui marchait à quatorze nœuds et demi, fut frappé par une torpille. Peu après, un autre bâtiment-hôpital, le *Gloucester Castle*, chargé de quatre cents malades, fut également atteint, au large de l'île de Wight, par fort roulis. Les avions alliés bombardèrent par représailles Fribourg-en-Brisgau. La marine française embarqua des officiers allemands à bord des navires-hôpitaux. Les Allemands expédièrent trois fois plus d'officiers français sur la ligne de feu.

Le massacre continua. Dans la nuit du 17 avril 1917, le *Lanfranc*, de six mille deux cent quatre-vingt-sept tonnes, fut frappé à quarante-deux milles au nord du Havre. Le même jour, le *Donegal*, de mille huit cent quatre-vingt-cinq tonnes,

bien qu'escorté par deux torpilleurs, fut frappé par une torpille. Le navire coula en une heure : toutes les marques distinctives étaient inutiles. Une entente fut pourtant conclue. En août 1917, une convention fut passée, qui permit l'embarquement, à bord des navires-hôpitaux, de onze officiers espagnols, chargés de leur contrôle en Méditerranée. Le gouvernement allemand déclara, en même temps, que les navires-hôpitaux auraient la liberté de passage dans l'Atlantique et la mer du Nord, mais non point dans la Manche.

Pour tarir les approvisionnements britanniques en combustibles liquides, les sous-marins allemands s'attaquèrent avec une énergie particulière aux bâtiments-citernes. Seize furent ainsi détruits, de la fin de mars au début de septembre. La réserve générale du combustible liquide qui était, normalement, de six à huit mois, tomba à huit semaines. Les charbonniers ne payèrent pas un aussi lourd tribut. Cent quinze furent cependant envoyés par le fond au cours de l'année 1917. L'Amirauté se vit contrainte de faire escorter les navires dans les zones dangereuses, de prélever un tonnage important sur les grandes compagnies britanniques : cent mille tonnes à la *Cunard*, et quatre-vingt mille à la *White Star*.

Ces destructions massives ne furent point compensées par des pertes correspondantes infligées aux sous-marins allemands. Ceux-ci durent pourtant soutenir contre leurs adversaires des luttes parfois farouches, désespérées. Le temps des destructions faciles était passé : la réaction du parti de la défensive devenait de plus en plus violente.

N'en donnons pour preuve que l'étrange rencontre de l'*U-93* avec un bateau-piège anglais, le *Q-21*. Le *U-93* avait quitté Emden, le 13 avril, pour sa première expédition, sous les ordres du lieutenant de vaisseau comte Spiegel von und zu Peckelsheim (l'arme sous-marine était, comme celle de la cavalerie, ou la Garde, très recherchée par les cadets de nobles familles).

Pendant les cinq premiers jours de marche, il ne découvrit, à l'horizon, ni fumée ni voile. Le 18, un de ses camarades, rencontré sur l'*U-43*, lui donna un précieux renseignement : qu'il poussât, jusqu'à trois cents milles, dans le sud-ouest, il pourrait y détruire un trafic important.

Spiegel y fait, en effet, prisonniers cinq capitaines, douze canonniers, et inscrit à son tableau vingt-sept mille quatre cents tonnes. Dans la soirée du 30, après avoir rencontré Hersing en train de couler un voilier sur son *U-21*, il arraisonne un schooner à trois mâts le *Prize*. Il le canonne, pendant quarante minutes, sans grand résultat. A bord du *Q-21*, commandé par le lieutenant de la marine royale W. E. Sanders, tous les hommes restent plaqués sur le pont, retenant leur souffle, attendant de pouvoir démasquer leurs pièces. Spiegel se rapproche jusqu'à une centaine de mètres, pour essayer de couler le petit bateau par des obus à la flottaison. Au moment où il longe le côté tribord, un coup de sifflet strident retentit. Le pavillon de la marine de guerre britannique est hissé; les canons tirent à bout portant. Le kiosque de l'*U-93* est arraché, le canon de l'avant projeté par-dessus bord. En moins de quatre minutes, le sous-marin a disparu. Spiegel et deux marins sont repêchés par le *Prize* qui, lui-même, n'est renfloué qu'au prix d'efforts herculéens : le petit schooner fut, quelques mois plus tard, torpillé par l'*UB-48*, qui vengea l'*U-93*.

Par un hasard extraordinaire, celui-ci n'avait, d'ailleurs, pas coulé. Au moment de la décharge qui avait projeté le commandant à l'eau, le second, Ziegler, s'était évanoui. Dès qu'il reprit conscience, il donna des ordres pour la marche en zigzag. L'*U-93*, donnant de la bande, à moitié submergé, se traîna, dans la demi-obscurité, sous une tempête d'obus, avec le kiosque et le carré des officiers gravement touchés, le pont criblé d'obus, les ballasts de plongée troués et juste assez de combustible pour rallier sa base, en passant par le nord de l'Écosse. Ziegler parvint pourtant à sauver son navire blessé, qui rentra à Wilhelmshaven le 11 mai.

Ainsi, l'existence des sous-mariniers allemands allait connaître, de plus en plus, ces contrastes de calme et d'angoisses. Tantôt, la vie de lézard au soleil, sur le pont irisé d'embruns, le repos sur le fond de sable, dans un calme merveilleux, au son de quelque gramophone qui tournait les airs du pays, qui berçait les joueurs de cartes. Mais combien de périls nouveaux étaient venus s'ajouter au danger permanent de la mer et de la plongée!

A l'automne de 1915, les deux hommes de quart d'un sous-

marin presque morts de fatigue avaient essayé de renouveler l'air. Ils n'eurent pas la force de refermer les robinets d'oxygène. Tout l'équipage, engourdi, sombra dans le sommeil et ne se réveilla jamais. On aperçut, un jour, sur la côte Est d'Angleterre, une épave étrange, qui flottait. Les Anglais tirèrent dessus avec acharnement, puis finirent par se risquer à l'intérieur, où le spectacle de mort les accueillit.

L'année 1916 fut décisive pour les sous-mariniers allemands. Ils le sentirent tous instinctivement. L'interruption de la guerre sous-marine permit aux Alliés de reprendre haleine, de s'organiser. Quand la guerre, sans restrictions, fut décidée par les Allemands, il était trop tard.

La traversée du Pas de Calais devint, pour les grands sous-marins, une véritable gageure. Les petits sous-marins des Flandres connaissaient le barrage dans tous ses détails, la tactique des surveillants, les modifications dans le placement des bouées. Par quels trous se glisser, à travers le long filet d'acier suspendu aux bouées? La plus grande partie du Détroit était barrée par des filets, des mines, des bateaux coulés. Les filets étaient suspendus à de grands radeaux, à d'innombrables petits flotteurs, entraînés par le vent et les courants. C'était sous le couvert de l'obscurité qu'il fallait se glisser, entre bouées et radeaux, ramper jusqu'à la rigole profonde qui passait au-dessous. Les nuits de lune étaient redoutées. Malheur si, à peine immergé, le sous-marin était découvert par quelque chasseur! Combien sortirent du barrage, traînant sur la coque un morceau de filet, l'hélice bosselée, le gouvernail de profondeur tordu!

Pour la première fois dans l'histoire de la guerre sous-marine, le mois de mai 1917 permit de noter une décroissance dans les destructions. Les pertes britanniques ne furent « que » de cent six navires torpillés, avec trois cent vingt mille cinq cent soixante-douze tonnes. Les Anglais perdirent encore cinq cent quatre-vingts hommes, par sous-marins et par mines.

Les progrès de la contre-offensive alliée étaient, cependant, encore lents et peu décisifs. Même avec le premier appoint américain, le nombre des destroyers restait insuffisant. Dans la zone des hautes latitudes, entre le nord de l'Écosse et le

cercle arctique, le blocus de l'Allemagne restait périlleux. Le rôle de portier de la mer du Nord avait d'abord été dévolu, par l'Amirauté britannique, à une escadre de sept vieux croiseurs, de plus de vingt-cinq ans, qui n'avaient même pas été jugés bons pour la réparation. Quand les tempêtes de décembre 1914 mirent à nu leur insuffisance totale, ils furent remplacés par une flotte de quatre-vingts navires marchands, recrutée parmi les meilleurs paquebots de la *P. and O.*, de la *White Star*, de la *Royal Mail*, de l'*Allan* et parmi les cargos de la *Clean Line*. D'une vitesse de quatorze à dix-neuf nœuds, capables de résister à la grosse mer, habituelle en ces parages, ils étaient commandés par des officiers de la marine royale, armés uniquement avec des équipages de la marine marchande, et surtout, avec les rudes pêcheurs de Terre-Neuve. Il leur fallait sortir par tous les temps, patrouiller, sans relâche, pendant six semaines consécutives, ou même plus, loin de leurs bases, rentrer à Liverpool ou à Glasgow, par des chenaux infestés de mines ou guettés par les sous-marins. Au cours de la seule année 1915, on estime que plus de trois mille bâtiments neutres, chargés de contrebande, destinés à ravitailler l'Allemagne, par les pays scandinaves, furent arraisonnés par les sept mille marins de l'escadre. Elle perdit, au cours de 1917, quatre de ses unités, torpillées ou coulées.

En juin, les sous-marins allemands firent un effort intense pour rattraper le niveau des destructions du mois d'avril. Dix-huit sous-marins seulement avaient opéré, au mois de mai en mer du Nord; il y en eut vingt-sept, le mois suivant. Douze postes y furent tenus à la fois. L'Allemagne réussit à maintenir en service un ensemble de soixante et un sous-marins, qui cherchèrent à obtenir le maximum de rendement, avant que les mesures anti-sous-marines, combinées par les Anglais et leurs alliés, ne fissent leur effet.

Les deux tiers du délai de six mois, peut-être imprudemment fixé par l'Amirauté allemande pour le salut d'un peuple entier, étaient déjà écoulés. Malgré tout, ni les Anglais ni leurs compagnons de lutte ne donnaient le moindre signe de lassitude. Ils poussaient vigoureusement leurs préparatifs techniques et militaires.

Jusqu'ici, les sous-marins allemands avaient, impunément, joui de l'avantage de la surprise, du secret, du silence. Cet avantage leur fût ôté. L'étude des ondes produites par les sous-marins, poursuivie simultanément en France, en Angleterre et aux États-Unis, avait démontré la possibilité de préciser, avec une exactitude suffisante, la position des sous-marins, en plongée, et, pour employer un mot barbare, de les « détecter », bien que les instruments en usage à cette époque nous paraissent, aujourd'hui, assez rudimentaires.

Dès le mois de juin, les Anglais installèrent sur leurs côtes, les premières stations dotées d'hydrophones, à Newhaven, Portsmouth, Portland, Yartmouth. Chacune possédait une division de vedettes à moteur, armées de grenades sous-marines. En 1918, toutes les côtes d'Angleterre et de France furent bordées d'un chapelet ininterrompu de postes d'écoute. Les Allemands sentirent, désormais, une main invisible, obéissant à l'indication de voix et d'oreilles mystérieuses, qui les poursuivait jusque sous les eaux.

Le problème n'était pas, d'ailleurs, facile à résoudre : il ne s'agissait pas seulement d'entendre les bruits des hélices ou des pompes, produits par le sous-marin en plongée, mais aussi de faire son relèvement exact. La mise au point avait exigé de longues études théoriques, et d'encore plus longues expériences pratiques. Ce n'est qu'au début de 1917 que les marins alliés reçurent les premiers appareils utilisables. Les Anglais disposèrent du *Nash*, les Français du *Walser* (c'étaient les noms des deux inventeurs). L'appareil français offrait l'avantage de pouvoir fonctionner en marche, jusqu'à la vitesse de cinq nœuds. Les appareils américains — tubes K et tubes C — exigeaient l'arrêt du patrouilleur, qui évitait, ainsi, le bruit de ses propres machines et hélices.

On dut attendre le mois de mars 1918 pour pouvoir constituer des « groupes offensifs d'écoute », composés de trois bâtiments, dont un très rapide. En avril 1918, l'Amirauté britannique créa, dans douze de ses vingt-deux zones de patrouille, des « groupes de chasse » constitués par quatre chalutiers, munis d'hydrophones, opérant en liaison avec l'aviation. L'ensemble du système d'écoute britannique employa mille officiers et deux mille hommes.

Une des armes les plus redoutées du sous-marin devint la grenade. Mais elle ne fut que progressivement, et assez lentement, perfectionnée. Les premières grenades sous-marines, anglaises et françaises, ne contenaient pas plus de quarante-cinq ou soixante-quinze kilogrammes d'explosif; cette charge fut portée à cent trente-cinq kilogrammes. Il fallait, d'ailleurs, que la grenade explosât à moins de douze mètres du sous-marin pour lui être fatale.

Comme la précision des appareils d'écoute n'était jamais très satisfaisante, et que le rayon d'action des grenades les plus puissantes restait faible, on les multiplia. Un effort industriel considérable fut nécessaire pour doter toute la flotte anti-sous-marine, d'un stock suffisant. En France, l'approvisionnement de chaque unité passa de quatre à huit ou à douze. En Angleterre, il s'éleva jusqu'à trente ou quarante.

Un autre engin, vivement préconisé par l'Amirauté britannique, et assez efficace, contre le sous-marin en plongée profonde, fut la mine remorquée.

Jusqu'à la fin de 1914, la tactique anti-sous-marine resta empirique, voire désordonnée. Les patrouilleurs de surface détruisirent, cependant, onze unités de la Flottille des Flandres, dans la seule année 1917. Mais des méthodes plus précises eussent permis d'obtenir, dès ce moment, des résultats autrement décisifs. Quand le patrouilleur se précipitait sur le point que lui signalaient ses appareils d'écoute, ou les appareils aériens, le sous-marin était déjà loin. Les hydrophones ne révélaient que sa présence approximative. Les Allemands avaient, de leur côté, perfectionné leurs dispositifs de plongée : ils n'exigeaient guère plus d'une demi-minute. Dans ces conditions l'éperonnage devenait une opération difficile.

Elle n'avait pas été au reste bien fréquemment pratiquée. L'instrument de combat et de protection normal fut et resta le canon. La guerre sous-marine ramena les temps héroïques du Moyen âge, où tous les navires navigants étaient, en fait, des bâtiments de guerre. Les Amirautés britannique et française, déployèrent, surtout en 1917, un effort véritablement gigantesque pour doter leurs navires de pièces d'artillerie, qui leur permissent de se protéger eux-mêmes. A la fin de 1916,

mille quatre cent vingts bâtiments marchands britanniques étaient déjà armés : deux mille neuf cent quatre-vingt-sept autres le furent en 1917. Aux vieux canons démodés et dépareillés, prélevés sur les navires de guerre déclassés, ou extraits des fonds de dépôt des arsenaux, s'ajoutèrent des pièces neuves, fabriquées en série, dans les manufactures de France, d'Angleterre, des États-Unis, d'un calibre au moins équivalent à celui des sous-marins allemands. Au début de 1918, 90 p. 100 des bâtiments de commerce alliés portaient de l'artillerie. Comme les matelots des marines de guerre ne pouvaient pas fournir un nombre suffisant de servants, des cours de canonnage furent institués sur sept mille navires; plus de quatre mille capitaines et pilotes britanniques reçurent une instruction spéciale en défense anti-sous-marine.

L'arme offensive, et défensive, le canon, fut complétée par toute une série d'engins ingénieux. Les boîtes à fumée, disposées à l'arrière ou jetées par-dessus le bord des navires, dissimulèrent les navires à la vue de leurs ennemis. Le 1er avril 1917, mille quatre cents navires britanniques en possédaient; quatre mille en furent dotés dès la fin du mois de novembre. Des dispositifs spéciaux furent adoptés, soit pour couper avec des cisailles les orins des mines, soit pour écarter les mines dérivantes de la coque des navires en marche. L'Amirauté britannique avait adopté la paravane, dès 1916, sur la plupart de ses navires. Malgré son coût élevé, elle fut introduite, sur un grand nombre de bâtiments marchands; en décembre 1917, neuf cents la possédaient déjà. En 1918, ce fut, sans doute, une des causes du peu de succès obtenu par les sous-marins mouilleurs de mines allemands, que cet engin surnommé, par les Anglo-Saxons, la « loutre », parce qu'il paraissait écarter, de son museau pointu, les engins sournois lancés contre les navires.

Cependant, c'est dans la transformation radicale de toutes les méthodes de navigation des marines marchandes alliées qu'il faut chercher la cause de la défaite finale des sous-marins allemands.

X

LE CONVOI SAUVEUR

Grâce à un système de mesures sans cesse plus perfectionnées et mieux coordonnées, l'Amirauté britannique devint comme le centre du système nerveux d'un organisme immense, compliqué, mais parfaitement réglé, qui s'étendait jusqu'aux coins les plus reculés de l'univers.

Dans une pièce très simple de l'Amirauté, une énorme carte était dressée, si grande, qu'il fallait, pour l'étudier, grimper sur une échelle. Elle donnait une vue d'ensemble des côtes de l'Amérique, de l'océan Atlantique, des Iles Britanniques, et d'une partie de l'Europe. Sept principaux ports y figuraient : Sydney (Cap Breton), Halifax, New-York, Hampton Roads, Gibraltar, Sierra Leone, Dakar. Des fils étaient tendus entre ces ports et un certain nombre de points, à proximité des Iles Britanniques. Des bateaux, en papier, y représentaient les convois; ils étaient, chaque jour, déplacés, d'après leur marche. A n'importe quel moment, un simple regard, jeté sur la carte, couverte d'une multitude de ces petits navires, permettait de connaître la position exacte du trafic maritime, sur toutes les mers du globe.

Cette carte portait, en outre, un certain nombre de cercles, épars sur l'océan : chacun d'eux indiquait la position d'un sous-marin allemand. Comment était-elle connue? Le service des renseignements britannique disposait de bien des moyens : l'espionnage en Allemagne même, les agents répartis dans les pays neutres, les navires anglais ou neutres, qui pouvaient apercevoir les sous-marins au cours de leur navigation en surface, enfin, et surtout, la Chambre *40*.

Au fond d'un couloir lointain de l'Amirauté, une chambre portait ce numéro. Des fonctionnaires en civil, — la plupart étaient des universitaires, — y travaillaient paisiblement. A chaque instant des plantons leur présentaient silencieusement des télégrammes, couverts de lettres. C'étaient des messages de T. S. F. interceptés par les stations côtières.

Sans méfiance les sous-marins allemands parlaient. Ils parlaient même trop. D'abord pour demander le dragage du

champ de mines à leur sortie. On apprenait ainsi qu'ils prenaient la mer. Puis, pour marquer leur position, pour se vanter de leurs succès, pour annoncer le retour, et le nombre exact de tonnes coulées. Rien de tout cela n'échappait à la science des crytographes britanniques et français, qui collaboraient dans la plus intime union, échangeaient leurs idées, leurs déductions, leurs hypothèses, fondées, avec une impeccable rigueur scientifique, sur l'étude minutieuse des codes chiffrés allemands, notamment du fameux exemplaire rouge, trouvé, après la perte du *Magdeburg*, en Baltique, dans les bras crispés d'un sous-officier noyé.

Les postes radiogonométriques, répandus tout autour des mers où naviguaient les sous-marins, repéraient avec une certitude, chaque jour plus parfaite, la direction, les points d'émission des messages. Comme la vitesse, en surface, à marche économique, des sous-marins, était d'environ dix nœuds, et qu'elle était bien moindre en plongée, il suffisait de tracer, comme sur la carte de l'Amirauté, à partir du point de l'émission, une circonférence d'un certain rayon pour être sûr de la présence du sous-marin dans le cercle, pendant quelque temps.

Certains officiers des deuxièmes bureaux, britannique et français, acquirent une virtuosité vraiment étonnante. Ils connaissaient, comme s'ils les avaient fréquentés personnellement, jusqu'aux habitudes des commandants de sous-marins allemands : l'un avait accoutumé de se livrer à des attaques rapprochées les unes des autres, presque simultanées; l'autre était un modèle de prudence. Ces quelques initiés dirigèrent bientôt l'immense partie d'échecs, qui, à l'insu des intéressés eux-mêmes, se jouait sur la mer, aux approches de la Grande-Bretagne.

Un convoi, parti de New-York en route vers Liverpool, était-il tenu pour menacé par des sous-marins, bien repérés, qui l'attendaient, à l'affût? Londres lui expédiait aussitôt un message télégraphique, lui prescrivant de faire route à cinquante milles plus au sud, où aucun ennemi n'était signalé. Les convois étaient ainsi conduits au port, comme par l'invisible main d'une divinité tutélaire.

En juillet 1917, l'âpre lutte contre la routine prit fin,

L'aide matérielle américaine s'intensifia, dès la fin du mois de mai 1917; vingt-quatre destroyers, basés à Queenstown, patrouillèrent, à cette date, dans les eaux irlandaises, et libérèrent un nombre important de croiseurs actifs et auxiliaires, anglais pour le service des convois. L'entrée en guerre des États-Unis rendit également inutile l'arraisonnement d'un grand nombre de navires marchands neutres, suspectés de contrebande. Mais les résultats les plus décisifs ne furent cependant obtenus que grâce à l'adoption d'une série d'ingénieuses dispositions, progressivement améliorées.

Une liste des pertes, publiée par l'Amirauté britannique, avait, par exemple, démontré que le trafic qui entrait en Angleterre, subissait trois fois plus de pertes que celui qui en partait : les commandants de sous-marins allemands cherchaient, semble-t-il, surtout à frapper les importations essentielles. De plus, une protection particulièrement efficace n'avait pu être assurée qu'au tonnage sortant, et tant que le système du convoi n'avait pas été généralisé, au trafic de la Manche. Au mois de mai 1917, les pertes subies par les importations avaient été cinq fois supérieures à celles subies par les exportations.

L'Amirauté britannique adopta un plan qui concentra toutes les importations, vitales pour l'Angleterre, dans les ports américains et canadiens. Le tonnage allié fut, ainsi, groupé dans six ou huit grandes gares régulatrices maritimes: il y était formé en convois, à destination des Iles Britanniques, de la France ou de la Méditerranée. C'est ainsi que tout le trafic qui, normalement, faisait route sur l'Europe, par le cap de Bonne-Espérance, s'acheminait, d'abord, sur Dakar et sur Sierra Leone. Le tonnage de la côte orientale de l'Amérique du Sud, au lieu de se diriger directement sur les ports d'Europe, commençait par se grouper dans ces ports d'Afrique. La gare régulatrice des navires qui arrivaient par Suez et les ports de la Méditerranée était Gibraltar. Les quatre grandes stations pour l'Amérique du Nord et la côte occidentale de l'Amérique du Sud furent Sydney, Halifax, New-York, Hampton Roads. Les cargos à blé de la vallée du Saint-Laurent se rassemblaient à Halifax, ceux des ports de l'Atlantique, à New-York, ceux de Baltimore, Norfolk, du golfe du Mexique

et de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, à Hampton Roads.

Avant que la commission, nommée pour étudier la protection par convois, se réunît et déposât son projet, le 6 juin, deux convois d'essais furent organisés. L'un, composé de seize vapeurs, quitta Gibraltar, pour l'Angleterre, le 16 mai au soir; l'autre, de douze cargos, appareilla de Hampton Roads le 24 mai.

Tous les vapeurs avaient été, tout d'abord, dotés des appareils nécessaires à la marche en lignes de convoi : téléphone mobile, entre la passerelle et les machines, appareils d'émission de brouillard artificiel, personnel de signalisation. Les capitaines et les chefs mécaniciens avaient reçu une instruction spéciale pour cette manœuvre. Chaque convoi était commandé par un capitaine de vaisseau de la marine active, qui prit place sur un navire de la colonne du centre.

Le convoi de Gibraltar fut, pendant toute la croisière, accompagné par deux bateaux-pièges, renforcés par trois yachts armés et, à partir du point de rassemblement, par six destroyers de Devonport, qui ne les lâchèrent qu'au point de dislocation. La colonne ouest, attendue par les ports occidentaux d'Angleterre, se détacha sous la conduite de cinq destroyers; le reste, dirigé par deux destroyers, entra à Plymouth. Comme ses navires les plus rapides filaient onze nœuds, la vitesse moyenne ne fut que d'un peu plus de six nœuds.

Le convoi de Hampton Roads se forma en trois colonnes, sous la conduite du croiseur *Rorburgh*. Il marcha à neuf nœuds, jusqu'au point de rendez-vous, avec son escorte de destroyers. Entré dans la zone dangereuse, il s'avança en zigzag, et, un jour après, rencontra l'escorte de huit destroyers de Devonport. Le *Rorburgh* se sépara du convoi, ainsi que deux destroyers : le convoi fut amené, intact, au port par les six autres, renforcés de chalutiers et d'avions. En dépit de la brume et du gros temps, la traversée s'effectua parfaitement. Malgré les objections des capitaines au long cours, qui se déclaraient incapables, avec des cargos de vitesse différente, de manœuvrer, au commandement, comme des navires de guerre, le convoi avait maintenu sa formation, changé d'allure, décrit des zig-

zags impeccables. La preuve décisive de la possibilité de l'emploi des convois était faite. Les dernières objections des nobles Lords et des marins du commerce tombaient.

Avec l'énergie et l'opiniâtreté qui sont les marques de son génie, l'Angleterre, une fois la décision prise, mit sur pied une gigantesque organisation, qui finit par triompher de la menace des sous-marins.

Le manque de convoyeurs, — même avec l'appoint des Américains — empêcha, jusqu'au mois d'août 1917, de prévoir une protection pour les convois autres que ceux rentrant en Angleterre, et, tout d'abord, provenant, exclusivement, des ports américains et canadiens.

L'apparition de croiseurs sous-marins commerciaux allemands, du type *Deutschland* transformé, aux Açores, un des points focaux du trafic commercial avec l'Amérique du Sud, obligea, cependant, dès le mois d'août 1917, à concentrer les bâtiments les plus rapides à Sierra Leone, et les plus lents à Dakar.

Mais comme le nombre de destructions parmi les navires quittant l'Angleterre s'accrut, surtout au mois d'août, il fallut également leur appliquer le remède du convoi. Les torpilleurs manquant, on forma d'abord des convois sans protection, en formation serrée. Ceci ne parut pas encore suffisant. On décida alors d'utiliser les torpilleurs, destinés à recevoir les convois rentrants, en même temps pour les sortants. Ceci n'alla point sans une organisation très minutieuse ni sans de terribles fatigues pour le personnel.

Deux jours de marche en zigzag, attente du convoi sortant, attente du convoi rentrant, pendant toute la nuit, deux autres jours de marche en zigzag, tout cela à peine coupé de très brèves escales, pour faire le plein de combustible ou de munitions, telle fut, à partir de ce moment, jusqu'à la fin de la guerre, la rude vie menée par les états-majors et les équipages des petits bâtiments d'escorte.

Les flottilles des ports britanniques, depuis Devonport jusqu'à Harwich, devaient toujours être parées à prendre la mer. Les marins ne pouvaient pas s'éloigner du rayon des sirènes avertisseuses. Les officiers, qui se risquaient à faire une promenade, ou à prendre le thé dans les environs, étaient

condamnés à téléphoner, toutes les demi-heures, au commandant des flottilles. A la moindre alerte, les croiseurs, mouillés dans le port actionnaient leurs deux sirènes, trois fois, pendant trois minutes, et emplissaient la ville de leurs lugubres ululements. Jeux de tennis, de golf, thés, bridges, étaient immédiatement interrompus; une grande partie de la population, mères et femmes en tête, assistait toujours, sur les quais et les digues, à ces embarquements hâtifs de centaines d'officiers, sous-officiers et marins, lancés à la chasse aux sous-marins.

Un nouveau perfectionnement fut encore apporté au système, quand, pour pallier à l'inconvénient de la faiblesse de vitesse des convois, qui entraînait de graves pertes de temps, par conséquent de tonnage, fut adopté le principe du convoi homogène, c'est-à-dire de navires marchant, autant que possible, à la même allure.

Les navires filant dix-huit ou vingt nœuds, qui, jusque-là, avaient encore navigué isolément, furent, eux aussi, groupés en convois, quand apparurent les nouveaux grands sous-marins allemands, plus rapides et mieux armés. Un nouveau pas fut encore franchi, lorsque furent affectés, aux navires les plus rapides, des ports déterminés : ceux de la côte occidentale d'Angleterre. Au milieu de septembre 1917, l'Amirauté britannique était arrivée à accélérer sensiblement la rotation des convois. Elle obtint, par huitaine, au lieu de trois convois venant des Etats-Unis et du Canada, à une allure moyenne de huit nœuds, quatre, qui purent naviguer aux vitesses de huit, dix et douze nœuds et demi.

Mais cette rigueur d'organisation exigea beaucoup plus de temps pour être introduite en Méditerranée, où sévissait une véritable anarchie, par suite du morcellement du commandement entre les Amirautés britannique, française et italienne.

Ce n'est qu'à partir du mois d'octobre 1917, que le premier convoi sans escale (*Thorough convoy*) quitta, chaque jour, Port-Saïd à destination de l'Angleterre. Les escortes nécessaires ne purent être fournies que grâce à la collaboration américaine. Plus tard, la marine japonaise fournit des torpilleurs, d'ailleurs réservés à l'escorte des transports de troupes.

A la fin de novembre 1917, 40 p. 100 des navires alliés,

en marche vers la Grande-Bretagne et la France, furent concentrés en convois, 68 p. 100 au mois d'avril 1918. Il fallut pourtant patienter jusqu'au mois de juin 1918, et jusqu'à l'organisation, définitive, d'un ensemble de dix-huit routes de convois, pour constater la faillite définitive de l'offensive sous-marine allemande.

En septembre 1917, elle commença déjà à fléchir : ce fut le premier mois où le système des convois fut intégralement appliqué dans l'océan Atlantique.

La situation restait, pourtant, très sombre pour l'Entente. Le total des pertes mensuelles continuait à dépasser — et de beaucoup — les constructions neuves dans les pays alliés. Les réserves menaçaient d'être dévorées. Malgré tout, l'opinion publique anglaise, et le moral français tenaient à peu près bien. Mais l'Anglais moyen en voulait à cette Amirauté, en laquelle il avait, de temps immémorial, mis sa confiance absolue, et qui ne le protégeait que si péniblement contre la famine.

En Allemagne, les premiers succès de la guerre sous-marine avaient commencé par déclencher un enthousiasme général.

Les mois suivants déçurent ces splendides espoirs. Dès le mois de mai, l'Amirauté allemande s'empressa de déclarer qu'elle n'avait jamais compté sur la défaite rapide de l'Angleterre. L'opposition, intérieure, et extérieure, s'organisa et grandit.

Les Autrichiens étaient encore plus sceptiques. Czernin ne mâchait pas ses mots à l'Empereur Charles : « La déclaration de guerre des États-Unis a encore aggravé la situation... On place en Allemagne de grands espoirs sur la guerre sous-marine. Je les tiens pour trompeurs. »

Le moral allemand lui-même baissait; le rendement de la guerre sous-marine ne cessait de diminuer : en août, cinq cent six mille tonnes furent coulées, en septembre, trois cent cinquante et un mille, en octobre quatre cent cinquante-cinq mille, en novembre deux cent quatre-vingt-huit mille, en décembre, trois cent quatre-vingt-dix-neuf mille. Le nombre des sous-marins détruits augmenta de façon inquiétante : quatre en août, douze en septembre, huit en octobre, neuf en novembre, huit en décembre.

L'Entente pourtant, jusque-là, ne s'était que protégée : elle n'avait pas encore trouvé le moyen de contre-attaquer et de détruire la peste sous-marine. Les milliers de mines, mouillées dans la Baie Allemande, n'avaient jamais empêché la sortie des sous-marins. Les sous-marins britanniques, postés sur toutes les routes d'accès, n'avaient remporté que de maigres succès et subi des pertes. Les ruses des bateaux-pièges, malgré leurs brillants exploits du début, parurent définitivement éventées, à partir du mois d'août 1917.

La poursuite des sous-marins rentrant à leurs bases, en un mois comme celui de juin 1917, menée, des Hébrides à Pentland-Firth, avec quarante-cinq destroyers et sous-marins, ne donna aucun résultat appréciable; en juillet, pas davantage. Les flottilles d'écoute, elles-mêmes, avaient bien repéré la présence de nombreux sous-marins, mais pour peu de temps, et, le plus souvent, sans aboutir à leur destruction.

Un conseil de guerre interallié se réunit en septembre pour essayer de détruire le mal par la racine. Il discuta la question du blocus des estuaires et des côtes allemandes : les sous-marins eussent été comme enfermés dans leurs repaires. Les Anglais jugèrent nécessaire de consacrer à l'opération quarante vieux bâtiments de lignes, et autant de vieux croiseurs. Mais le plan se révéla inapplicable.

Lord Jellicoe proposa alors, de mouiller, entre l'Angleterre et la Norvège, un immense champ de mines, qui n'aurait pas compté moins de cent mille engins, inaccessible aux dragueurs de mines allemands. Mais ce projet grandiose exigeait trop de temps; les industries, britanniques et françaises, étaient incapables de livrer pareilles quantités. Ce n'est qu'au mois de mars 1918, que le concours de l'industrie américaine permit la réalisation de cette vision : le barrage d'une mer entière.

Toutefois le stock de mines anglaises *H*, fut, dès novembre 1917, assez important pour permettre d'entreprendre le barrage du Pas de Calais, achevé au printemps de 1918. Il consista en deux grands champs établis entre Folkestone et le Banc de Colbart, et, d'autre part, entre ce Banc et le cap Gris-Nez. Le premier comprit, huit, puis douze lignes parallèles; le second, quatorze puis vingt et une. La profondeur d'immer-

sion variait, d'une ligne à l'autre, entre six et trente mètres au-dessous du niveau de la mer. A chaque extrémité, sur la côte anglaise et sur la française, on mouilla un « champ d'observation ». Des boules détectrices révélèrent la traversée de ces champs. Le passage du sous-marin créait un courant induit, qui actionnait un galvanomètre; celui-ci donnait au poste d'observation le signal de mise de feu des mines de la zone correspondante.

Le barrage était gardé par une patrouille de soixante chalutiers et torpilleurs. La nuit, de puissants projecteurs, sur la côte et sur des bateaux-feux, l'éclairaient de leurs lueurs. Les chalutiers allumaient, à intervalles réguliers, des jets de magnésium. Un véritable déluge de lumière se déversait sur le sous-marin signalé. Des sections de torpilleurs et de chalutiers veillaient, en permanence, aux deux bouts du barrage.

Le passage du barrage, qui, jusque là, avait constitué une sorte d'exercice sportif pour les hardis sous-mariniers des Flandres, devint désormais, pour eux, un véritable cauchemar.

Les mines de la Baie Allemande en furent un autre. Quand un sous-marin allemand sortait, par exemple, de l'estuaire de l'Ems, il commençait par demander le dragage. Les postes d'écoute britanniques et français ne perdaient rien de cet appel. C'était le signal classique du début d'une croisière. Les convoyeurs accompagnaient l'*UB* jusqu'à la limite des champs. Mais elle avança de plus en plus; à la fin de 1917, les Anglais ne mouillèrent pas moins de quarante mille mines dans la Baie Allemande.

Le problème de retour était autrement angoissant : par où rentrer? Telle était la question que se posait, à la fin de chaque croisière, le sous-marinier. Par le Nord? C'était s'imposer l'immense tour de l'Angleterre par les Orkneys. Perdu dans l'immensité, le commandant de sous-marin, qui n'avait, jusque là, rencontré que de rares petits voiliers, au cours de sa croisière dans le Nord de l'Irlande, se plaçait lui-même devant ce dilemme : ou bien user le reste de son combustible, dans les mêmes parages, et sur la route d'un long retour; mais c'était s'exposer à rentrer quasi-bredouille, à figurer sur la liste des malchanceux ou des timorés. Ou bien piquer sur le

sud de l'Irlande : c'était alors risquer la rentrée par le barrage du Pas de Calais.

Seul, dans son minuscule carré, devant une petite table, encombrée de cartes et de documents nautiques, le jeune officier devait prendre ses responsabilités. De sa décision, dépendait le sort de son équipage et de son bâtiment. Il relisait le dernier rapport de mer d'un commandant de sous-marin des Flandres, connaisseur et spécialiste du barrage du Pas de Calais. « C'est, — disait l'auteur, — de nuit et en surface que vous avez encore le plus de chances de passer. La position des filets et des mines n'est pas exactement connue, et change constamment. Si vous êtes contraint de passer en plongée, glissez-vous sous le filet, dans la rigole profonde... »

***

Ce n'est d'ailleurs que peu à peu, sous la poussée du péril, que cette organisation se perfectionna, et, malgré les résistances des particularismes nationaux, s'imposa à tous les Alliés.

Depuis le début de la guerre, les chefs des Amirautés amies s'étaient rencontrés en de nombreuses conférences. Quand l'Italie et les États-Unis entrèrent dans la lutte, le besoin se révéla d'une action plus intime et plus concertée que par le passé. Le Conseil naval interallié fut constitué, le 29 novembre 1917. Tous les problèmes essentiels de la guerre contre la marine austro-allemande et surtout, de la lutte contre les sous-marins, y furent étudiés et, dans la mesure du possible, résolus. Que d'intelligence et d'ingéniosité furent, ainsi, mises en commun ! Il s'agissait de parer à toutes les modifications, les plus imprévues, de la stratégie et de la tactique allemande, en perpétuelle évolution, de trouver des solutions aux problèmes les plus hétérogènes : répartition des forces navales alliées, distribution équitable des armes, des engins de défense, des munitions. Les Anglais y envoyaient le parfait gentleman lord Jellicoe, le Premier Lord, athlétique et « self made man », sir Eric Geddes, les Français, deux maîtres d'une autorité incontestée, l'amiral Lacaze, à l'esprit si lumineux, et l'amiral de Bon à la parole si persuasive. L'Amirauté

japonaise était représentée par son attaché naval, le contre-amiral Funakoshi, et la marine italienne par le vice-amiral Taon di Revel, au type irlandais accentué, avec ses cheveux rouges, sa barbe rousse, sa carrure massive, passionné jusqu'à la violence.

En ces séances, de plus en plus fréquentes, l'amiral américain Sims prit bientôt une place exceptionnellement importante : n'était-ce pas lui qui apportait l'appoint, décisif, en cette partie sévèrement disputée? Il devint le champion ardent, infiniment plus convaincu, dès le début, que ses camarades britanniques, de l'efficacité du système des convois et de la nécessité de le porter à son point de perfection.

Ce fut lui qui, dès son arrivée en Angleterre, et ses premières interventions au Conseil interallié, préconisa la défense des convois les plus importants, par les grands bâtiments. Aucun sacrifice ne lui paraissait trop grand, pour assurer leur sécurité.

Il ne croyait pas si bien dire. Le front terrestre vit, sans doute, des événements d'une ampleur autrement impressionnante : en juillet, l'offensive britannique à Ypres, trois mois après, la contre-attaque française à Verdun, puis, en Galicie, la retraite générale des armées russes.

Que pesait, à côté de ces gigantesques événements, la destruction d'un convoi et d'une petite escorte, en mer du Nord? Elle fut, cependant, un très grave avertissement pour les marins anglais, et si les marins allemands avaient eu plus d'audace, elle aurait pu avoir de tristes lendemains.

L'Amirauté avait pourtant été prévenue des intentions allemandes : un raid se préparait à la hauteur des côtes de Norvège, contre le « convoi scandinave ». Dans la soirée du 16 octobre 1917, l'amiral Jellicoe avait prescrit de renforcer les détachements chargés de garder les approches de la Tyne et de la Humber. Il avait donné l'ordre au commodore Tyrwhitt, d'explorer toute la mer du Nord, à la hauteur du 56e degré de latitude, avec trois grands croiseurs, vingt-sept croiseurs légers, cinquante-quatre torpilleurs, le porte-avions *Furious*. Il paraissait cependant peu probable que les Allemands étendissent leurs opérations plus au Nord. Le convoi scandinave, qui assurait le trafic britannique avec la Norvège, ne fut pas retenu au port.

Les Allemands eurent la prudence, assez inaccoutumée, — car ils étaient fort bavards par T. S. F. (et ceci les perdit souvent) — de garder le silence le plus complet, pendant toute la journée du 16 octobre. Le convoi de Scandinavie avait quitté Lerwick, escorté par deux des huit destroyers de la Grande Flotte, chargés de ce service, et deux chalutiers armés. Les deux destroyers abandonnèrent le convoi, le lendemain, un peu avant midi, pour prendre en charge le convoi qui arrivait, en sens inverse, de Bergen, et qui, composé de douze navires, avait quitté Marsten, en ordre assez irrégulier, dans l'après-midi du 18 octobre.

Après s'être cherchés assez longtemps, et s'être vainement appelés pendant la nuit, du 16 au 17, les deux destroyers britanniques avaient fini par se retrouver, à la tête du convoi, à l'aube du 17.

Le vent soufflait fraîchement, du sud-ouest, la visibilité était excellente. A six heures du matin, le convoi s'était avancé jusqu'à soixante-dix milles à l'est de Lerwick. Personne ne se doutait que de grandes forces légères étaient en mer, encore bien moins que les Allemands avaient projeté une attaque par surprise contre ses navires.

Quelques minutes après six heures, les vigies du destroyer *Strongbow* signalèrent deux navires suspects, qui, par une route convergente, s'avancaient sur bâbord : c'étaient, en effet, les deux croiseurs légers allemands mouilleurs de mines, *Brummer* et *Bremse*, de trois mille huit cents tonnes de déplacement, filant trente-quatre nœuds, armés de quatre pièces de 150 millimètres; redoutable rencontre pour les torpilleurs anglais et le convoi. C'étaient les navires que l'Amirauté allemande avait expédiés, le 15, de son estuaire, dans le plus grand des mystères, pour détruire le convoi scandinave. L'Amirauté britannique avait bien eu vent de leur départ, mais n'avait pas pu suivre leur course vers le nord.

A peine le commandant du *Strongbow* avait-il appelé ses hommes aux postes de combat, que son navire était déjà désemparé et son pont couvert de morts. Le commandant fut frappé d'un éclat d'obus à la cuisse. Il ne songea qu'à détruire ses livres et ordres secrets : il donna l'ordre de couler le navire.

Cependant, le cargo *Mary Rose*, en tête, avait fait demi-tour; son commandant avait eu le temps de faire armer les pièces et les tubes lance-torpilles. Il croyait à l'attaque du convoi par un sous-marin, quand il aperçut, soudain, les deux croiseurs allemands. Sans la moindre hésitation, il fonça sur eux, à toute vitesse, et ouvrit le feu à environ six mille mètres. Il avait réussi à se rapprocher à moins de deux mille mètres, quand l'ennemi régla son tir et le détruisit. La plus grande partie du convoi subit le sort de l'escorte : neuf navires furent coulés. Trois se sauvèrent, ainsi qu'un chalutier armé. Les Allemands ne laissèrent pas les équipages mettre les canots à la mer, et les submergèrent sous un déluge d'obus. Ils poussèrent la cruauté jusqu'à bombarder le radeau et la vedette à moteur, sur lesquels les survivants du *Strongbow* cherchaient à se sauver, à travers la houle glacée.

Deux croiseurs allemands avaient donc pu se glisser à travers un réseau tendu par plus de quatre-vingts navires britanniques, de toutes classes, et rentrer à leurs bases, sans pouvoir être rejoints.

Des mesures nouvelles furent prises : les départs du « Convoi Scandinave » furent espacés. Les cargos reçurent l'ordre de se disperser immédiatement, dès l'apparition des croiseurs ennemis, les destroyers celui d'éviter le combat. Comme le même danger pouvait surgir dans l'Atlantique, des croiseurs supplémentaires reçurent l'ordre de se tenir parés à prendre la mer.

En Méditerranée, où les sous-marins continuaient à sévir, les bases d'une protection du trafic commencèrent également à être jetées. Mais il fallut attendre l'arrivée à Gibraltar des premiers croiseurs légers et des canonnières américaines pour réorganiser les convois de Gibraltar.

Les pertes subies au début d'octobre furent encore très sérieuses, même parmi les navires de guerre d'escorte : le croiseur *Drake* fut coulé, par un invisible sous-marin, au large de la côte septentrionale d'Irlande. Le 10 octobre, le *Bostonian* fut frappé par deux torpilles, et coula en six minutes, avec l'amiral qui le commandait. L'*Orania*, croiseur auxiliaire, fut torpillé le 19 octobre, à 5 h. 50 de l'après-midi, par temps très clair, à la tête d'un convoi de dix-sept bâtiments, formés

en six colonnes, derrière un rideau de huit destroyers américains et un sloop.

Enfin, le 12 décembre, quatre destroyers, une demi-flottille allemande, parvinrent encore à détruire totalement un convoi, qui faisait, cette fois, route à l'Est, dans les parages de la côte norvégienne, et à regagner leur mouillage — ceci malgré les renseignements émis aussitôt, par l'un des destroyers du convoi, et malgré la présence au large, de trois petits croiseurs, de quatre destroyers, ainsi que de deux croiseurs cuirassés, et de quatre torpilleurs. Toutes ces forces, alertées par T. S. F., dès l'anéantissement du convoi, étaient même très favorablement placées pour arrêter la demi-flottille.

Ces deux catastrophes restèrent, heureusement, les seules que les forces de surface firent subir aux convois britanniques. Elles amenèrent les Amirautés alliées à perfectionner encore le système du convoi lui-même, et à transformer les principes de leur stratégie.

Le premier convoi américain, à destination de la côte orientale de l'Angleterre, quitta New-York le 14 août 1917; les autres suivirent, à intervalles réguliers de seize jours.

Le jour du départ, vingt à trente navires étaient réunis dans le port. Le Commandant du convoi, un capitaine de vaisseau ou de frégate, réunissait tous les capitaines de navires marchands, et leur faisait une petite conférence. Ils recevaient un livre bleu, contenant toutes les instructions sur la manœuvre des navires en convoi. Au moment d'appareiller, un cuirassé ou un croiseur prenait la direction. Bien que le dernier corsaire de surface allemand eût été détruit, au moment de sa sortie d'Allemagne, par les patrouilles britanniques de la mer du Nord, en février 1917, la crainte subsistait toujours de voir réapparaître des navires de surface ennemis, en plein Océan.

Le jour fixé par l'Amirauté, le convoi prenait la mer, silencieusement. On eût, d'abord, dit un troupeau désordonné : des cargos à coque rouillée, de petits bateaux de deux mille à trois mille tonnes, se traînaient à côté de beaux paquebots. Les vingt ou trente navires se suivaient à des intervalles de huit cents à mille mètres. Pendant toute la première partie de la traversée, le commandant du convoi faisait manœuvrer

cette singulière escadre. Elle exécutait de brusques évolutions, zigzaguait, naviguait de nuit, en lacets, sans feux. Parfois les équipages s'exerçaient à mettre les canots de sauvetage à l'eau, et à s'y jeter précipitamment, comme s'ils devaient échapper à une explosion sous-marine.

Le chef du convoi emportait des instructions cachetées, qu'il ouvrait en pleine mer. Elles étaient, d'ailleurs, toutes provisoires. Le point de rencontre avec les patrouilleurs, qui lui était ainsi prescrit, pouvait être modifié, au dernier moment, par l'Amirauté de Londres, selon les renseignements qui lui étaient parvenus sur les sous-marins allemands.

Dès que les torpilleurs britanniques ou américains avaient accueilli le convoi, à la limite de la zone dangereuse, le cuirassé, ou le croiseur, l'abandonnait. A ce moment, le troupeau du départ s'était déjà transformé en une masse assez régulière. Les navires étaient à peu près groupés par quatre, se suivant en file indienne, à intervalles de cinq cents mètres : ces formations marchaient de front, à environ neuf cents mètres de distance. Comme les sous-marins attaquaient surtout les côtés, c'était là que les destroyers étaient concentrés; un autre fermait généralement la marche.

Une fois dans la zone dangereuse, le convoi suivait comme de grandes routes tracées sur la mer. Des embranchements venaient s'y greffer : ils aboutissaient aux côtes de France, ou bien à Plymouth, Portsmouth, Southampton.

Dans ces parages, on supposait qu'un sous-marin pouvait être à l'affût du convoi. Comme une troupe de poissons au milieu desquels une pierre aurait été jetée, on voyait aussitôt les trente ou trente-deux navires mettre, tous, la barre à droite, puis un quart d'heure après, la changer de vingt degrés à gauche : ce manège durait des heures entières, pendant que les vigies des destroyers épiaient les périscopes, au ras de l'eau. L'élément essentiel, pour le lancement de la torpille, — la notion de la route suivie par la proie — manquait donc au commandant du sous-marin allemand.

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, le sous-marin ne se risquait d'ailleurs pas jusqu'au convoi. Il était fréquemment signalé, par des torpilleurs de patrouille, qui se lançaient à sa poursuite et l'écartaient.

Mais il arrivait que des commandants de sous-marin, exceptionnellement audacieux et habiles, déjouassent toutes les surveillances. Mer, atmosphère, tout était calme. Rien n'indiquait sa présence. Sans le moindre avertissement, une explosion terrible se produisait sur le navire de tête de la seconde colonne : on apercevait, peu après, le sillage d'une torpille. Un sous-marin s'était glissé sur le flanc du groupe, avait lancé sa torpille à courte portée. Bien plus, il avait continué sa marche, s'était faufilé au milieu même du convoi, en quête d'une autre victime. Mais il avait eu l'imprudence de sortir, une ou deux fois, son « œil », le périscope. La vigie d'un torpilleur l'avait aperçu. Le petit bâtiment s'était rué à l'attaque et à travers l'eau transparente, où les marins du torpilleur, distinguait comme un long cigare verdâtre, et brillant, il avait laissé tomber une grenade. Au milieu des remous, des débris émergeaient aussitôt : on n'entendait plus parler du sous-marin.

L'Amirauté le considérait comme perdu. Elle décerna même une citation — car cette histoire-type est réelle — au destroyer *Conningham* : « A 17 h. 50 (le 19 octobre 1917), H. M. S. *Orania*, faisant partie d'un convoi, fut torpillé. Le *Conningham* se précipita à toute vitesse, et contournant l'avant de l'*Orania*, aperçut le sous-marin, passa juste au-dessus de lui, si exactement qu'il était visible, et laissa tomber une grenade. La précision et la rapidité de la manœuvre du commandant ont, certainement, empêché d'autres navires d'être torpillés et ont, probablement, détruit un sous-marin. »

Quand il ne pouvait réussir à pénétrer à l'intérieur du convoi, le sous-marin guettait les traînards, que les chiens de berger, — les torpilleurs d'escorte — essayaient de ramener dans le rang.

Dans l'ensemble, la méthode du convoi, enfin correctement appliquée, remporta un succès décisif. Dès le 1er août 1917, le pourcentage des pertes, sur dix mille navires, ne s'éleva plus qu'à environ 0,50 p. 100. Aucun convoi parti des ports d'Amérique du Nord n'avait perdu un seul bâtiment: sur les deux cent soixante et un navires, qui avaient voyagé en convoi, un seul avait été torpillé.

Les résultats s'améliorèrent encore. A la fin de la guerre,

91 ou 92 p. 100 du tonnage naviguaient en convois. Les pertes n'atteignirent guère 1 p. 100, même en comprenant celles qui survinrent, après la dispersion des convois. Le pourcentage fut même inférieur à 1 p. 100 dans des convois escortés par des destroyers. C'est eux que les sous-marins redoutaient le plus. Bien des commandants de torpilleurs naviguèrent pendant des mois sans jamais apercevoir le bout d'un périscope : le but poursuivi par eux était pourtant atteint. Le sous-marin ne pouvait plus attaquer le navire marchand; il était comme refoulé, condamné peu à peu, à errer bredouille, et lui-même, pourchassé.

EDMOND DELAGE

(*La fin dans le prochain numéro.*)

INFLUENCES FRANÇAISES EN SAXE SOUS LE RÈGNE D'AUGUSTE LE FORT

Une exposition organisée à Dresde cet été pour célébrer le deuxième centenaire de la mort d'Auguste le Fort, électeur de Saxe et roi de Pologne, a rencontré un succès triomphal, comparable à celui de notre exposition Manet en 1932. Plus de cent trente-cinq mille visiteurs y sont entrés et la date de la fermeture a dû être plusieurs fois reportée.

Évidemment le sujet de cette exposition, qui permettait de glorifier le souvenir d'un des princes les plus connus, sinon les plus populaires, de la Saxe, donnait au peuple allemand des raisons de prendre confiance en lui-même et l'on serait mal venu de tourner une telle observation en critique. Ce serait un parallèle superficiel et sans grande portée que d'opposer précisément l'engouement des foules parisiennes pour le pur artiste, instrument d'un impérialisme tout intellectuel, et celui des foules saxonnes pour un monarque audacieusement belliqueux et dénué de scrupules dans sa politique. On doit au contraire noter le tact parfait et habile qui a réglé cette manifestation particulièrement délicate. On y voyait bien quelques costumes militaires et quelques armes, d'ailleurs fort intéressants et qui feraient notre orgueil si nous les avions aussi heureusement conservés, quelques dioramas qui nous faisaient assister à des défilés du temps, une salle ornée de fanions et de trophées glorieux, mais

on avait surtout appuyé sur le rôle joué par Auguste le Fort comme prince civilisateur et raffiné.

Il était, il est vrai, difficile d'insister sur le rôle politique et militaire de celui qui fut le grand vaincu des guerres de Charles XII et qui ne conserva sa double couronne d'électeur et de roi de Pologne que par la grâce de Pierre le Grand. Il était délicat de tenter l'apologie de la politique du souverain conquérant de la Pologne, par qui les Russes furent introduits dans les affaires de ce pays et l'électeur de Brandebourg autorisé à devenir en 1701 roi de Prusse, par qui fut lancée et préparée dès lors l'idée des partages de la fin du siècle. Il n'était pas moins délicat enfin d'insister sur les mœurs de ce souverain dont le luxe seul ne fut pas oriental et qui tient une place héroïque surtout dans le livre d'or de l'Europe galante du XVIIIe siècle.

Les organisateurs — le professeur Hänel, directeur des musées d'État et ses collaborateurs — ont donc fait preuve d'intelligence et de goût en nous découvrant surtout, en ce prince, un despote éclairé, auteur de la fortune industrielle de son peuple et éducateur du goût de ses contemporains. Ils nous ont rappelé éloquemment qu'au début du XVIIIe siècle c'est Dresde qui s'élève la première des nouvelles cités reines des pays germaniques — Berlin, Munich et Vienne — destinées à prendre la place de l'Allemagne rhénane et danubienne — d'Augsbourg et de Nuremberg — et que la Saxe fut dès lors l'étape entre les pays de grande civilisation (Italie, France et Pays-Bas), et les nouveaux empires de l'Orient européen encore plus qu'à demi barbares.

C'était pour un Français un spectacle passionnant que de trouver là réunies, en pleine Allemagne hitlérienne, des preuves tangibles du rayonnement qu'avait son pays jadis à travers les nations germaniques — surtout lorsqu'il se souvenait d'avoir entendu quelques semaines auparavant, à Stockholm, un historien d'art officieux empressé à développer dans un congrès des théories aussi tendancieuses qu'imprécises sur l'originalité de l'art allemand du XVIIIe siècle.

Évidemment, ce n'est pas un chapitre nouveau de l'histoire de l'art français en Europe qui se découvrait à Dresde cet automne et il suffit d'ouvrir, comme toujours, le livre

magistral de M. Louis Réau sur l'expansion de l'art français pour constater que ce patient érudit a vraiment abordé tous les problèmes qui se posent à l'heure actuelle dans ce vaste domaine. L'exposition de Dresde apportait cependant tant de précisions nouvelles sur les rapports de notre pays avec la Saxe au temps d'Auguste le Fort qu'il nous paraît intéressant d'en signaler, au moins rapidement, les principales.

L'exposition occupait, avec ses quarante et une salles et ses milliers de numéros, tout un étage de l'ancien Palais Royal, désert depuis les jours de novembre 1918, et le cadre lui-même était un premier témoignage de notre influence. L'extérieur du Palais, très restauré malheureusement, offre en effet des alternances de styles du moyen âge finissant et de la Renaissance germaniques ou hollandais, mais l'intérieur est un château à la française, avec ses escaliers majestueux aux rampes de pierre harmonieuses, avec sa distribution toute classique, ses boiseries sculptées et jadis dorées, ses plafonds peints de sujets allégoriques et ses murailles tendues d'étoffes à la mode française.

Pour les boiseries, il est visible que des artisans saxons ont travaillé d'après des dessins et des modèles venus de France, mais les peintures des plafonds ont été exécutées par un Français, Silvestre, et à Paris même parfois, avant sa venue à la cour de Dresde. Quant aux étoffes, c'est très vraisemblablement de Lyon que viennent les tentures des parois et des meubles, aussi bien que les vêtements de la cour. Nous trouvons là visiblement les traces d'une première étape d'influence, celle où l'importation des objets et des œuvres d'art précède l'interprétation et la copie.

Une pièce en particulier offre un intérêt exceptionnel, c'est la grande salle du lit, tendue de son étoffe : fond vert à grands ramages, encadrements formés de pilastres ornés de galons d'or et d'argent. Assurément certains éléments, surtout dans le lit de parade, sont de date récente; mais nous avons là cependant un ensemble vraiment royal et qui se trouve incomparablement plus près de la chambre de Louis XIV lui-même que la triste restitution ordonnée par le roi Louis-Philippe, à Versailles, il y a près d'un siècle. Certes la qualité est moindre; exception faite des étoffes elles-mêmes,

venues directement de France et employées d'ailleurs sous la direction du Français Le Plat; le plafond de Silvestre annonce Lagrenée autant que Le Brun et Le Moyne, les boiseries et dorures n'ont ni le relief ni la souplesse désirables, mais on sent encore ici, à travers l'ombre d'Auguste le Fort, celle de son modèle en tout, le Grand Roi dont la politique sans doute est et demeure discutable, mais qui a personnellement assuré à la France cet éclat incomparable et ce prestige artistique dont elle vivra économiquement et moralement pendant un siècle.

Il serait curieux de pouvoir identifier un jour la provenance exacte des innombrables tissus conservés à Dresde dans un état souvent excellent. Il y avait, dans une salle de l'exposition, une gamme incomparable de velours et de soies, de quoi vêtir toute une cour; et l'on conserve ailleurs de nombreux costumes intacts et frais qui plaisent aux yeux et mériteraient de retenir l'attention des spécialistes. Il serait piquant de distinguer notamment la part de la France et celle de l'Italie, les deux pourvoyeuses éternelles du Nord dans le domaine de la vie de société.

Le rôle joué à la cour d'Auguste le Fort par les peintres Silvestre ou Hutin — ce dernier malheureusement absent de l'exposition — n'apparaît d'autre part ni précisé ni grandi par cette manifestation; il n'en va pas de même de celui de nos sculpteurs.

Il y avait d'abord, dans une des salles, quelques ouvrages admirables trop peu connus, que c'était une joie de voir mis en valeur. Et, en premier lieu, un buste du roi par Guillaume Coustou, en marbre, saisissant de vie et d'autorité, encore tout classique par la composition, ample, ferme, simple et cependant d'une psychologie, d'une vérité individuelle frappante et réaliste. Mieux encore que dans le grand portrait d'apparat peint par Rigaud et que l'on admirait un peu plus loin, c'est dans cette œuvre qu'on retrouvait tous les traits intimes de l'homme qui fut le centre de cette civilisation brillante et coûteuse. Sa force, éclatant dans les lourdes mâchoires et dans la plénitude du bas du visage, dans le cou épais, dans la fixité du regard insolent et avide; son intelligence visible aussi dans ce regard même pesant et péné-

trant, dans la finesse relative du front, dominant la barre des arcades sourcilières, d'un modelé assez pur; sa hardiesse dans le port de la tête rejetée en arrière et dominatrice, dans le profil anguleux et busqué, dans les lèvres gourmandes et serrées. Une comparaison entre l'œuvre de l'artiste et une effigie en cire donnant l'image du roi le jour de son couronnement à Cracovie était fort piquante. Plus exacte, évidemment, la figure du musée Grévin de la salle voisine, infiniment plus vivante et plus vraie celle de l'artiste.

On regardait encore avec intérêt le buste en marbre de son fils, le futur Auguste III, par François Coudray, dont M. Louis Réau nous avait déjà révélé l'existence, bon artisan sans plus, sorti des ateliers versaillais mais très inférieur à un Saly ou à un Fouquet et à un Chauveau qui transportent, vers le même temps, notre style décoratif et ornemental en Scandinavie. D'une façon générale on peut dire que les influences françaises à la cour de Saxe se cantonnent en effet dans les arts mineurs et dans tout ce qui touche au décor de la vie; les architectes eux-mêmes, Jean de Bodt, Longuelune, que nous fournissons à Auguste II, pratiquent un art plus international où se mêlent les influences italiennes et hollando-germaniques avec un goût de l'ordonnance qui reste de chez nous.

Il y avait enfin, dans le domaine de la sculpture, toute une série de bronzes d'un intérêt particulier. Ce sont des réductions, ou des modèles, de quelques-unes des œuvres les plus connues du Versailles et du Paris d'alors. L'*Apollon servi par les Nymphes* et l'*Enlèvement de Proserpine* d'après Girardon, l'*Amphitrite* d'Anguier et l'*Air* de Le Hongre, la *Vénus accroupie*, la *Renommée* et le *Mercure* de Coysevox, une *Leda* de van Clève, quelques autres morceaux encore, anonymes ou disparus, qui mériteront un jour une étude précise. Au centre de la salle une réduction, en bronze, d'un projet de statue équestre d'Auguste le Fort en empereur romain. Placée sur un piédestal de matière précieuse reproduisant le modèle également du socle monumental destiné à la statue. Ce petit monument, « pour mettre au milieu d'un salon », est directement imité des réductions analogues que Girardon lui-même avait exécutées de sa grande statue équestre de la

place Vendôme; il mériterait d'ailleurs une étude poussée qui n'a pas encore été faite et qui montrerait dans quelle mesure cet inconnu s'est inspiré de l'œuvre de Girardon avec laquelle les rapports sont évidents et aussi de la statue monumentale de l'Électeur de Brandebourg Frédéric III à Berlin, chef-d'œuvre de Schlüter. Cette question des statues équestres demeure en effet assez obscure; la statue de Louis XIV à Paris et celle de Frédéric à Berlin furent inaugurées seulement à un an d'intervalle, et celle de Berlin la première en 1697; mais Girardon était au travail depuis quinze ans et son modèle remontait à 1685. On sait, d'autre part, que l'atelier de Girardon était une des curiosités de Paris, visité à ce titre, depuis longtemps, par tous les étrangers artistes et amateurs qui souvent prenaient même des croquis. Il semble bien établi en tout cas que la statue équestre de Dresde en réduction, vint de Paris en 1715 avec le reste des petits bronzes. Duquel des grands sculpteurs français d'alors tous occupés à des projets analogues fut-elle l'ouvrage? Souhaitons que le problème puisse être bientôt résolu. Les données en sont toutes récentes, car si l'on avait depuis longtemps signalé à la Galerie Verte, qui les a prêtés, le modèle de la statue et celui de l'*Apollon*, on ignorait l'existence d'un assez grand nombre d'autres modèles et leur origine.

L'un des adjoints de M. Hänel, M. Holzhausen, qui a eu le mérite de les remarquer dans des réserves, a en outre établi que tous ces bronzes étaient venus de Paris en 1715 sur la commande de l'architecte Raymond Le Plat.

Autre mystère encore que l'origine et la destinée de ce Français devenu baron allemand et conseiller artistique d'Auguste le Fort avec le titre d'ordonnateur du Cabinet. Jusqu'à ces dernières années d'ailleurs, les archives de l'État de Saxe n'avaient fait l'objet d'aucun classement et d'aucune enquête méthodique. Les conservateurs actuels et les organisateurs de l'exposition ont seulement reconnu l'étendue de leurs trésors; il y a là, à Dresde, tant à la bibliothèque qu'aux archives, des monceaux de livres et de dessins, d'aquarelles, de croquis grâce auxquels peu à peu s'éclaircira le problème de la pénétration du goût français en Saxe au

XVIIIe siècle. On n'en sait encore, même après l'exposition, que les grandes lignes.

Un trait entre autres, nous permettra de faire comprendre l'intérêt et la nouveauté de ces recherches. Quelques salles splendides de l'exposition de Dresde étaient réservées à la porcelaine, une des gloires d'Auguste le Fort. En comparant avec quelques pièces d'orfèvrerie contemporaines les premiers ouvrages sortis des manufactures de Meissen, nous avions été frappé de ce fait que les incunables de la porcelaine allemande restassent visiblement des travaux d'orfèvres réalisés en pâte tendre. Une rapide et superficielle enquête nous a permis du moins de savoir que l'inventeur de la nouvelle matière, Böttger, rencontra en effet d'extrêmes difficultés lorsqu'il s'agit de composer des modèles appropriés et originaux. C'est à Le Plat qu'il s'adressa pour avoir des artistes et celui-ci lui désigna notamment des hommes comme Irminger, qui était orfèvre : de là la conception encore toute métallique de tant de pièces curieuses et paradoxales. Lorsqu'on admire, au surplus, dans des vitrines voisines, les admirables collections de tabatières et de boîtes en cuivre émaillé exécutées alors en Saxe par des artisans locaux, on se rend compte de la qualité extraordinaire de cette main-d'œuvre spécialisée dans le travail décoratif des métaux, orgueil de l'Allemagne du Sud depuis des générations; mais ce qu'il est alors curieux de noter, c'est que ces ateliers de Nuremberg ou d'Augsbourg eux-mêmes commençaient à subir l'influence française dans la composition, sinon dans la technique. Dans ce domaine, c'est Bérain qui fut le grand ambassadeur du goût de Paris; ses planches gravées circulèrent en Europe avant même les projets et les plans de Robert de Cotte, resté toujours en France, de Jean de Bodt ou de Jardin fixés à Dresde ou à Copenhague. Le rôle de nos ornemanistes reste encore généralement à préciser et par exemple celui d'un Daniel Marot en Angleterre et aux Pays-Bas. M. Holzhausen a déjà montré en particulier le rôle de Bérain, auquel nous fîmes allusion, sur la transformation de l'ornement dans les pays germaniques à la fin du XVIIIe siècle.

En ce qui concerne Dresde et Le Plat, c'est encore celui-ci qui installait en Saxe des ateliers de Gobelins fort inté-

ressants. On en vit beaucoup en Allemagne vers cette époque, ceux de Berlin notamment sont assez connus, ceux de Dresde le sont moins. A côté de quelques pièces venues de chez nous, on pouvait voir cet automne plusieurs tentures sorties de l'atelier de Nermot et représentant des scènes d'équitation et de dressage d'après Crispin de Passe et Pluvinel.

Malgré tout, on n'avait pas commis l'erreur un peu naïve de nous montrer uniquement un Auguste II ami des arts et des belles choses, un prince aux mœurs patriarcales, soucieux de l'avenir de son peuple. Sans étaler ses faiblesses, on les avait laissé entrevoir pour ceux qui savent et l'on avait fait notamment une large place tant aux portraits des belles plus ou moins élues de sa cour et de son cœur qu'aux témoignages de son goût passionné pour les bâtiments, les fêtes et les plaisirs.

La présence dans une vitrine d'un exemplaire rarissime, colorié, de l'album du Carrousel de 1662, conservé dans un état splendide, laissait entrevoir les sources plus françaises qu'italiennes où s'alimentait dans ce domaine encore le goût du roi.

On pouvait voir dans une même salle de l'exposition, les grands plans dressés par les de Bodt, les Longuelune, les Pöppelmann et les Chiaveri pour satisfaire au goût des bâtiments du souverain : Palais japonais, Grossedlitz, Hubertusburg, Pillnitz, Moritzburg, sans parler des édifices de la capitale et, à côté de ces témoignages magnifiques de la richesse et des fastes d'un prince qui a fait pour deux siècles la figure de son pays, toute une suite éblouissante d'aquarelles et de gouaches où revivent les fragiles et séduisants décors des fêtes galantes d'un règne prodigue dans le divertissement plus encore peut-être que dans tout le reste. Or, partout on se retrouvait presque chez soi; c'est le plan de Marly — petit château central, pavillons détachés, grand bassin encerclé de rangs parallèles de charmilles — qui est adopté et subsiste encore aujourd'hui, mutilé, dans le Grand Jardin près de la ville, où se donnaient les fêtes de jour et de nuit; c'est la conception du jardin à la française qui s'impose partout; c'est à peine si l'œil le plus exercé peut distinguer quelque accent simplement provincial dans les maquettes des

décors et des costumes de théâtre. Français d'ailleurs, évidemment, ce Marc Dubois qui en signe une grande partie en concurrence avec l'Italien Alessandro Mauro. Ici aucune main-d'œuvre étrangère ne s'interpose plus entre le modèle, l'initiateur, et nous; il serait curieux seulement de savoir ce que valaient les réalisations.

Le prestige de notre civilisation se marquait encore, ici comme partout ailleurs alors en Europe, par l'usage courant du français dans la vie de société. Le « Club des Antisobres » qui s'ouvrait assez libéralement aux hommes de l'entourage immédiat du souverain, mais seulement à quatre dames... dressait en français ses menus et les listes officielles de ses membres, ses archives si l'on veut. C'est en français que la fameuse Aurore Kœnigsmark entretenait par écrit son royal ami; c'est en français que celui-ci faisait écrire son propre portrait et celui de sa cour, qu'il rédigeait de sa main son testament politique : « Règle pour la postérité. »

Ce serait pourtant une attitude bien étroitement nationaliste que de laisser croire que seules des influences françaises ont inspiré le roi et son époque et que seules elles aient laissé en Saxe des traces admirables. On est frappé, bien au contraire, de la multiplicité des influences qui s'y sont alors rencontrées et qui donnent la plus haute idée de la curiosité d'esprit et du goût du roi ou, du moins, de son entourage.

Comment passer sous silence les influences orientales entre autres. Le Johanneum voisin renferme incontestablement la plus admirable collection de harnais et d'équipements turcs destinés aux chevaux de tous les musées d'Europe; on en avait tiré les pièces les plus éblouissantes pour figurer à l'exposition. La plupart sans doute proviennent du camp de Vienne où fut fait un prodigieux butin malheureusement dispersé à travers l'Europe. On prend ici en tout cas une haute idée du faste et de l'habileté des Ottomans au moment où va commencer leur déclin; nulle part ailleurs on n'a composé d'aussi admirables équipements, de véritables toilettes, pour les chevaux; parures de fêtes et non de combat. On voit ici d'admirables étoffes brodées d'or et de pierres précieuses, frangées des mêmes matières coûteuses et de

glands opulents, découpées avec art et fantaisie, conçues à la fois pour draper la monture et pour mettre en relief et honneur le cavalier. Il existe, en particulier, un extraordinaire caparaçon, tout couvert d'or et de perles, sorte de gaze légère et irréelle frangée de pierreries éclatantes montées sur de fines tiges d'or, qui fait au cheval une folle collerette aérienne de pompons, de panaches et d'émaux et qui recouvre aussi sa croupe, encadrant le cavalier dans une monture fantastique et éblouissante.

Bien entendu, les armes turques ne sont pas seules à représenter la part de l'Orient dans la civilisation saxonne sous Auguste le Fort. Le goût, universel alors, pour les chinoiseries éclate dans d'innombrables produits des manufactures de porcelaine et dans l'effort même réalisé pour créer ces manufactures; une salle, dite des cent vases, montrait bien d'ailleurs comment, à l'époque où le problème des formes neuves n'était pas résolu, on commença par chercher des raffinements de couleur et de pâtes en se servant de quelques profils classiques, chinois et japonais. Il y a, bien entendu, dans la Saxe d'alors les inévitables pièces ornées de laque; la collection du Palais de Dresde n'est pas d'une qualité excellente, mais elle pose opportunément ici le problème fort complexe des relations qui existent entre chinoiseries et art rococo en Allemagne, nuance particulière d'un goût qui n'est pas de chez nous et qui caractérise très directement le style allemand du XVIIIe siècle.

Il y a encore d'innombrables cabinets portatifs de laque ou des coffrets dans le goût hollando-chinois; plus curieux est l'embryon de collection ethnographique qu'on nous a montré et qui renferme des pièces choisies scientifiquement, pour leur intérêt plutôt que pour leur pittoresque, dans les pays les plus éloignés du monde d'alors : Insulinde et Afrique du Sud y compris. Sur ce point Auguste II — et Le Plat? — pourraient presque passer pour des précurseurs. Mais ce sont là des témoignages de leurs ressources et de leur volonté d'information quasi universelle plus encore que de leurs tendances esthétiques et de leur goût et nous préférons borner là ces indications générales afin d'insister encore, en terminant, sur un dernier problème plus précisément intéressant

pour la connaissance des grands courants de l'art en Europe.

Pas plus qu'elles n'excluent les autres influences étrangères, les influences françaises ne suppriment le caractère proprement allemand de la vie artistique en Saxe au XVIIIe siècle, et le fait est d'autant plus intéressant à fixer que la Saxe étant, comme nous l'avons dit, la plus ancienne des nouvelles « provinces » de l'art français, nous avons l'occasion de saisir sur le vif la première réaction nationale de ces innombrables cours qui feront du XVIIIe siècle allemand une des époques les plus caractéristiques de la société et du goût germaniques.

Assurément, pour un Français, le jugement est difficile; nous avons à ce point le classicisme dans le sang que nous sommes volontiers sévères aux moindres fautes de goût contre les canons de la Renaissance et de Versailles. Mais nous savons aussi sentir le charme un peu grêle qui se dégage de la vie très fastueuse et morne à la fois, menée par des milieux dépourvus d'un très grand sens plastique où se combine, avec un fond d'idéal essentiellement bourgeois, un désir de raffinements mondains et de politesse, imitée de celle que notre pays, en deux siècles, parvint à définir et même à épuiser. Singulier mélange de délicatesse un peu soufflée, comme celle d'un verre fragile de Venise — de cette Venise féerique dont aucune nation n'a encore cessé de rêver — et de sens pratique et même commercial.

Car si nous autres Français comprenons parfois mal l'art allemand, la réciproque n'est pas moins vraie; bien rares sont les érudits d'outre-Rhin qui ont vu dans l'art de Versailles autre chose qu'une entreprise économique d'affranchissement industriel en même temps qu'une forme académique, empreinte de beaucoup de rigueur théorique et glacée, du baroque régnant. Ils n'ont pas compris ce qui chez nous est l'essence même de l'esprit classique, le cartésianisme de notre art, qui demande à l'antique et à l'Italie non des modèles — comme les peuples germaniques le feront toujours — mais des principes, des catégories si l'on veut, pour interpréter directement ensuite la nature. Contrairement à la Renaissance italienne elle-même, contrairement au baroque allemand, le classicisme français est une tentative non

d'imitation extérieure des formes, mais d'interprétation des lois intellectuelles et artistiques sans lesquelles il n'est jamais d'œuvre d'art. Préparé dès le milieu du XVIe siècle, notre art classique est un effort pour copier de moins en moins l'antique et pour retrouver la nature à travers les cadres conventionnels et traditionnels de la pensée. Le Bernin, qui manifeste la même vénération qu'un Girardon ou qu'un Coysevox pour l'antique, n'en retient que les apparences; de même, dans l'imitation de l'art français, l'Allemagne baroque du XVIIIe siècle ne saisit que les résultats et non l'esprit.

Une illustration frappante de ce fait était fournie par l'exposition de Dresde. Dans la même salle où figuraient les petits bronzes français commandés par Le Plat, on avait placé deux modèles en bois de Permoser, le grand statuaire de la cour d'Auguste II : un Saint Augustin monumental et un petit Christ. Les influences italiennes y sont éclatantes et justifient, en apparence, la thèse suivant laquelle Permoser, tout entier tourné vers Florence, Rome et l'Autriche n'a rien dû à l'influence française. On pouvait voir pourtant, dans une vitrine, de petites statuettes d'ivoire modelées par lui pendant son séjour florentin et figurant les quatre saisons; or, ces quatre figurines sont un écho évident de Versailles, par le groupement des sujets et surtout par leur exécution; *l'Hiver* en particulier ne peut être qu'un reflet de celui de Girardon, car nous avons montré nous-mêmes ailleurs qu'il s'agissait là d'une des rares créations iconographiques de Versailles. Et cependant cet *Hiver* n'a rien de Versaillais, rien de classique, il est conçu suivant des principes esthétiques non seulement différents mais opposés — statique et mouvement, expression et suggestion, sentiment et pensée, ce sont des attitudes d'esprit absolument irréductibles.

Dès que les artistes germaniques s'efforcent d'interpréter l'art français et que notre influence ne se borne pas à un transfert — d'objets ou d'artistes — les éléments profonds d'inspiration sont absolument irréductibles et c'est à tort que l'on s'imagine trop souvent que l'art et le goût français ont proprement conquis l'Europe au XVIIIe siècle. C'est à

peine par exemple si l'Italie subit une éclipse dans son influence, établie sur la Saxe et la Pologne depuis la Renaissance, durant le règne d'Auguste le Fort, si l'on se place du moins au point de vue des modes de sentir des quelques artistes créateurs du temps qui sont vraiment des Allemands; nos architectes même donnent surtout des modèles de plans, mais les élévations restent très italiennes et les décors aussi.

Ce qu'Auguste II et son temps prennent surtout à la France, c'est le sens et l'ambition de créer de grandes choses, c'est aussi la connaissance des éléments dont se compose le cadre splendide d'une vie de société nouvelle; ce qui demeure inimitable chez nous, c'est la perfection que nos artisans mettent uniformément dans l'art industriel; il s'agit au fond plutôt d'initiation que d'influence, l'art français classique a moins de prise sur le style germanique que sur l'Italie elle-même.

La multiplicité des œuvres françaises en Allemagne n'empêche pas l'art du XVIIIe siècle d'y être très germanique et les érudits allemands ont bien raison de revendiquer le caractère national de leur art de ce temps, avec une immense influence italienne, à peine entamée, à la base. Mais qu'on cesse outre-Rhin de nous parler d'un baroque français et d'y mettre Poussin, Versailles et Fragonard! C'est l'eau et l'huile qui ne se peuvent mélanger; la moindre œuvre d'art vraiment française, le moindre fragment d'architecture, le moindre morceau d'étoffe ou la moindre pendule venus directement de chez nous s'y retrouvent avec aisance.

PIERRE FRANCASTEL

L'HISTOIRE

Les provinciales : Berry et Champagne. — Marat.
Un colonel « à l'École des diplomates ». — La mer.

Les « provinciales », ce ne sont pas celles de Pascal. Ce sont les histoires de nos « vieilles provinces de France », dont deux nouvelles viennent de paraître (Boivin), celles de Champagne et de Berry. C'est le côté le meilleur de la renaissance du régionalisme à laquelle nous sommes heureux d'assister, car la véritable unité nationale repose, non sur l'oubli du passé, mais sur la compréhension de ce qu'il fut. Le Français moyen n'est pas une abstraction, une entité métaphysique; c'est un brave homme qui ne perd pas le souvenir du pays natal quand il s'en éloigne et qui y revient avec émotion dès qu'il le peut, en vacances, en retraite et finalement dans le tombeau de famille.

L'*Histoire du Berry* de M. Marcel Marion sera probablement l'œuvre la plus populaire du grand historien de nos finances françaises. Elle est vivante; le récit est d'un pittoresque qui n'a rien d'artificiel, on sent partout la sympathie naturelle qu'inspire un pareil sujet à qui l'a vécu depuis son enfance. La légende de sainte Solange, la disgrâce de Jacques Cœur, le tableau de l'anarchie sous la Révolution, sont des morceaux achevés. Et voici une formule bien ingénieuse pour expliquer l'utilité des Croisades comme dérivatif à l'humeur batailleuse de tous ces féodaux. « La paix de Dieu rencontrait sinon des résistances, du moins des répugnances; elle contrariait trop d'habitudes devenues des besoins; la guerre de Dieu serait peut-être plus facile à obtenir. »

Peu d'individualités provinciales ont été en France insignifiantes; en tout cas, le Berry n'en est pas. Cette province centrale a joué un rôle de liaison : elle est à la frontière de la France d'oïl et de la France d'oc. Comme l'a dit Vidal de la Blache en un de ces mots qui restent : « Le Berry a beau occuper une situation géométriquement centrale par rapport à l'ensemble de la France, il marque la fin et non le centre d'une région. » Il marque même la fin de deux régions. Il est le passage entre la Bourgogne et l'Aquitaine, comme l'est le Poitou entre le bassin parisien et le bassin girondin. C'est par l'acquisition de la vicomté de Bourges, achetée par Philippe Ier au vicomte Arpin partant pour la première croisade, que les Capétiens, jusque-là confinés dans leur duché de France, ont commencé à faire figure de rois de la France en voie d'extension.

Et plus tard, aux heures sombres de la Guerre de Cent Ans, c'est de là que partit la reconquête du royaume contre la dynastie anglaise qui paraissait bien avoir gagné la partie après le traité de Troyes de 1420, déshéritant le fils contesté de Charles VI et d'Isabeau de Bavière au profit du jeune Henri VI, fils de Catherine de France et d'Henri V d'Angleterre. C'est à Mehun-sur-Yèvre, en plein Berry, que Charles VI prit le titre de roi de France. Le nom de « roi de Bourges » que lui donnaient ironiquement ses adversaires n'était qu'à moitié humiliant. Bourges était une capitale fort avouable. L'oncle du jeune roi, le fastueux duc Jean de Berry, « un intellectuel, un artiste égaré dans ce siècle encore rude et batailleur », y avait accumulé les chefs-d'œuvre de l'architecture. Son palais contenait une grande salle, longue de cinquante-sept mètres sur vingt de large, qui était une des merveilles de l'époque, et la Sainte-Chapelle qu'il avait fait bâtir pour y être enseveli dépassait celle de Paris en hardiesse et en élégance. Il n'en reste rien, mais l'incomparable cathédrale, la maison de Jacques Cœur, la Tour du Petit Lycée (l'ancien hôtel de ville), l'hôtel Cujas (actuellement le Musée), et tant d'autres monuments dans le reste de la province attestent l'éclat et la prospérité du Berry du xve siècle.

Le Bourbonnais, que le voisinage et la communauté des souvenirs historiques ont fait adjoindre au Berry, a le prestige

d'avoir donné son nom à la dernière branche des Capétiens. Les Bourbons possédaient du reste de grands domaines dans le Berry. La trahison du connétable sous François Ier est due à la mise sous séquestre des biens de la famille lors d'une contestation sur l'héritage. Malgré sa réunion à la couronne, le Bourbonnais resta, comme le Berry, un pays où les Condé, branche cadette des Bourbons, avaient une situation privilégiée. Le père du Grand Condé boude à Châteauroux sous la Régence de Marie de Médicis. Il est gouverneur du Berry. Son fils, le grand Condé, est élevé au château de Montrond, baptisé à Bourges avec un éclat plus que princier, y est installé dès l'âge de huit ans dans la maison de Jacques Cœur et y fait ses études chez les Jésuites. Ses victoires seront célébrées à Bourges comme une gloire pour la ville. Sous la Fronde, le Berry soutient Condé.

Mais la royauté triomphe et c'est la fin. Les Condé ne sont plus rien dans le Berry. Le règne des intendants commence, le pouvoir central l'a définitivement emporté. « On a coutume de déplorer, dit M. Marion, cet effacement des provinces, cet anéantissement de la vie locale : il n'est pas sûr que ce soit à juste titre. Un gouvernement fort comme celui de Louis XIV, entre les mains d'un ministre sincèrement, ardemment dévoué au bien public, comme fut Colbert, avec des conseils laborieux et des agents bien dressés et bien surveillés, vaut mieux pour les peuples, à bien des égards, que les troubles et les guerres au milieu desquels venaient de vivre ceux du Berry et du Bourbonnais pendant la minorité de Louis XII et celle de Louis XIV. » M. Marcel Marion aime l'histoire de nos vieilles provinces; on voit qu'il n'a pas le snobisme du particularisme à tout prix.

***

L'*Histoire de Champagne* de M. René Crozet est conçue dans le même esprit. Du reste, entre le Berry et la Champagne, il y a une certaine parenté géographique. Il y a une « Champagne berrichonne », aux horizons vastes et monotones, aux routes rectilignes, adossée aux coteaux du Sancerrois comme l'autre aux collines de l'Argonne. En tant que province, la Champa-

gne est une des premières rattachées au domaine royal, sous les derniers Capétiens directs, à la fin du XIIIe siècle, de sorte que son existence féodale particulière est à la fois moins longue et moins saisissante que beaucoup d'autres. Par ailleurs, vu sa situation, elle est le bouclier oriental du cœur de la France, à cause de ses rivières convergentes, voies de pénétration ou d'invasion tout indiquées vers Paris. Une fois passée la ligne de l'Argonne, et elle n'a rien d'infranchissable, tous les chemins vont à Paris. Dans ces plaines crayeuses, au sol ingrat, à la végétation chétive, aux eaux de surface rares vu la perméabilité du terrain, se creusent des vallées, larges parce que l'érosion a beau jeu, fertiles parce que le limon des plateaux est descendu dans les fonds avec les pluies. A l'époque d'Attila comme dans la dernière guerre, les « Champs catalauniques » et la Marne ont donné leur nom à deux des batailles les plus considérables de l'histoire. Le flot d'Attila a été arrêté par Aétius comme celui de son moderne successeur par Joffre. C'est classique : Rocroi et Valmy, sur une moindre échelle, ont joué le même rôle.

La Champagne a une réelle unité malgré le contraste entre la Champagne humide et la Champagne sèche, la Champagne « pouilleuse » en langage populaire. Son unité historique, non moins réelle, est également faite de deux tendances : Reims regarde au nord, Troyes au midi. Dès l'époque romaine, la partie nord se rattachait à la Belgique, la partie sud à la Celtique. Mais partout c'est bonne terre française dès le Moyen âge. La langue d'oïl a parmi ses premiers classiques Villehardouin et Joinville. Du siècle de Louis XIV, la Fontaine est une gloire immortelle et spécialement populaire. C'est pourquoi ce pays qui n'est pas à première vue séduisant est à la longue extrêmement prenant C'est le pays de prédilection du Français naturel, discret d'allure, cachant sous une bonhomie narquoise un bon sens avisé, ami de l'autorité, quitte à la juger à ses actes, laborieux tenace (Colbert est de Reims), homme de réalisation plus que de doctrine (Danton est d'Arcis-sur-Aube). peu crédule aux idées toutes faites (Taine est de Vouziers), vivant du champagne sans qu'il lui monte à la tête. Tout cela représente un bien-être qui n'a rien d'arrogant mais qui est solide. Il ne

faut pas prendre à la lettre le dicton sur les steppes d'herbe rare et poussiéreuse, où l'arpent « vaut juste deux francs... quand il s'y trouve un lièvre ».

***

M. Gérard Walter a lu Marat, il a lu aussi tout ce que ses amis et ses adversaires ont écrit sur lui. Le volume qu'il publie aujourd'hui, *Marat* (Albin Michel), est en grande partie de première main. Il sera lu; nous craignons qu'il ne le soit pas autant qu'il le mériterait.

On a raison de se méfier des volumes trop brillants où l'agrément de la forme dissimule parfois le manque de fond. Mais il ne faut pas non plus abuser du manque de coquetterie et vider ses carnets de notes sans leur faire un bout de toilette. M. Gérard Walter ne se donne pas assez la peine de dégager l'essentiel. Il laisse trop à faire au lecteur, volontiers ami du moindre effort.

Et, même du point de vue documentaire, il ne satisfait pas toutes les curiosités légitimes. « Jean-Paul Mara, dit Marat, est né le 24 mai 1743 dans les domaines du roi de Prusse, d'un père sarde et d'une mère suisse. Les traits de sa figure accusent un type oriental très prononcé. » Ainsi débute l'ouvrage. On aimerait plus de précisions. Le domaine du roi de Prusse en question, c'est le canton de Neuchâtel qui appartenait alors aux Hohenzollern. Le pays natal de Marat, c'est Boudry, près du lac. Ce n'est pas un secret, mais tout le monde n'est pas forcé de se le rappeler. Évidemment, on sait peu de choses sur l'enfance et l'éducation de Marat. Raison de plus pour ne pas éparpiller le peu de détails qu'on connaît.

Les indications bibliographiques pour l'ensemble et par chapitre n'échappent pas au danger de ce genre de travail. Elles ne peuvent être complètes, c'est entendu, mais n'est-ce pas une lacune que de ne pas citer, à propos de la mort de Marat, le volume de M. Albert-Émile Sorel : *Charlotte de Corday* (Hachette)? On n'est pas forcé de mettre une bibliographie, M. Barthou n'en a pas mis à son *Danton*, dans la même collection. Encore faut-il, quand on en met une, savoir à quoi on s'engage. Ajoutons que le système de renvoyer les

notes à la fin de chaque chapitre, commode pour l'éditeur, ne l'est pas pour le lecteur.

Si l'on veut se faire une idée de la façon méticuleuse dont M. Gérard Walter étudie les questions sans y apporter toujours la clarté désirable ou au moins possible, on peut prendre les massacres de Septembre. Justement M. Barthou consacre au même événement un chapitre de son *Danton*. M. Barthou est pour la thèse classique; c'est Marat qui a provoqué les massacres par ses appels sanguinaires d'abord, ensuite par son rôle au Comité de surveillance qui a présidé à l'opération. M. Gérard Walter ne prétend pas innocenter Marat de la responsabilité de ses provocations, mais il réduit beaucoup sa collaboration personnelle. Marat adjure, le 19 août, le peuple « de se porter en armes à l'Abbaye, d'en arracher les traîtres, particulièrement les officiers suisses et leurs complices ». L'excuse est insuffisante de dire que c'est son refrain habituel à chaque étape de l'action révolutionnaire. A force de frapper sur un clou, on finit par l'enfoncer. Mais, à côté de cette responsabilité générale, reste la responsabilité directe, immédiate.

Ici, M. Gérard Walter discute pied à pied.

Voyons son raisonnement. Non seulement Marat n'a pas mis la main à la pâte, ce dont personne ne l'a du reste accusé, mais il est excessif, aux yeux de M. Gérard Walter, de voir en lui l'instigateur unique, ou même plus simplement l'animateur principal de cette affreuse boucherie. Il faisait bien partie du Comité de surveillance, mais il n'y est entré qu'au dernier moment, lorsque le Comité primitif, dissous le 30 août, est reconstitué et renforcé le 2 septembre, le jour précisément où commencent les massacres à l'Abbaye. Le lendemain, ce Comité envoie au nom de la Commune une circulaire informant les départements de ce qui se fait à Paris, et les invitant à s'en inspirer. Cette circulaire est signée à titre égal de tous les membres, seulement Panis, un des plus importants, sinon le plus important, celui qui a cautionné Marat, nous dit que cette circulaire a été rédigée par l'Ami du Peuple et que même, après l'avoir soumise à ses collègues, il y ajouta de son chef la phrase finale, à son imprimerie. C'est vraiment un peu plus que son dixième de part de la responsabilité collective.

De même, le lendemain, en réponse à une lettre de Roland,

ministre de l'Intérieur, qui suggérait à l'Assemblée législative d'arrêter cette « effervescence », le Comité de surveillance lance un mandat d'arrêt contre le ministre en personne, et tout le monde reconnaît que l'initiative en appartient à Marat. Danton fit annuler cette décision, mais le fait qu'elle eût été prise n'en est pas moins significatif. « Au lecteur de conclure », dit M. Gérard Walter. Il nous semble que la conclusion indiquée se rapproche sensiblement de l'opinion courante.

***

Le colonel F. Bernard, à *l'Ecole des Diplomates* (Les Œuvres représentatives), n'a pas acquis une grande admiration pour les bureaux du quai d'Orsay et spécialement pour leur façon de traiter les affaires coloniales. Il nous conte « l'étrange histoire de nos relations avec le Siam ». Il en parle en connaissance de cause, ayant présidé la commission de délimitation de la frontière franco-siamoise (1904-1907) qui fit rendre au Cambodge, notre protégé, deux provinces que nous lui avions d'abord enlevées pour faire plaisir au Siam, quitte à les lui restituer plus tard, ce qui est toujours un grand succès diplomatique. D'où le sous-titre du volume : « La perte et le retour d'Angkor. » Pour tout dire, ce petit volume est extrêmement vif et mordant, mais peu orthodoxe. Ce n'est pas du Voltaire dans son *Charles XII*, on dirait souvent du Voltaire dans *Candide*. Le colonel Bernard est terriblement irrévérencieux à l'égard de la « carrière ». Nos diplomates aiment ce qui est bien écrit; ils ne goûteront cependant pas sans réserve ce récit non fardé de leurs exploits. Nous nous sommes fait moquer de nous pendant quarante ans, nous avons signé une série de conventions mort-nées au nom de grands principes dont personne ne nous demandait le respect ni même ne soupçonnait l'existence, tout cela pour faire honneur à la tradition du Grand Roi qui avait feint de prendre au sérieux une ambassade siamoise à peu près aussi qualifiée que les Turcs qui font de M. Jourdain un mamamouchi. Le dédain des intérêts matériels paraissait un des attributs essentiels de notre politique étrangère en ces pays d'Extrême-Orient. Il n'était question que de protéger nos missionnaires, lesquels, du moins

au Siam, ne demandaient rien « à leur pays d'origine sinon une bienfaisante indifférence ». Le colonel Bernard résume en trois principes lapidaires les causes de nos déboires indochinois : « l'incompréhension totale de la situation réciproque des deux parties; l'ignorance des intérêts positifs qu'il s'agissait de défendre; l'influence de théories générales inapplicables et de systèmes depuis longtemps périmés ».

Nos envoyés étaient des gens du monde, pénétrés des directives en honneur dans le « grand corps » auquel ils avaient le privilège d'appartenir. On les choisissait pour aller à Bangkok parce qu'ils avaient fait leurs preuves en Argentine, ou on les réputait spécialistes indo-chinois pour avoir séjourné en Chine. Hâtons-nous de dire que tout ceci se passait dans des temps très anciens, à la fin du siècle dernier. Il est permis de croire que les représentants de la France sont aujourd'hui plus avertis et mieux dirigés. Si nous avions agi au Maroc comme nous avons débuté au Siam, nous en serions encore à planter des poteaux-frontière dans le Sahara et à combiner des formules d'accord proclamant dans des articles juxtaposés le protectorat et l'indépendance en termes savamment calculés pour s'annuler réciproquement.

L'étude du colonel Bernard est de l'histoire ancienne, mais tellement rapprochée qu'elle est riche en leçons. Elle contient autant d'enseignements que de renseignements. Il en coûte moins de ne pas faire de cessions inconsidérées que d'avoir à revenir sur elles. Rien de creux comme un succès diplomatique sur le papier. Rien de vain comme un papier. Rien de plus fertile en complications qu'un papier vain.

***

La *Géographie générale des mers* de M. Camille Vallaux est vraiment la « somme » de tout ce qu'on sait actuellement sur cette immense question, — on peut la qualifier d'immense puisqu'elle concerne plus des deux tiers de la surface du globe (près de 71 p. 100). Eratosthène de Milet, dès le second siècle av. J.-C., évaluait aux deux tiers le domaine des mers, intuition d'autant plus remarquable qu'il évaluait à deux cent cinquante mille stades la circonférence du globe, ce qui est également

peu éloigné de la vérité (le stade équivalant à cent quatre-vingt-cinq mètres environ). Les anciens sur tous ces points étaient en avance de bien des siècles sur les modernes. En 1410, le cardinal Pierre d'Ailly, dans son traité *De imagine mundi*, n'évalue qu'à un septième la proportion des mers. Et Pierre d'Ailly, chancelier de l'Université de Paris, maître de Gerson, est une autorité considérable.

La chute de la civilisation antique avait ramené l'ignorance. Pythagore avait soutenu que la terre est une sphère, Aristote l'avait démontré. Isidore de Séville, qui mourra en 631 après J.-C. et qui résume toute la science de son temps, voit la terre sous la forme d'une roue. Tout était à recommencer et cette fois par la méthode expérimentale. L'usage de la boussole permet aux marins d'affronter le large. Les « portulans » apparaissent et étonnent par leur exactitude approximative quand on pense que les distances étaient évaluées à l'estime. On calculait assez bien la latitude par la hauteur de l'étoile polaire ou du soleil à midi, mais la fixation de la longitude reste impossible jusqu'au XVIIIe siècle. C'était là l'obstacle capital à la cartographie; on se trompait fatalement sur les distances dans le sens des parallèles. C'est en 1714 seulement qu'on créa en Angleterre le Bureau des Longitudes; c'est seulement alors qu'on arrive à garder avec soi l'heure du premier méridien et que les horloges marines de précision permettent de faire le point à midi en tout endroit. Désormais, on pourra situer les terres découvertes et les retrouver, ce qui n'était pas facile auparavant. Les îles Salomon, découvertes en 1595, ne furent repérées qu'au bout de deux siècles.

La place que tiennent les océans sur le globe ne doit pas faire exagérer l'importance de l'élément aquatique pour l'ensemble de la planète. L'eau tient beaucoup plus de place en surface qu'en volume. On admet que la profondeur moyenne de la mer est de quatre mille mètres. C'est peu sur un rayon terrestre de six mille trois cent soixante et onze kilomètres. Le grand géologue Lapparent fait remarquer que sur un globe terrestre de dix mètres de diamètre les plus fortes dépressions océaniques seraient représentées par un creux de sept millimètres et demi. Les joueurs de boule se contentent

d'un matériel qui n'est pas plus rigoureusement calibré. Les boulets de pierre l'étaient plutôt moins. Il n'en reste pas moins que la mer est l'état le plus fréquent de l'écorce terrestre. La mer forme un tout, elle est d'un seul tenant, tandis que les continents ne sont que des îles. On ne peut même pas dire que leur importance vient de la vie qui s'y manifeste, car la mer est aussi peuplée que la terre ferme, mais cette dernière a le monopole de la vie humaine, de la présence des hommes, dont nous sommes naturellement portés à nous exagérer l'intérêt. Les premières sociétés sont terriennes : il faut déjà un certain degré de civilisation pour se tourner vers les choses de la mer. L'empire romain, maître de la Méditerranée, n'a rien d'une thalassocratie. Il a peur de l'Océan, Thulé reste pour lui un pays fabuleux, l'ambre de la Baltique vient par les routes de terre.

Outre l'étude d'ensemble, M. Vallaux nous donne des études particulières sur chaque océan, sur chaque mer secondaire, avec tous les problèmes qui s'y rattachent. Qu'il s'agisse de l'Atlantide, du Gulf Stream, de la double découverte de l'Amérique, de l'outillage et des communications modernes, on trouve une mise au point excellemment présentée. On comprend mieux certains événements actuels à la lumière de tous ces renseignements. Il n'est pas indifférent, par exemple, de noter que dans la Mer du Japon, où le plancton nourricier du poisson abonde entre cent et deux cents mètres, les Japonais ont appris depuis longtemps à pêcher en profondeur, grâce à quoi leurs pêcheries sont aussi actives de ce côté que sur le littoral du Grand Océan.

Bien des lieux communs historiques résistent mal à cet examen raisonné. Voici une de ces idées toutes faites. Il est admis qu'un littoral très découpé est un stimulant auquel obéissent les peuples riverains. Ils sont marins de naissance. La Bretagne, la Provence sont prises à témoin. Comment expliquer alors que la Corse soit habitée par « le peuple le plus antimarin qui soit »? On voit par contre des rivages rectilignes, peu avantagés, donner naissance à des peuples de la mer, comme c'est le cas dans la Manche, en deçà du Cotentin. Pourquoi? Parce que les communications ne pouvaient s'établir autrement et que le besoin s'en est fait sentir à un

moment donné. Durant des siècles, il n'en a pas été ainsi et le goût de la mer à ce moment-là ne se manifestait ni au nord ni au sud d'une mer déserte. Il est né quand il a eu sa raison d'être. Un littoral articulé est favorable à la pêche côtière mais n'est pas nécessaire au grand trafic, et la pêche elle-même est peu active si le pays a d'autres moyens de subsistance. Les ports phéniciens et carthaginois n'étaient pas des ports de pêche.

Le travail que suppose un pareil volume fait rêver. M. Camille Vallaux nous explique modestement qu'il a professé pendant douze ans à l'Ecole navale, ce « cours de géographie générale appliquée à l'étude des mers ». Il ne lui a fallu que six ans de plus pour écrire son volume, ce qui n'est rien pour un bénédictin. L'illustration, toujours originale et documentaire, est d'une abondance qui n'a rien de stérile : cent quatorze figures et dessins, plus seize pages de planches ou croquis hors texte, et quatre grandes cartes. Le malheur des publications de cette valeur (cent cinquante francs) est de ne pas rester accessibles à toutes les bourses ni même à tous les budgets de nos pauvres bibliothèques publiques. Le crédit de quatre vingt mille dollars pour achats de livres dont dispose, malgré la crise, l'Université de Yale est humiliant pour les nôtres.

Il est possible que le livre de M. Vallaux n'enrichisse pas son éditeur (Alcan); il est sûr qu'il enrichit le trésor de la science française.

A. ALBERT-PETIT

LA VIE MUSICALE A PARIS

M. Alexandre Glazounow au pupitre. — Que de demeures particulières dans la maison des Muses! Quelle prodigieuse diversité de religions et de sectes parmi nos mélomanes! Tel se borne à demander aux concerts une intimité de plus en plus étroite avec les chefs-d'œuvre de son choix. Tel autre s'attache de préférence aux modalités de l'exécution, à cet élément personnel qui, variant sans cesse, permet d'apercevoir une même composition sous des aspects indéfiniment renouvelés. Entre ces deux attitudes, choisissons à notre guise. Mais la première attitude n'en est pas moins celle d'une élite qui peut, à toute heure, goûter les jouissances du plus grand nombre; l'autre ne s'élève qu'avec peine aux contemplations épurées de l'intelligence musicale.

En voyant M. Glazounow diriger aux Concerts Pasdeloup son *Concerto-Ballata en ut* pour violoncelle et orchestre[1], le 14 octobre 1933, on pouvait encore se dire qu'il existe une circonstance où ces deux partis si opposés tendent à se confondre. Quand une œuvre a pour interprète l'artiste même qui l'a mise au jour, le culte de la pensée musicale se renforce par l'attrait qu'exercent généralement les virtuoses et les princes de l'orchestre. Ces deux sentiments n'en forment alors qu'un seul. Entre l'absolu et le relatif, le général et le particulier, le durable et l'éphémère, le tréfonds et la surface, le compositeur réalise par la magie de son influence une

1. Édition Belaïew, Leipzig.

égalité mystérieuse dont les manifestations demeurent au surplus assez exceptionnelles.

Ce phénomène a pour conséquence de reléguer au second plan les questions purement techniques. Le problème de la maîtrise professionnelle perd de son importance. L'expérience et l'habileté du dirigeant cessent de nous intéresser. Assurément, un compositeur doublé d'un chef d'orchestre insigne, comme Berlioz, Wagner, Liszt et Vincent d'Indy, sera toujours porté aux nues. Mais les connaisseurs n'en demandent pas tant. A moins que l'artiste ne soit d'une gaucherie excessive, sa présence au pupitre invite à l'enthousiasme, parce qu'elle semble annoncer d'inestimables échanges entre l'auteur et l'auditeur. Pour les mouvements, les nuances, l'expression, la valeur des timbres et le style en général, chacun se dispose à recueillir des enseignements définitifs.

Les Parisiens se rappellent avec quelle subtilité M. Toscanini sait exposer, d'une strophe à l'autre, le *Boléro* de M. Maurice Ravel. Eh bien! en dépit de ces brillants prestiges, rien ne vaut pour les initiés la version de l'auteur. Il est naturel de préférer la certitude aux conjectures les plus spécieuses. On dirait, au reste, que la grâce de la présence réelle transporte les dévots au septième ciel. Suivre leur maître des yeux, le voir évoquer en personne la forme de ses songes, voilà sans doute un raccourci infaillible pour atteindre rapidement au cœur du talent ou du génie. Les incrédules eux-mêmes, quoiqu'ils s'en défendent, subissent les effets de cette mystique. Regardez-les plutôt! Quelle curiosité, quelle émotion unanime, à l'instant où le compositeur se fraye un chemin à travers l'orchestre, puis, debout à son pupitre, avant d'empoigner le bâton, salue gravement cette foule d'inconnus qui l'acclament, lui font fête!...

Ainsi nous est apparu M. Glazounow au Théâtre des Champs-Élysées. Pour la première fois d'ailleurs, car notre génération n'a pu connaître les deux mémorables séances de l'Exposition universelle de 1889 où quelques Parisiens avaient célébré cette aurore boréale, le merveilleux éveil de la jeune école russe. A cette époque, M. Glazounow, âgé de vingt-quatre ans, était venu diriger au Trocadéro son *Stenka Razine*. Et le public français montra depuis cette révélation un goût fort

vif pour ses productions capitales, les deux *Ouvertures sur des thèmes populaires grecs*, les poèmes symphoniques de la *Forêt* et de *Stenka Razine*, le quintette, les quatuors à cordes, la *Deuxième* et la *Quatrième symphonie*. Des arrangements à quatre mains eurent bientôt répandu ces ouvrages, en un temps où l'édition musicale n'utilisait pas encore le disque. Pour illustrer la précocité extraordinaire de l'écrivain, on rappelait que sa *Première symphonie* avait été achevée à seize ans, et que Liszt l'avait fait jouer à Weimar dès 1884. On n'ignorait pas non plus que « les Cinq », c'est-à-dire les principaux musiciens russes, si divisés qu'ils fussent entre eux, s'unissaient du moins pour exalter ce jeune prodige, qui excellait indistinctement dans toutes les formes de la composition et n'hésitait pas à reconstituer de mémoire les esquisses inachevées ou perdues de Borodine. Les plus chaudes sympathies allaient à M. Glazounow, vers la fin du XIXe siècle.

En est-il tout à fait de même aujourd'hui? Hélas! le sarcasme de Rossini vieillissant nous revient à l'esprit : « La musique est de tous les arts le plus viager. » A coup sûr, nos braves dilettantes s'imaginent avoir accompli en six lustres un chemin considérable. Les mélomanes, comme les lettrés, sont rassasiés de « charme slave ». Ce chant des bateliers du Volga dont le flot ténébreux s'épanche à travers *Stenka Razine*, leur est devenu aussi familier qu'un air de France. Les ballets russes ont acclimaté parmi nous les magnificences et les caprices d'un art semi-oriental qui nous comblait autrefois de stupeur. Ces rythmes sauvages, ces hymnes du steppe où la langueur sarrasine s'allie à la férocité mongole, on les écoute maintenant sans tressaillir. Audaces inoffensives auprès des violences auxquelles nous ont habitués M. Strawinsky et son équipe. Une Russie nouvelle s'est imposée à nous. Si les partitions de M. Glazounow ont conservé heureusement leur grâce mélodique, nous y chercherions en vain cette beauté du diable qui étonnait jadis comme un attrait et un scandale.

Son *Concerto-Ballata* pour violoncelle et orchestre en *ut majeur* (*opus* 108), composé en 1931, n'a vraiment rien de subversif. L'unique ambition de M. Glazounow semble avoir été d'enrichir un répertoire qui, depuis les beaux jours de

Philippe-Emmanuel Bach, Haydn et Boccherini, n'offre aux virtuoses que des ressources bien limitées. Si sa contribution personnelle se distingue des morceaux qu'ont écrit dans le même genre Schumann, Saint-Saëns, Lalo, cela tient à la forme et non pas à la couleur : ce concerto, en effet, n'emprunte aucun de ses éléments au fonds national où M. Glazounow a puisé tant de fois avec bonheur.

L'ouvrage est d'un seul tenant. On le prendrait, à première vue, pour une fantaisie libre, s'il n'attestait au contraire un profond souci d'unité. Ses divers mouvements s'enchaînent entre eux avec rigueur. Bien qu'ils comprennent une *ballata* d'un caractère élégiaque, un récitatif et une cadence fort étendue, ils ne sacrifient jamais au pittoresque, ils s'interdisent toute progression lyrique ou dramatique. Les thèmes conducteurs, en très petit nombre, sont au service d'une volonté qui poursuit son but avec persévérance. Dans ces conditions, l'intérêt s'attache exclusivement aux rapports judicieux du violoncelle avec l'orchestre, au choix des modulations, à la belle ordonnance des idées ainsi qu'à leur exploitation énergique. On ne songe pas à Balakirew, mais à Brahms. C'est que M. Glazounow a toujours eu ce double privilège, fort admiré de son professeur Rimsky-Korsakow, d'utiliser à merveille les airs et les rythmes de son terroir natal, puis de revenir sans effort à la musique pure, aux recherches austères du contrepoint et de la variation transcendante, selon l'exemple des plus grands maîtres. Or, ce que nous montre le *Concerto-Ballata* pour violoncelle, c'est justement cette seconde face de son talent.

La musique approche-t-elle d'un tournant décisif? Faut-il, en prévision d'une crise, d'un bouleversement radical, interroger sans relâche les étoiles nouvelles qui montent à l'horizon?.. M. Glazounow considère ces problèmes avec l'impassibilité du sage. Il ne songe pas à renier les principes de sa jeunesse. Fidèle aux consonances normales et aux architectures rationnelles, il évite les intervalles durs et les échafaudages téméraires. Sans doute, avec les années, son accent est devenu plus grave, sa technique plus serrée et plus subtile; mais son idéal demeure le même. Pour certains esprits robustes, les lois sacrées des Muses ont une valeur perpétuelle.

***

La visite du « Kammerchor » de Bâle. — Mais à tout prendre, il n'y a peut-être pas de coupure irrémédiable entre le XIXe siècle et le nôtre, comme on voudrait nous le faire accroire. Nous avons trop de peine à nous persuader que M. Glazounow et M. Strawinsky, élèves l'un et l'autre de Rimsky-Korsakow, bien qu'à vingt ans d'intervalle, n'ont plus rien à se dire. Quinze jours après le *Concerto-Ballata*, les Parisiens réentendaient à la salle Pleyel la *Symphonie de psaumes*, et, ce soir-là, malgré le contraste des apparences, on ne laissait pas de remarquer les secrètes analogies qu'une identité d'origines entretient malgré tout entre deux générations qui, officiellement, affectent de s'ignorer.

Ces accointances mystérieuses eussent passé inaperçues, si l' « Orchestre Symphonique de Paris » ou les Concerts Siohan avaient repris cette *Symphonie* dont ils nous ont donné, l'année dernière, de si vivantes images. Ces interprètes vigoureux et précis excellent à mettre en valeur les plans successifs, les contours et les arêtes, les traits à l'emporte-pièce, les touches de couleur vive, les rythmes aux percussions impitoyables comme celles des marteaux-pilons : M. Strawinsky, présenté de la sorte, apparaît alors en guerre ouverte avec tous ses prédécesseurs. Mais l'exécution du 27 octobre répondait à d'autres vues. A ce concert spirituel, le jeune et intrépide directeur du « Kammerchor », M. Paul Sacher, espérait surtout faire ressortir ce que la *Symphonie de psaumes* a de religieux, d'immatériel et peut-être aussi de foncièrement classique. Ainsi, voilà six ans, M. Oskar Fried avait cherché à ramener le *Sacre du printemps* dans les cadres de la symphonie moderne[1]. Ces conceptions peuvent se défendre. Par malheur, M. Paul Sacher et sa troupe n'ont pas réussi à nous convaincre. On a pu se rendre compte que ce parti pris de spiritualité à outrance nuisait à M. Strawinsky. Transposée dans une atmosphère trop raréfiée, sa puissante *Symphonie de psaumes*, l'une de ses œuvres les plus hautes, languit et se dénature. Ces chanteurs et ces instrumentistes, on croit les voir cheminer lentement, tristement, à travers un paysage glacé, sous une

1. Cf. la *Revue de Paris* du 15 août 1927.

pluie de cendres. Et le public, ennuyé d'attendre aussi longtemps son plaisir, découvre avec stupeur que cet art prétendument révolutionnaire n'a pas encore rompu toutes ses attaches avec le passé.

Quant au *De profundis* de Gluck, qui précédait la *Symphonie de psaumes*, on en disait merveilles. Plus d'un auditeur, ayant lu que ce psaume, composé par Gluck sur ses vieux jours, avait été exécuté pour la première fois aux obsèques du maître, se disposait à une méditation émue. Mais il fallut en rabattre. Quel désenchantement! Nulle noblesse, hors celle qu'on enseignait d'office au XVIIIe siècle dans tous les ateliers musicaux : une rhétorique d'apparat et de convention, rendue encore plus fastidieuse par le contraste d'une instrumentation affreusement triviale. A cette époque, si près de la mort, le fier génie d'*Alceste* et des deux *Iphigénie* devait avoir jeté son feu. Si nos gluckistes apprenaient un jour que cet ouvrage bien fait, mais sans âme, est d'un contemporain quelconque, par exemple de Salieri, on les entendrait s'écrier d'une seule voix : « Parbleu, nous le savions bien!... »

Dieu merci, le concert sprirituel avait eu un début tout autrement intéressant, où les chanteurs de Bâle s'étaient couverts de gloire. On avait admiré notamment un choix de chœurs *a capella*, depuis le chant grégorien jusqu'aux radieuses polyphonies de Heinrich Schütz, sans négliger Palestrina ni les madrigalistes flamands et italiens. L'homogénéité de l'ensemble, sa discipline si souple, un style sobre et d'autant plus expressif, avaient subjugué l'assistance. Elle ne feuilletait plus ses programmes. Pendant ces hymnes mystiques, on n'avait qu'à fermer les yeux pour entendre aussitôt, avec ravissement, un écho attendri du Moyen âge et les plus touchants récits de la *Légende dorée*. Parmi les visions de Giotto et de Dante, parmi les chants des bienheureux, les concerts angéliques et les lumières célestes, on n'avait cure des notices, car les qualités poétiques se passent de commentaires. C'est en toute liberté que l'on goûtait le gracieux lyrisme d'un Luca Marenzio dans son *Hodie Christus natus est* à quatre voix, puis la charmante peinture d'un Jan Pieters Sweelinck, *Or sus, serviteurs du Seigneur*, où des carillons innombrables tintent finement à travers les brumes du vieux pays flamand.

Et quel enthousiasme après le *Crucifixus* à huit voix d'Antonio Lotti, ce chef-d'œuvre de pathétique! Les acclamations se prolongeaient à tel point qu'il fallut enfin le reprendre.

Accueil plus chaleureux encore le lendemain soir, au Théâtre des Champs-Élysées, pour l'*Idoménée* de Mozart. Les Parisiens y étaient accourus en foule. Chacun savait que cet ouvrage célèbre n'a jamais paru sur une scène lyrique française. A peine si les concerts en exécutent, de loin en loin, quelque fragment isolé. Sans doute, le « Kammerchor » de Bâle l'avait chanté à peu près intégralement, le 21 février 1931, dans la salle du Conservatoire; mais il s'agissait alors d'une audition réservée aux seuls membres de la « Société d'études mozartiennes ». Cette tentative ayant réussi, la présidente de l'association, madame Octave Homberg, que les admirateurs parisiens de Mozart honorent à présent comme leur bienfaitrice particulière, s'était promis de la renouveler par la suite en faveur du grand public. Rendons-lui grâces! Sans elle, nous n'aurions pu revenir, à moins de trois ans d'intervalle, sur une partition trop longemps délaissée, ni soumettre notre jugement initial à la contre-épreuve la plus instructive.

Cette deuxième rencontre avec *Idoménée* fut extrêmement belle. Les chœurs déployèrent encore mieux les qualités par lesquelles ils avaient conquis nos suffrages. Les solistes, sans qu'il y ait lieu de les citer nommément, étaient d'un niveau supérieur à leurs devanciers, et chacun montrait une juste compréhension de son rôle. Enfin, l'orchestre de la « Société d'études mozartiennes » avait accompli sous le rapport de la cohésion et de l'exactitude les progrès les plus sérieux. Mais ce qui nous fascinait, c'était l'œuvre en elle-même. Toute notre attention se concentrait sur le style, dont nous espérions bien, cette fois, surprendre le secret. Au premier abord, en effet, l'éclat et l'euphonie magiques d'*Idoménée* exercent un tel charme qu'il n'est plus guère possible de démêler ce qui lui manque, ce qui l'empêche décidément de figurer parmi les créations parfaites de Mozart. Or, il faut bien l'avouer, nous fûmes sensible pendant cette nouvelle confrontation à certaines disparates qui nous avaient laissé indifférent en 1931. Les beautés de détail, la magnificence des chœurs, la puissance même de certaines fins d'acte, ne purent toujours nous

masquer le vice de la conception initiale. Dans sa prédilection pour le théâtre lyrique des Italiens, Mozart s'était fait trop d'illusions sur la stabilité de l'*opera seria*. Si vieillotte que fût déjà cette forme, il se flattait de la rajeunir et de l'ennoblir en lui prêtant, outre l'éblouissante parure de son orchestre, certains ornements empruntés à l'opéra français. On reconnaît sans peine, dans *Idoménée*, les apports de Rameau et de Gluck; mais cette fois, malgré son extraordinaire pouvoir d'assimilation, Mozart n'a point réussi à fondre au même creuset ces éléments hétérogènes et à leur imposer la marque de son génie. Ce n'est point l'inspiration qui a fait défaut, mais bien le jugement. Et la même erreur devait se produire à nouveau en 1791, quand, après tant de chefs-d'œuvre, Mozart revint à l'*opera seria*en écrivant la *Clémence de Titus*. Mozart, chose étrange, ne s'était pas aperçu que l'*opera seria* avait cessé de vivre...

Il ne fallait rien de moins qu'une seconde visite du « Kammerchor » de Bâle pour nous apprendre que cette partition si riche, si fascinante, participe malheureusement des faiblesses de l'*opera seria*.

***

Concerts de l'« orchestre symphonique de Paris ». — Alors que trop d'associations symphoniques se cantonnent dans un répertoire immuable, en sorte que le même concert semble recommencer partout et sans fin, les programmes de l' « Orchestre Symphonique de Paris » sont de ceux qui nous promettent encore un petit plaisir de curiosité. Ils témoignent d'un effort que l'on doit saluer comme un acte de bonne volonté et d'énergie.

Pour rendre hommage à Debussy, l' « Orchestre Symphonique de Paris » ne se contente pas d'afficher éternellement le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, les *Nocturnes*, la *Mer*; il veut bien se ressouvenir de *Gigues*, où les rythmes et les timbres ont tant de grâce que la faiblesse de l'invention mélodique se fait à peine sentir. En l'honneur de Schumann, il ressucite une œuvre symphonique dont les chefs d'orchestre n'ont guère abusé en ces dernières années : *Ouverture*,

scherzo et final. Et souvent dans la même séance, il juxtapose les contrastes les plus hardis, comme, par exemple, en associant le *Concerto en sol* pour clavecin de Jean-Chrétien Bach joué par madame Rœsgen-Champion, aux élucubrations astucieuses de M. Kurt Weill : trois airs du *Silbersee*, chantés par mademoiselle Madeleine Grey. Ces accouplements feraient scandale, s'il ne fallait surtout y voir une mesure préventive contre l'ennui, ce morne et implacable ennui, fils de l'uniformité, qui règne si tyranniquement depuis la guerre sur notre vie musicale. On sait gré à une association encore si jeune de bien vouloir nous rendre l'illusion d'une époque où les musiciens en général, et ceux de France en particulier, séduisaient par un attrait de jeunesse, où leurs compositions parfaitement belles étaient encore dans la fleur de leur nouveauté épanouie et printanière. Puisque nos concerts sont devenus si monotones, ne trouvons pas mauvais que des chefs différents se succèdent au pupitre. On peut bien admettre, tout en faisant le plus grand cas de M. Pierre Monteux, que sa baguette passe quelquefois à M. Alfred Cortot ou bien à M. Roger Désormières.

Les interprétations orchestrales de M. Cortot se distinguent par leur saveur individuelle. Sans être d'une technique irréprochable, elles abondent en trouvailles imprévues, suggestives, pleines de sens et d'émotion. Entendre diriger *Ouverture, scherzo et final*, puis quelques *valses* de Mozart avec cette modération nuancée, un tact si expressif, cela repose enfin de certaines exaltations grossières.

M. Cortot, malgré sa souplesse, ne semble pas toujours à son aise dans la musique de M. Maurice Ravel. Celle-ci serait-elle trop sèche et cassante pour son goût? Peut-être bien. En tout cas, les mouvements du *Concert* ont manqué çà et là de précision, et M. Désormières a su montrer plus d'assurance le 5 novembre en conduisant le *Concerto pour main gauche*. Mais quand l'inspiration propre de M. Ravel n'est pas en jeu, quand il s'agit simplement de sa palette instrumentale, comme dans ces *Tableaux d'une exposition* où le magicien de la *Valse* prête à Moussorgsky ses couleurs les plus heureuses, M. Cortot fait valoir en artiste consommé ces effets insolites et délicieux. Le *Ballet des poussins dans leurs coquilles* devient aussitôt une bluette exquise, et le dialogue des deux Juifs, *Samuel Golden-*

berg et Schmuyle, fait songer par sa véhémence aux Daumier les plus âpres et les plus sombres. A l' « Orchestre symphonique de Paris » comme au piano, M. Alfred Cortot est en vérite un guide incomparable pour l'*Exposition* du génial Moussorgsky.

***

Exposition de la musique française. — Ils ont beau connaître depuis de longues années et chérir de tout leur cœur la Bibliothèque Nationale, — « la Nationale », comme ils l'appellent familièrement; ils ont beau savoir qu'elle renferme des trésors sans prix, des nourritures inépuisables pour n'importe quel appétit de l'intelligence humaine, et qu'elle rassemble entre ses vieux murs toutes les curiosités et toutes les compétences : ses amis les plus fidèles n'en ont pas moins appris avec un certain étonnement que la Bibliothèque Nationale organisait pour ce mois de décembre une exposition de musique, et rien que de musique, à la gloire de la musique française depuis le VIe siècle après Jésus-Christ jusqu'à la Révolution de 1789.

L'entreprise ayant paru audacieuse, les critiques ont eu beau jeu... Que l'art musical, plaisir des sens, émanation de la vitalité irréfléchie, obscure, soit par ailleurs une science organisée et l'une de nos conquêtes intellectuelles les plus extraordinaires, bon nombre de nos contemporains ont peine à s'en persuader. Et puis, demandait-on, en l'absence des chants et des symphonies dont le concert peut enivrer, la musique silencieuse, la musique réduite à sa seule histoire, à la présence inanimée de ses emblèmes et de ses textes, a-t-elle vraiment beaucoup d'attraits pour la moyenne des visiteurs? Comment attirer ces esprits incultes, agir avec force sur leurs imaginations rétives ou paresseuses?...

L'évolution de la musique nationale n'avait pas encore fait l'objet à Paris d'une exposition rétrospective aussi complète. On abordait ces problèmes pour la première fois. Il fallait donc établir des principes, certaines directions générales, un plan, une méthode de travail; il fallait prévoir, choisir, coordonner, songer aux grandes lignes ainsi qu'aux moindres détails.

La Bibliothèque Nationale possède des collections d'un intérêt si prodigieux qu'elle ne pouvait guère se contenter d'une exposition anecdotique et pittoresque, simple étalage de souvenirs ou des curiosités pour le divertissement de l'amateur frivole. D'autre part, une présentation trop savante, trop abstraite, à l'usage exclusif des spécialistes, risquait de faire le vide.

Voici que toutes ces difficultés sont résolues avec une élégante sagesse. Et la galerie Mazarine nous convie enfin au spectacle le plus extraordinaire, puisque la musique, délice de l'ouïe, y est subitement transférée dans le domaine des yeux. Rien n'a été négligé en vue de ce tour de force. La Bibliothèque Nationale, quoique riche par elle-même, a fait appel aux bibliothèques de province et même de l'étranger. Les collections particulières n'ont pas été moins complaisantes. Nous voyons en bonne place des livres rarissimes, des estampes, des affiches, des manuscrits, des autographes, communiqués par MM. Alfred Cortot, Henry Prunières, Marc Pincherle, André Meyer, par tous ceux qui se passionnent pour l'histoire de la musique.

De prime abord, en entrant, les regards se fixent sur les *Fragments d'opéras*, quatre tapisseries des Gobelins d'après Charles Coypel. Cette suite aux couleurs merveilleuses est datée de 1733 à 1735. Louis XV l'avait donnée au duc de Grimaldi, ambassadeur d'Espagne. Conservée au palais Pallavicino-Grimaldi, à Gênes, jusqu'à la fin du XIXe siècle, elle vient d'être prêtée à la Bibliothèque Nationale par M. le baron Henri de Rothschild. Aucun travail n'en dirait aussi long sur la persistante renommée de Lully au XVIIIe siècle. Ainsi donc, alors même que Rameau faisait applaudir à l'Opéra son *Hippolyte et Aricie*, les Gobelins continuaient de tisser pour le Roi ces tapisseries où revivent durablement les scènes les plus fameuses de *Roland* et d'*Armide*.

Ces splendeurs effacent tout. Néanmoins, leur entourage n'est pas sans dignité. Aussitôt après les *Fragments d'opéras*, on remarque les instruments anciens de la Renaissance, les lutrins, les ivoires, les émaux, tant de peintures et de dessins venus du Louvre, de Cluny, de Carnavalet, des Arts décoratifs et de Versailles. Et puis, en fait de sculptures, voici le bronze

de Lully par Coysevox : on le jugera plus facilement qu'à Notre-Dame-des-Victoires, où ce buste perchait si haut. Ses voisins sont ici le *Rameau* de Caffieri, le *Gluck* de Houdon, un *Philidor* de Pajou. Qui pourra considérer avec indifférence ces musiciens illustres?

On approche enfin, le moment venu, des vitrines. Penchons-nous un peu, examinons, à moins que l'affluence ne s'y oppose. Mais que les partitions autographes les plus célèbres, fussent-elles le *Devin du village* de Jean-Jacques ou même l'*Alceste* de Gluck, ne nous retiennent pas outre mesure! Car des reliques pour les moins aussi précieuses nous attendent à quelques pas...

Ce qui touche profondément, ce qui parle tout ensemble au cœur et à l'esprit, c'est bien ce peuple de chartes, de manuscrits, honneur des bibliothèques tant de fois centenaires, où l'on peut voir depuis l'origine les humbles et difficiles commencements de la musique française.

Tous ces ouvrages n'ont pas trait à l'art des sons. La *Première bible de Charles le Chauve* ne figure ici que parce que l'une de ses peintures représente David, la harpe en main, tandis que ces compagnons d'armes jouent de la corne, de la lyre, des crotales, et d'une flûte assez extraordinaire. Mais, en général, les manuscrits exposés se rapportent directement à l'histoire de la musique. Le plus ancien, le plus vénérable, le *Psautier de saint Germain*, dont les feuillets de pourpre sont magnifiquement calligraphiés d'onciales d'argent et d'or, comporte certains signes mystérieux qui indiquent la place des accents musicaux ou la reprise des refrains. On assiste dès lors à la naissance et au lent développement de notre écriture musicale. Sans être grand clerc en matière de « neumes », le visiteur peut suivre ce progrès continu : l'invention progressive de la portée, des clefs, des notes disposées sur les lignes. Et tous ces documents, quels qu'ils soient, missels ou graduels, pontificaux, évangéliaires, bréviaires, antiphonaires, prosaires, tonaires, lectionnaires, tropaires ou sacramentaires, enluminés de miniatures ou simplement ornés de lettres initiales, racontent la même histoire, attestent le même effort : la recherche d'une notation capable de fixer la pensée musicale, cet instant fugitif de nos durées si éphémères...

Mais le chemin est long du *Psautier de saint Germain* et des traités de Guy d'Arezzo aux premières typographies de la Renaissance et aux belles éditions gravées des temps modernes. Va-t-on se perdre en route? Nullement, car la Bibliothèque Nationale nous a précisément donné pour guides les érudits français qui possèdent le mieux chacune de ces périodes. On leur doit un catalogue excellent. M. A. Gastoué nous mène du VIe au XIIIe siècle par un chemin fort uni; M. André Pirro se réserve les XIVe et XVe siècles; la Renaissance échoit tout naturellement à M. Henry Expert; et M. Henry Prunières, assumant la tâche la plus laborieuse, a dressé une véritable somme musicale des XVIIe et XVIIIe siècles.

Par une pensée bien touchante, bien significative, un seul compositeur allemand a trouvé place dans la galerie Mazarine : c'est Mozart. De ses trois séjours en France sous Louis XV et Louis XVI, de sa participation à la vie musicale de Paris, les bibliothèques et les musées conservent assez de souvenirs pour que cette dérogation soit pleinement justifiée. L'exposition, quant au reste, est spécialement réservée aux grâces et aux richesses de la musique française.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LE SALON DE L'EUROPE

« LA RUE DES NATIONS[1] »

Mademoiselle Eugénie Buffet tenait l'*Auberge de la Pomme de Pin*, au *Vieux Paris*. C'était une petite salle enfumée, bondée de gens qui avaient abandonné cinq minutes la rue de Paris pour venir entendre des chansons *nationalistes* ou les *Romances de la Fleur de Lys*, de Théodore Botrel. Ce public relativement choisi, s'amusait à reprendre en chœur le refrain de la *Sérénade du Pavé*, qui n'était pas une nouveauté.

Sois bonne, ô ma chère inconnue.
Pour qui j'ai si souvent chanté...

Eugénie Buffet faisait « battre aux champs » son tambour pour chaque nouvel arrivant et interpellait ses auditeurs : — « Êtes-vous bien?... Ça vous va-t-il?... Je vais vous chanter maintenant le *Mouchoir de Cholet*... »

Elle lançait les couplets d'une voix forte et bien timbrée, elle articulait admirablement. Ce n'était pas la diction amère et si nuancée de Félicia Mallet, mais des mots martelés avec fermeté et qui prenaient à la gorge ces auditeurs d'un instant.

Je me souviens d'avoir vu, chez Nini Buffet, la comtesse Potocka, née Pignatelli, Emmanuela, dont la beauté comme les mots étaient célèbres. Elle criblait de ses traits M. Ar-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

thur Meyer qui, ce soir-là, lui servait de cornac, blême entre les favoris, les cheveux roulés remontant à la base du crâne, afin de cacher une calvitie, aussi peu facile à dissimuler que le type sémite dont souffrait ce nouveau chrétien, qui avait eu pour marraine la duchesse d'Uzès, née Mortemart.

Le matin même, un écho du *Gaulois* relatait — avec quelle discrétion, quelles restrictions, quelles nuances — un déjeuner qui avait eu lieu au palais de marbre rose de l'avenue du Bois de Boulogne et à la fin duquel le comte Orlowski, cousin du comte Boni de Castellane, tout en portant la France aux nues, avait dit : — « C'est malheureux que vos officiers soient des lâches. » M. de Castellane avait bondi et giflé son hôte en le reconduisant jusqu'à la porte. Ils allaient se rencontrer sur le terrain. L'étranger ne voulait pas encore constituer de témoins; mais l'événement était connu, et l'on en parlait comme de tout ce qui touchait à celui qui venait d'édifier le palais de marbre rose et qui avait aussi ses entrées au Palais-Bourbon.

La comtesse Potocka, ce soir-là, était particulièrement excitée par cette aventure.

A travers la table de l'auberge d'Eugénie Buffet, j'entendis madame Potocka dire d'un ton coupant et tutoyant le directeur du *Gaulois*, comme pour assourdir le mot qu'elle lui assénait :

— Hein? ça t'la coupe.

***

Le 11 juillet, pour attirer et distraire les provinciaux, une *fête coloniale* avait été annoncée dans les jardins du Trocadéro.

Le long des palais cambodgiens, annamites et autres, sous un ciel de nuit d'Égypte — alors que la lune montant derrière la Tour, semblait un ascenseur lunimeux — les exotiques de l'Exposition, parqués comme des mulets et vêtus de leurs plus beaux accoutrements, attendaient l'heure du défilé.

La foule se pressait autour des bassins et des temples. Tous les monsieur Poire et les madame Courge de l'Universelle étaient là. Dans l'antiquité, les esclaves défilaient devant un seul maître; ce soir-là, des quatre coins du monde, ils étaient venus pour le peuple.

Ils attendaient, Dahoméens d'ébène, Tunisiens sémites, Annamites en culottes de soie, Algériens des bazars. Noirs, jaunes, bronzés, bis, jouant du tam-tam, agitant de grands lampions de papier, des divinités bariolées et des étendards brodés de monstres, cette cavalcade bizarre, sans cohésion, ressemblait à un cortège de mi-carême.

Les lanternes se balançaient au sommet des bâtons, les musiques, aigres et sonores, lançaient de stridents accords. Les pagnes, les gandouras, les burnous, les haïks, les épidermes sombres, les yeux brillants, les sclérotiques glauques, formaient une mosaïque, une toile où se retrouvaient les larges touches de Brangwyn.

Cette poignée de déguisés était censée symboliser nos colonies. Ces indigènes étaient les frères de ceux en face de qui les petits de l'infanterie de marine tombaient un peu partout dans les déserts, les rizières et les défilés de montagnes, la poitrine trouée, le corps mutilé.

Boum, boum, boum! Les palais flamboyaient, de la Tour Eiffel au Trocadéro. Des oranges lumineuses pendaient des arbres, comme des fruits trop mûrs et déjà liquéfiés.

Aï laï laï la a! : les exotiques chantaient pour nous distraire; mais, là-bas, tout là-bas, sous leurs cieux impitoyables, autour de nos petits morts, ils avaient joué des mêmes instruments, poussé les mêmes cris et lancé le même *laï laï!...*

***

Le lendemain, inauguration du Théâtre de la Loïe Fuller, qui présentait une troupe de tragédiens japonais. Ce fut du délire. Les gens de goût, les têtes de file, clamèrent que Kawakami et Sadda Yacco étaient les plus merveilleux mimes qui fussent, laissant loin derrière eux, tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Les femmes avec leurs ceintures hautes, leurs coiffures lisses, les broderies soyeuses et dorées de leurs robes, leur grâce à tenir l'éventail et l'ombrelle et, surtout, l'étoile de cette troupe, une tragédienne étrange qui était aussi danseuse, rappelaient la grâce et l'élégance des estampes d'Outamaro. Les hommes avaient l'agilité, les silhouettes anguleuses et brisées des Chinois de paravents et des lanternes en papier de riz.

Mais le plus admirable du spectacle et qui faisait se pâmer Jean Lorrain, c'était l'*humanité* de cette tragédienne, Sadda Yacco, son naturalisme. Elle mourait comme on avait seulement vu mourir Sarah Bernhardt. Cette agonie ne durait que quelques secondes. La femme, debout, demeurait droite, ses yeux tournaient dans l'orbite, plus noirs dans la face blême, les cheveux épars de la perruque se dressaient sur le sommet de la tête, ajoutant à la théâtrale horreur de cette fin. Elle ne criait pas, ne faisait aucun geste : toute la mort était sur son visage, sur ses lèvres qui s'amincissaient et s'étiraient, dans ses narines pincées, dans son regard pâlissant. C'était une agonie véritable, à laquelle on croyait assister avec une délectation exquise et affreuse à la fois, devant cette poupée splendidement vêtue et qui rendait l'âme.

***

Les préparatifs de la Fête nationale s'ajoutaient aux décors de l'Exposition.

Quelle société se fondera un jour sous ce titre : « Les amis des fêtes nationales »? Nous avions les *Amis des arts* et ceux des *Monuments Historiques*, qui encourageaient ce qu'ils ont toujours appelé l'art et préservaient de la pioche des démolisseurs les bâtisses léthargiques et rongées, les porches moussus.

Qui donc préservera Paris des mauvais pavoisements des fêtes nationales?

Des drapeaux et des becs de gaz. Des mâts surmontés d'une banderole et trois chiffons de calicot. Où étaient les fêtes du moyen âge? Les défilés fleuris entre les tapisseries de haute-lice accrochées aux maisons; les arcs de triomphe et les châteaux de treillage vert du dix-huitième siècle, et les guirlandes de fleurs des Fêtes-Dieu?

Le 14 juillet : un orphéon, un drapeau, un triangle de gaz, trois provinciaux, un paysan avec un panier, un marchand de décorations en émail tricolore, un joueur d'orgue qui est manchot, un chien frappé d'insolation.

M. Loubet, que deux agents en bourgeois acclamaient au retour de la revue : voilà le 14 juillet 1900.

Les Parisiens qui traînaient encore à l'Exposition gagnèrent les plages, la montagne et les maisons où ils s'ennuient devant une nature qui leur paraît affable et hostile, comme une marâtre inconnue.

***

Paris, cependant, préparait des galas d'août. On y promettait des danses et les amabilités de MM. Loubet et Combarieu.

Le Président de la République voulait effacer les munificences de M. Deschanel. Il y aurait à l'Élysée, une salle de théâtre dans le jardin, et elle serait bleu ciel! Et, puisque M. Deschanel s'était adressé à M. Carré, directeur de l'Opéra-Comique, on s'était adressé à M. Gaillard, directeur de l'Opéra. Deschanel avait raflé les comédiens et chanteurs, M. Loubet aurait les danseuses! Une vraie fête pour le Shah des shahs!

Les organisateurs avaient suggéré d'offrir au Shah cette fête, à l'annexe de Vincennes. On y eût peut-être vu des visiteurs, pour une fois, — les visiteurs des canicules. — Le nombre des entrées diminuait tous les jours à cette annexe. On n'y comptait guère que les jetons de service du personnel. Les faillites, d'ailleurs, se succédaient. Et l'Exposition n'était pas seule à voir diminuer le chiffre de ses entrées. Les théâtres de Paris faisaient à peu près les mêmes recettes que la Comédie-Française et l'Odéon avec des différences de trois cents à cinq cents francs! M. Claretie visitait tous les jours, rue Blanche, le Nouveau-Théâtre, où la Comédie-Française allait s'installer, car les travaux de reconstruction poursuivis depuis l'incendie qui avait détruit la salle au mois de février, n'avançaient guère. Il fallait séparer les loges en quatre pour les sociétaires exigeantes qui ne pouvaient se priver de chaise longue.

Une insolation de Coquelin avait interrompu les « brillantes recettes » de *Cyrano*. Mais Sarah Bernhardt donnait encore des matinées de l'*Aiglon*.

***

Pendant un passage à Paris, au mois d'août, traversant le pont des Invalides et regardant l'Exposition qui se pati-

nait, on se serait facilement cru dans une ville de Hollande ou de Belgique, bâtie au bord d'un canal. Cette architecture à clochetons, avait des airs d'hôtel de ville nordiques, tandis qu'une grève des cochers de fiacre rendait les quais déserts.

Les Champs-Élysées étaient vides. Un étonnement, une joie naïve se manifestaient sur les visages des passants qui apercevaient une figure amie, comme à l'étranger, lorsqu'on croise un Parisien, connu de vue, seulement, mais qui donne l'illusion qu'on n'est pas tout à fait seul, abandonné.

Les marronniers de l'avenue, aujourd'hui remplacés par des platanes, étaient déjà rongés par cette rouille d'automne trop hâtive, qui contraste si vivement avec la verdure des environs; et, dans les corbeilles du Rond-Point, les fleurs s'allongeaient anémiques, comme des enfants de pauvres.

Pourtant, on rencontrait des passants en petite tenue : le prince Henri d'Orléans, aux yeux si clairs, des artistes de la Comédie-Française en costume de tennis, des personnages du *Gotha* et du *Bottin* dans d'élégantes automobiles qui paraîtraient difformes, antédiluviennes, aujourd'hui. Chevaux et voitures dont le nombre dominait, filaient à grande allure, comme pressés d'attraper un train. Mais, en réalité, quelque chose d'indéfinissable ramenait les Parisiens en fraude vers le thé de Ceylan, le restaurant du Pont d'Iéna. Le soir, les dîners y avaient encore une élégance de casino, un peu moins mêlée que de nos jours.

— Tout de même ça craque d'un peu partout, disaient les uns pendant le repas, avec satisfaction et mélancolie, en évoquant les trésors entassés. La vision ne donnait plus l'impression de l'inouï. Elle ressemblait à une Tombouctou, — avant le cinéma, — qui eût été édifiée par Louis de Bavière.

Le Shah, le Shah de Perse rôdait dans tout ça! On avait imaginé en son honneur, un simulacre d'incendie. Comme il était le seul souverain qui nous faisait visite, une publicité invraisemblable l'entourait. Ce prétendu cultivé, ce connaisseur de notre langue n'en pouvait guère prononcer que trois mots : « content », « admirable », « j'achète ». Sa visite aux Gobelins, où il s'attendait à ce qu'on lui fît un cadeau, fut une attrape. Le directeur, M. Guiffrey, n'avait même pas daigné paraître.

Pendant la viste du Jardin des Plantes, tandis que M. Leygues lui montrait complaisamment un chameau : — « J'en ai neuf mille! » répondit le Shah.

En réalité, le soir, l'Exposition manquait d'animation. Cependant, on annonçait des fêtes, aux Invalides, aux Vieilles Provinces. Pour gagner ces chères « vieilles provinces », il fallait passer devant la *Maison de l'Art Nouveau*, que décoraient de grands panneaux peints par André de Feure, femmes mystérieuses et ordinaires qui auraient voulu ressembler à celles de Toulouse-Lautrec et qui évoquaient les affiches d'un Autrichien, Mucha.

Déjà, le froid venant trop vite, les théâtres de Paris rouvraient et ceux de la rue de Paris commençaient à se fermer, mais il n'y avait pas davantage de spectateurs dans ceux-ci que dans ceux-là!

***

De trois à cinq heures, vers la fin d'août, les enfants, que leurs parents avaient ramenés de la campagne plus tôt que de coutume, envahissaient l'Exposition. Ils se mêlaient à la population des faubourgs et des campagnes. Depuis des années, ce public s'était promis ce plaisir. Il entrait partout, indistinctement, sans réfléchir sur ce qu'il eût été préférable pour lui de voir ou de laisser.

Vieilles à bonnets, enfants, mères à paniers, oncles à blouses, cousins aux larges feutres et qui portaient des anneaux dans le lobe des oreilles, un train express fût-il parvenu à séparer ces légions harassées? Tous se tenaient, s'enchaînaient, s'agrafaient les uns aux autres, le panier, le parapluie, l'enfant, formant suture. Les groupes ainsi soudés se rencontraient, se heurtaient, se cognaient. Mais jamais ne se lâchaient.

Ils s'écrasaient au *Maréorama*. Dès les premiers mouvements du plancher, un gémissement d'angoisse passait, suivi de ah! et de oh! de mauvais augure. Le Bosphore déjà disparaissait, les minarets de Stamboul et de Galata s'effaçaient, la mer était bientôt comme une encre agitée et gémissante, la nuit se faisait et, désespérément, la sirène se mettait à gémir.

Il fallait voir, alors, à côté de soi, les gosses, le cousin aux anneaux dans les oreilles et la vieille à bonnet!

***

Au Pavillon Allemand, — les Allemands étaient pratiques, déjà, — un déjeuner à prix unique avait été annoncé, à grand renfort de publicité. Le prix en augmentait, d'ailleurs, lorsqu'on ne buvait pas de ces vins allemands, qui sont redevenus les nôtres, vins d'or du Rhin, vins gris de la Moselle, irisant les hauts verres de couleurs.

Le livre à la mode était le *Quo Vadis*, de Sienkiewicz, cet été-là. On en parlait, notre jeunesse s'en gavait. C'était indigeste mais mirobolant et mettait Pétrone à portée de toutes les imaginations et de toutes les mains. On évoquait dans les conversations les *globes de verre d'Alexandrie*, les écrans de *gaze de l'Indus*, les divans de soie dans l'atrium, la ribambelle de cercueils qu'on apportait dans le cirque pour y étendre les *corps* des chrétiens, alors que Sienkiewicz disait lui-même, que ces corps étaient réduits en *bouillie* et traînés par des esclaves, hors de l'arène, au moyen de crocs. Et le collier de diamants de Néron! Un collier de diamants pour Néron. C'était fabuleux! Il fallait toute l'ignorance des lecteurs pour avaler cette antiquité en « liberty », ce Néron style *parisiana*, qui devançait de vingt ans les spectacles de Cecil B. de Mille, au cinéma!

Ce restaurant allemand avait été aménagé sous les palais. Les déjeuneurs n'apercevaient que les marronniers rouillés de la rue de Paris.

Aussi se remettaient-ils à parler de *Quo Vadis*!

Les journaux étaient remplis d'une représentation de *Prométhée*, de Jean Lorrain, aux arènes de Béziers. Tout Cabotinville s'y était rendu. La mode était à cette antiquité de pacotille. Pendant la représentation, la foudre tomba sur le rocher de Prométhée, l'eau entra jusque dans les loges, les figurants, les spectateurs s'étaient réfugiés sous les arènes...

— Encore un peu de vin du Rhin! disaient les déjeuneurs français et nationalistes du restaurant allemand.

***

Le dernier jour d'août, la rue de Paris offrait, vers cinq heures, un spectacle inaccoutumé. Coquelin, Sarah, Réjane

assistaient à une représentation donnée par Sadda Yacco à ses « camarades ».

Les camarades se devaient d'éreinter la petite Japonaise. Une sauvage! D'autres voulaient bien se rappeler la Duse et la trouver supérieure, et dire aussi qu'elle « faisait ça » avant Sadda Yacco.

Pauvre Sadda, on l'accusait d'avoir copié la Duse, qu'elle n'avait jamais vue. Pour un Mounet-Sully qui l'admirait, que d'autres la dénigraient sottement, trouvaient stupide l'exquise expression du visage d'ivoire et grotesque l'effroyable perruque hérissée, dont les mèches échevelées fouettaient l'air, pendant l'agonie. Géniale petite Japonaise, âme et masque frémissants, artiste exceptionnelle là-bas, sur la grande île fleurie, où, la première entre les femmes, elle avait abordé la scène, nous la vîmes parodiée, singée, l'hiver suivant et son passage alors influença le prétendu réalisme des comédiens.

Quinze jours plus tard. Sadda Yacco et son mari Kawakami donnèrent une nouvelle « première » : *Kesa.* La salle était déjà parisienne : M. Jules Lemaître, Henry Bataille et Berthe Bady, le vieux peintre Gérôme, les cheveux blancs, le teint bis, le dessinateur Léandre, l'ambassadrice du Japon.

Sadda paraissait peu dans ce drame primitif et compliqué, dont nous comprenions pourtant chaque scène, grâce à la mimique surprenante de ces Japonais, à leurs gestes rapides, leurs contractions, leurs simulations les plus insaisissables.

Lorsque Kawakami s'ouvrit le ventre, après avoir enveloppé la lame dans un linge, la gorge déjà tranchée, les mains ruisselantes de sang, le souvenir de Novelli, qui venait de jouer *Othello,* fut effacé et il fallut emporter une dame évanouie et qui pourtant hurlait.

***

Au pavillon des *Missions Étrangères,* le portrait du pape Léon XIII, par Benjamin-Constant, occupait la place d'honneur. Il était peint dans la couleur congestionnée, habituelle à M. Benjamin-Constant. Le pape avait le teint de la reine Victoria. Le regard du pape demeurait la note la plus parti-

culière de ce visage que d'autres peintres avaient vu d'un ivoire mat. Celui de M. Benjamin-Constant ne donnait aucune idée de la maigreur du pontife, de sa personne émaciée. Les mains elles-mêmes n'avaient point cet allongement, cette transparente anémie qui était une de leurs caractéristiques. Les oreilles étaient monstrueuses d'ampleur et les rares cheveux semblaient étrillés.

Ce pavillon des *Missions étrangères*, avec ses suppliciés en cire, ses moines que l'on égorgeait, l'obscurité de son rez-de-chaussée, l'écœurante saveur de son atmosphère, ses vitrines du premier étage, où les religieuses qui éduquent de petits sauvages avaient exposé les travaux de leurs pupilles, était mal choisi pour exposer cette œuvre sans caractère d'un peintre alors à la mode.

***

La Rue des Nations pendant un orage de septembre. — Le long du promenoir, les orchestres se hâtaient de jouer encore pour les derniers consommateurs. Tandis que du parapet tombaient des cataractes d'eau qui scintillaient aux lueurs de l'électricité, les garçons de restaurant roulaient des boîtes à ordures de grandes poubelles de fer.

Qu'il plût autant qu'en plein air, le long d'un promenoir couvert, qui, cependant n'avait été édifié que pour mettre les visiteurs à l'abri, cela pouvait paraître curieux, mais que l'on promenât des boîtes à ordures sous le nez de gens qui achevaient leur tasse de café, c'était tout à fait surprenant.

Transis et mouillés, en vêtements de singes savants, sur de petites estrades, jouaient les musiciens des différents orchestres. Flamandes en bonnets de linge, Hongrois, Russes, Espagnols, Italiens, ils souflaient, raclaient, grattaient, tous à la fois. Les derniers promeneurs passaient de l'un à l'autre, sans transition; l'oreille qui s'habituait à *Carmen* entrait en pleine fanfare du *Tannhaüser*, les airs se mélangeaient comme es nationalités autour des tables, l'*Estudiantina* aux rapsodies hongroises.

Et la pluie faisait un accompagnement à cet opéra falot, dont la Seine, d'un bleu violet d'encre, striée de traits de feu,

était le décor, avec, comme fond, les deux mastodontes de verre des serres de l'Horticulture.

Quelques chiens mouillés s'étaient réfugiés à la *Féria*, qui attirait toujours les badauds, la musique s'y accompagnant de danses. Derrière le rideau de la petite scène, nous entendions accorder les mandolines.

Les quinze laideurs masculines que Goya semblait avoir rassemblées, les quinze guitaristes, imitaient le bourdonnement de frelons qui s'envolent par temps d'orage.

Un gamin de douze ans, une fillette de treize vinrent danser. La fille avait déjà la veulerie de la femme, ses déhanchements, ses regards, des yeux noirs qui roulaient dans la cendre des cernures, d'immenses yeux trop brillants de phtisique, les lèvres détendues des amoureuses de rencontre.

Mais le comble de l'horreur, c'était une enfant de dix ans à peine, vêtue d'une cretonne rouge, bordée de dentelle blanche, comme aux plafonds des tirs forains, un monstre blond, aux yeux bleus effacés dans la pâleur maladive de la chair molle, et qui se contorsionnait, s'agenouillait, se frappait les cuisses, faisait claquer ses maigres petits doigts, clignait de l'œil et des lèvres, en agitant son ventre et roulant ses hanches.

Une seule danseuse était belle, Anita, la grande fille brune dont j'ai déjà parlé...

***

Mais la sécheresse revint, à l'instant où l'on préparait dans le jardin des Tuileries, le banquet offert à tous les maires de France. Et sur la ville et l'Exposition envahies, chacun souhaitait de voir tomber quelque averse des premiers jours d'automne.

Dès dix heures du matin, les maires vinrent faire le guet devant la grille et attendre le moment de pénétrer sous l'immense tente de concours agricole ou de fête régionale. Il ne manquait parmi les blouses, les jaquettes, les vestons, que des grognements de bestiaux. Il y avait aussi des habits, quels habits! Mais, surtout, quels chapeaux! La centennale du chapeau haut de forme.

C'était une erreur d'attribuer la moindre importance politique à ce banquet. Sur trois de ces bons maires, auxquels on avait demandé le nom du ministre des Finances, le premier avait répondu : — « Millerand »; le second : — « Je ne sais pas! »; le troisième n'avait même pas desserré les lèvres. Ils étaient venus, comme disait Gyp, parce qu'ils craignaient d'être *dégommés* en s'abstenant. Et puis, parce que c'était une occasion de voir l'Exposition.

Ce banquet marquait la fin de l'envahissement de Paris par le « tout-bonnet » et le « tout-blouse ». En mai et juin, l'Exposition n'était pas achevée; nous eussions, à cette époque, été seuls à en profiter, mais on y mourait enseveli dans les crevasses, noyé dans les fondrières remplies de boue, écrasé par les passerelles. En juillet, en août, la plupart des Parisiens étaient partis pour la campagne. Ceux qui revenaient à la fin de septembre pour voir enfin quelque chose, trouvaient que c'était « à ne pas tenir, tellement ça sentait le petit veau ». Les Parisiens eussent voulu, enfin, l'Exposition à eux. Pendant trois ans, avant, et deux ans, après, sans compter le « pendant », ils avaient eu ou devaient avoir leur Paris à bruit et à sang et leurs habitudes bouleversées.

Ce banquet marquait la clôture; les maires partis, la province rentrait chez elle. Mais quelle était l'utilité de cette manifestation?

***

A la réussite de *Quo Vadis* succédait celle du *Journal d'une femme de chambre,* d'Octave Mirbeau. On en parlait aux derniers dîners de l'Exposition. De belles descriptions. C'était de la pornographie anarchiste, à l'usage des gens de maison. Le tirage des éditions avait monté depuis que les domestiques l'achetaient. On le trouvait dans les offices. C'était comme un bréviaire de la malpropreté des maîtres. Et de la saleté des autres. « *Doux pays* ».

On parlait encore de *visiter* l'Exposition, mais on n'offrait jamais que d'y dîner. Trois cent mille Parisiens ne virent l'Exposition qu'au restaurant.

A cette époque, les nouvelles salles du Louvre avaient été

inaugurées. Les Rubens de Marie de Médicis, revernis comme des carrosseries, avaient été rassemblés dans un décor de palace. On peut les y voir encore. Mais déjà patinés.

Cette rentrée de septembre marquait le succès de Jane Hading dans les *Demi-Vierges*, de M. Marcel Prévost, à l'Athénée. Hading y était splendide à regarder, mais incapable d'émouvoir. Elle avait pris à Sarah Bernhardt la longueur des jupes qui entravent la marche et lui donnent une ampleur décorative, les manches épaisses et longues, qui affinent les mains.

Ces personnalités, qui remuaient tant d'étoffe et de broderies, qui traînaient tant de poussière derrière soi, paraîtraient bien invraisemblables aujourd'hui, placées à côté de mademoiselle Valentine Teissier ou de Gaby Morlay.

Alors, c'était le *théâtre*. Et le public voulait qu'on lui montrât des situations fortes, — et des robes!

***

Au début d'octobre, dix heures du soir, devant le « Tréteau de l'Orient », rue de Paris. — Une des cinquante baraques parasites tolérées par M. Picard, pour faire de la rue de Paris une sorte de fête de Neuilly, d'abord et, ensuite, une ruelle à maisons presque closes. Devant le « tréteau », un rassemblement de gens vêtus de noir et qui se serraient pour avoir chaud, les seuls de toute la rue. Sur le « tréteau », un homme en redingote faisait le boniment.

Voici ce que j'en avais noté et qui montre ce que devient une Exposition Universelle qui doit « faire des bénéfices » :

— ... « Notre établissement, c'est un trou. Nous ne vous dirons pas que nous avons composé notre troupe au prix d'efforts insensés et de voyages aux quatre coins du monde. Les odalisques que nous vous présentons ne viennent pas du harem d'un vieux pacha, elles n'ont pas été gardées par un de ces hommes à qui l'on coupe les oreilles. Mais pour rire et s'amuser, messieurs, ne restez pas au bord du trou, c'est seulement au fond, que vous aurez du plaisir. Du reste, je vais vous présenter quelques-unes de mes « artistes »... Voici mademoiselle Eulika, odalisque véritable, 25, rue des Abbesses,

déclarée à la mairie du dixième... Voyez cette figure charmante ces appâts! (*L'homme soulevait la poitrine de mademoiselle Eulika qui flottait dans un maillot de coton groseille.*) Elle vous fera la danse du frisson, toutes les danses de l'Orient voluptueux. Elle vous fera aussi la danse du ventre. Mademoiselle Eulika pourrait vous raconter ses voyages, car elle a été dans les quatre parties du monde; elle a été aux Indes, en Chine, elle a été en Perse... Elle a vu le shah... »

Voilà quels étaient les spectacles *nouveaux* et *artistiques*, promis et offerts par M. Picard. L'Exposition, le soir, était devenue un second Moulin-Rouge, le Jardin de Paris; un rendez-vous pour ces « provinciaux » — que ne connaît heureusement point la province française. »

***

Épilogue. — Dans les premiers jours de novembre, le lendemain d'une journée d'entrée gratuite, vers trois heures de l'après-midi, les trottoirs de l'avenue des Champs-Elysées étaient bordés par une épaisse rangée de gens. Mères, enfants, nourrices, s'écrasaient. On se serait cru un dimanche de printemps. Le ciel était bleu, la température infiniment douce; il ne manquait que des feuilles aux arbres. Mais il n'en manquait pas aux automobiles qui se rendaient à la fête de clôture de l'Exposition.

Elles étaient un peu fanées, ces décorations florales, mais il avait fait froid la veille et peut-être aussi l'odeur du pétrole, que répandaient alors les automobiles, les incommodaient-elles?

Certains propriétaires avaient préféré des guirlandes artificielles ou des corolles de celluloïd piquées dans le feuillage naturel.

Au fond des voitures, les femmes disparaissaient entre des tiges jaunies de chrysanthèmes et des feuilles fanées. Et puis, elles portaient des fourrures, malgré la chaleur. On aurait cru voir un campement d'Esquimaux filant sous une avalanche de fleurs défraîchies, en laissant le long de l'avenue un sillage d'odeurs écœurantes.

L'idée d'une fête des fleurs, passé la Toussaint, pouvait paraître saugrenue. Certaines voiturettes, un peu sommai-

rement enguirlandées, excitaient les quolibets; dans les équipages qui descendaient l'avenue au grand trot, des visages curieux se retournaient et ce défilé faisait rire.

Et puis, comme il y avait aussi des automobiles-réclames pour une Compagnie américaine d'aliments phosphatés, une moutarde et autres produits d'utilité incontestable, l'attention tomba.

Aux portes de l'Exposition, les tickets coûtaient soixante-quinze centimes.

Au *Thé de Ceylan*, quelques amis se retrouvèrent, pour la dernière fois, vers quatre heures et demie, heureux de respirer encore, à la fin de cette journée printanière, l'atmosphère de la grande kermesse. Trois cents faillites avaient été signifiées l'avant-veille. C'était le clou, cette nuée d'huissiers s'abattant sur le Champ-de-Mars. Mais on ne se proposait plus de voir quoi que ce fût, puisque, le lendemain, les portes seraient closes. La veille avait eu lieu, à la Porte Saint-Martin, une reprise de l'*Assommoir*, avec Lucien Guitry et Suzanne Després. Et cette reprise semblait plus intéressante, déjà, que le tiède cadavre de la ville illusoire qui avait brillé chaque soir, pendant six mois, de tant de feux.

Sarah Bernhardt présidait à la représentation dans une avant-scène dédoublée, tandis que, dans celle opposée, se trouvaient M. Claretie et les grands-ducs. Le côté Sarah était plus amusant. Elle prodiguait avec jeunesse les « bonjour, bonjour », aux quatre coins de la salle et le défilé avait empli la loge pendant les entr'actes, au milieu de cris, de baise-mains, de pâmoisons.

Ah! si elle avait reçu la croix de la Légion d'Honneur que ses amis n'avaient pu lui faire obtenir encore, car le Conseil de l'Ordre était alors impitoyable pour les comédiennes! Mais ils ne désespéraient pas et la nomination avait été presque officielle, un instant. Pourtant, on disait que madame Bartet serait la première décorée... Ou M. André Antoine, qui, après certaines non réussites théâtrales, venait de se faire « réhabiliter », tout exprès.

Et l'on parlait de la pièce, et de Déroulède, vu à Saint-Sébastien, sur le quai de la gare, où l'exilé accompagnait toujours ses amis.

Guitry avait mis en scène l'*Assommoir*, pièce rudimentaire, dans le genre vieil Ambigu.

Pendant un entr'acte, Zola s'était avancé dans la loge de Suzanne Desprès, en compagnie de Bruneau, le compositeur et lui avait dit : — « Vous êtes le sourire qui cache les rides de mon drame. » — Desprès était alors la première des artistes « modern style », le style qui succéderait au style Réjane. Et puis il fallait aller voir Guitry préparer ingénument le matelas, sur lequel il devait tomber, du haut d'une commode.

La journée devenait nuit. La dernière dans cet établissement où nous étions venus si souvent, après avoir traversé la *Rue des Nations*. Il y faisait chaud, il y avait fait frais, aussi. Et puis, c'était le seul endroit où l'on entendît encore la *Valse Bleue*, dont tant d'orchestres avaient susurré la pauvre mélodie, d'un pâle compositeur, appelé Margis, que j'avais aperçu, et qui avait fait gagner cent mille francs à son éditeur avec cette rengaine sentimentale, sur laquelle le comédien Féraudy devait écrire, si l'on peut dire, des paroles inouïes.

Cette *Valse Bleue*, le souvenir en est lié pour moi à l'Exposition de 1900, à la *Rue de Paris*, à la *Rue des Nations*. Quelques airs d'Offenbach peignent la vie brillante du Second Empire plus fidèlement que bien des récits.

Une valse ,est-ce tout ce qui devait rester de tant d'efforts? Non. Il y avait alors de grands artistes. Mais, à part Rodin, figuraient-ils à l'Exposition? Non, ce n'est pas Rodin, non ce n'est pas Bourdelle qui ont décoré le Petit et le Grand Palais. Ce n'est pas Renoir, ce n'est pas Monet, ce n'est point Sisley, ce n'est point Pissarro et ce ne sont pas ces jeunes d'alors, Vuillard, Bonnard, Matisse, Rousselle, qui en firent en aucune façon l'ornement.

Pas plus que Segonzac, Derain, Braque, Marie Laurencin ne retireraient quoi que ce fût d'une nouvelle exposition. Le commerce, l'industrie, les spéculateurs, l'ouvrier, sont les artisans d'une pareille entreprise et c'est au peuple, à la masse innombrable des visiteurs qu'on l'offre en pâture. Ce n'est qu'une aventure d'argent où finalement le capital lui-même finit toujours par être battu.

Lalique, Gallé, influencèrent le commerce, mais leur personnalité n'y put rien gagner.

Un tel rassemblement n'est qu'une foire où ce sont toujours les mêmes qui se divertissent ou s'enfuient.

...Et nous écoutions, encore une fois, la *Valse Bleue*, en pensant aux fondrières, à l'indescriptible tombeau, à tout le gâchis que nous ne verrions pas, quelques jours plus tard. Notre jeunesse souhaitait, après la lecture du fameux *Quo Vadis*, qu'un nouveau Néron mît le feu à l'Exposition. C'eût été un beau spectacle à considérer de la Tour Eiffel. Et le monde n'en eût pas moins cessé de tourner.

Mais, déjà, mes amis, devant leurs tasses à thé, parlaient de la dot de miss Anna Gould, qu'ils évaluaient à quatre-vingt-cinq millions, comme s'ils les eussent tenus dans leurs mains, — et que le comte Boni de Castellane, dont le nom galvanisait alors toutes les conversations, mettait en péril. Ce qui était, ainsi que tout propos mondain, vaguement exact, superficiel, faux, — et d'ailleurs, comme à peu près toutes choses ici-bas, — lorsque trente ans ont passé sur elles, — sans aucune importance!

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Le Roi dort, par Charles Braibant (Denoël et Steele). — Marlise Queutelot, une veuve, propriétaire de biens importants, vit dans un village champenois, où elle jouit, grâce à sa richesse, à l'ancienneté de sa famille et à l'énergie de son caractère d'une véritable autorité. Son plus vif plaisir est d'administrer sa fortune et elle s'en tire fort bien. Elle prête de l'argent, sur gages hypothécaires, à tout le pays et finasse dans les discussions d'intérêts comme un vieil avoué normand. Autoritaire elle traite tyranniquement son fils Aimé, un garçon faible, intelligent et rêveur, dénué de tout esprit pratique. Lorsqu'Aimé atteint sa majorité, Marlise ne se sent nullement le goût de lui céder la part d'héritage à laquelle il a droit. Elle redoute en effet de se voir privée des distractions que lui procurent ses exercices pratiques d'économie rurale; et tient pour certain d'autre part qu'Aimé, libre d'agir, se ruinerait en un tournemain. Elle arrache donc à son fils une procuration qui lui confie le soin de gérer les biens de celui-ci, à charge de lui servir une rente.

La rente est petite. Aimé, venu à Paris pour étudier son droit, vit chichement. Mais il s'en soucie peu. C'est un flâneur, un rêveur aussi détaché des biens de ce monde que des sciences juridiques à l'étude desquelles il ne se livre qu'avec une extrême nonchalance. Pendant quelques mois il se prend de passion pour les cours de l'École des Chartes puis s'en dégoûte. La grande aventure de sa vie, c'est la rencontre d'Andrée, la fille du père Chocolat, restaurateur rue Hautefeuille. Douceur, charme et bonté, Andrée est bien traitée par M. Braibant. Davantage encore par Aimé qui lui fait un enfant. Dès lors les amants vivent ensemble dans une petite maison aux Batignolles. C'est le plus parfait des faux ménages. L'argent seul manque, car pour trois la rente servie par Marlise est tout à fait insuffisante.

Nous devons être, à ce moment, entre 1850 et 1860. Le roman ne fait que commencer. La situation est posée. Aimé à qui le ciel accorda la meilleure des compagnes et le plus charmant des petits garçons n'ose pas avouer à sa mère qu'il est si merveilleusement comblé. Marlise sans nul doute renierait la fille du père Chocolat et sa progéniture. Pendant quelque trente ans, et toute la longueur du livre, la situation va rester, comme disaient les communiqués

du front, « inchangée » — ce qui, pour un roman, est assez fâcheux. — Aimé, dans la gêne, tentera vainement de gagner de l'argent. Il est supérieur à toutes les carrières qu'il embrasse et ne réussit dans aucune. Pendant trente ans il se jurera, chaque jour, d'avouer à sa mère, dès le lendemain, la vérité, révélation qui lui permettrait d'épouser sa compagne. Mais il ne pourra jamais s'y résoudre, malgré les encouragements d'un ami, Roger, à qui le soin est confié de nous conter cette histoire. Comme l'absence de caractère est toujours punie, Aimé meurt avant sa mère. Au lendemain de ce décès, Marlise apprend d'un trait qu'elle est depuis trente ans belle-mère et grand-mère, par la main gauche, et que tout le village le sait. Sa colère égale sa douleur. Elle refuse de laisser paraître à l'enterrement la vertueuse Andrée et le fils de celle-ci, le jeune Remy, un garçon bien méritant cependant qui, grâce à un mariage, a décroché une charge d'avoué. Marlise finirait dans une triste solitude, si le narrateur, prenant le rôle de *deus ex machina*, ne réussissait à lui faire rencontrer son petit-fils, ce qui provoque une réconciliation générale. Marlise mourra entourée des enfants de Remy, qu'elle a reconnus pour ses héritiers. Seul le pauvre Aimé aura été privé des joies... qu'aurait dû lui conférer sa situation d'héritier. Il aura été un riche en puissance, pauvre toute sa vie. Tant que l'héritier de la couronne de France n'avait pas été oint dans la cathédrale de Reims, on disait de lui, paraît-il, « Le Roi dort ».

Il y a au centre même de ce sujet une assez lourde invraisemblance. Si Aimé ne se décide pas à faire à sa mère l'aveu qui transformerait sa vie, ce n'est pas seulement pour lui éviter une contrariété. Il redoute aussi et surtout de se voir « couper les vivres ». Or on se demande comment Marlise pourrait prendre une pareille décision. Elle a promis une rente; elle la doit. De plus une procuration est toujours résiliable. Et la plupart des notaires ne laisseraient même pas écouler trente années sans en demander le renouvellement.

On peut considérer, il est vrai, que la validité d'une hypothèse juridique sur laquelle un roman est construit n'a pas grande importance, du moment qu'elle permet de suivre, dans des conditions favorables, l'évolution des caractères. Mais précisément, dans *le Roi dort*, les personnages évoluent peu. Ils restent figés à l'intérieur des lignes qui, dès le début, ont fixé leur portrait. Marlise seule n'est pas affligée d'une psychologie si fâcheusement statique. Cette femme autoritaire et chipoteuse fait un personnage pittoresque. Aimé, lui, ce roi sans royaume, écrivain sans lecteurs, sculpteur sans public et fonctionnaire sans place, ne manque pas de vraisemblance, mais absolument de vie. On se désintéresse de ce héros nuageux et sa mort ne nous tire pas une larme. Andrée et Remy sont

des personnages de pure convention. Quant au narrateur, c'est un bonhomme plus qu'ahurissant. Il connaît l'univers sans avoir voyagé, fait preuve d'une érudition étourdissante, n'ignore aucune délicatesse de notre langue et ne recule devant aucune cochonnerie verbale. Il est toujours disponible, mais vit à peu près constamment dans son village, en compagnie d'une épouse grotesque, paysanne de cirque qui, d'après l'auteur, tient du serpent, du cochon et de l'âne.

Le Roi dort à vrai dire, n'est pas seulement un roman : c'est une sorte de somme où l'auteur, qui n'a pris officiellement la plume que passé la quarantaine, s'est vengé de ce retard en entassant le résultat de ses observations politiques, historiques, ethnographiques, sans oublier ses méditations philosophiques.

Les journaux nous ont appris que M. Braibant était directeur des archives au Ministère de la Marine. On aurait pu deviner qu'il avait passé par l'École des Chartes en lisant les pages où il décrit la vie des ancêtres de Marlise sous l'ancien régime. Il n'y a pas de doute : M. Braibant est un historien — et qui peut parler fort bien des variations de l'opinion publique française au XIXe siècle, des caractères de l'occupation prussienne de 1870, du mécanisme de la vie politique au début de la IIIe République, de la psychologie des Israélites. Quand il évoque la vie de Pargny, petit village champenois, M. Braibant est tout à fait à l'aise. Il retrace avec beaucoup de couleur les souffrances du village durant la guerre, sa joie des jours de fête, ses émotions pendant les campagnes électorales : M. Braibant est aussi un excellent chroniqueur.

C'est également un moraliste. On peut tirer de son livre (que de choses dans ce livre qui n'a, somme toute, que 420 pages!) un excellent recueil de réflexions sur les coutumes et la psychologie de ce pays. C'est, pour finir, un linguiste averti, une sorte d'élève de Gillieron qui relève avec patience les plus savoureux mots de terroir : tricousi, rapapiller, rêtu, putoisé, affligé (pour malade), chantier (pour tracas), gueffer, etc.

Ce qu'on ne peut pas encore assurer, c'est que ce soit un romancier. Mais son livre, auquel le jury Théophraste Renaudot vient d'accorder le prix, se lit sans ennui, car il y paraît de la bonhomie, de la gaîté, du savoir et un bon sens réconfortant, en face des problèmes d'hier qui seront éternellement les problèmes d'aujourd'hui.

L'Indifférence perdue, par Pierre Neyrac (Gallimard). — On serait tenté de dire à M. Neyrac que, pendant la guerre, le dollar ne valait pas vingt francs et que *l'Ami du peuple* ne paraissait pas encore. Mais cette remarque ne le toucherait pas, car il ne vit pas sur notre terre. Son livre est une sorte de cauchemar — souvent

malsain. La volonté d'étonner le lecteur s'y manifeste avec une continuité méritoire. Un personnage qui pose sa main sur la rampe d'un escalier est pris tout à coup du désir de l'abandonner là, séparée de son corps. Ce souhait n'est pas absolument surprenant dans un monde où les pieds marchent sans les chevilles, où les yeux tournent lentement autour des visages. M. Neyrac sans doute a vu jadis au cinéma le film de Bunuel : *l'Age d'or* — et ce spectacle lui a fait une impression profonde.

On imagine aussi qu'il a lu les surréalistes (il écrit par exemple: *La nuit était renversée sur le dos, les pieds contre le ciel, pareille à un âne qui s'ébroue*), Rimbaud (il énumère les diverses sortes d'amours, sans oublier les plus extravagantes et fixe les couleurs qui les symbolisent. *L'amour normal est blanc*, etc...), Lautreamont, Soupault. Peut-être Giono.

Il serait plus aisé de reconstituer sa bibliothèque (exercice recommandé par Valery Larbaud) que de fixer le sens de son livre. Je n'ai pas très bien compris si Frida, l'héroïne, était la maîtresse d'un certain Ralph, sa femme ou sa sœur. Peut-être les trois. « Un arbre n'est jamais fou », proclame le narrateur, un jeune millionnaire français qui a déserté pendant la guerre et se livre en Palestine à des expériences psycho-physiologiques originales. Que les arbres n'écrivent-ils des livres!

ANTOINE BLOYÉ, par Paul Nizan (Bernard Grasset). — Avec une vie morne, plate, ennuyeuse, peut-on faire un roman émouvant? C'est une question. M. Paul Nizan, avec beaucoup de courage, a tenté d'y répondre expérimentalement en écrivant *Antoine Bloyé*. C'est la vie d'un employé de chemin de fer. Fils d'un paysan devenu cheminot, Antoine, qui a de l'intelligence, de l'énergie, reçoit une bourse, entre au collège, puis à l'École des Arts et Métiers. Bien noté, on lui confie la conduite de locomotives de premier choix. Il roule plusieurs années au travers de la France, épouse la fille de M. Guyader, chef de dépôt; erre de postes en postes et se voit finalement placé à la tête d'un grand atelier dans une ville du sud-ouest, où passent parfois de tristes tournées de comédiens qui jouent *le Voleur* d'Henry Bataille (*sic*). C'est la cime de sa carrière. Cime sans joie. Quand il ne s'abrutit pas de travail, Antoine s'ennuie. Sa femme est insignifiante. Il n'a pas d'amis. Il ne lit qu'un livre : *la Vie de Stephenson*. Il a une petite fille — mais elle meurt à six ans, — puis un petit garçon, avec lequel il fait de grandes promenades le dimanche. Quand la guerre éclate, Antoine est militarisé à son poste. Mais on le rend responsable d'une erreur d'un employé subalterne et on le relègue dans un poste sans importance.

A cinquante ans, écœuré, il découvre qu'on ne comprend rien et que tout homme doit mourir. Il se sent seul. Son destin est un destin de raté. Il se consume en regrets. Que n'a-t-il jadis suivi la grande Marcelle sur les fortifications; au moins elle ne l'eût pas étouffé dans une plate vie bourgeoise (ce n'est pas sûr); que n'a-t-il passé, comme son cœur le lui souhaitait, du côté des révolutionnaires, des rouges (l'auraient-ils amusé?); que n'est-il pas parti pour la Chine comme on le lui a offert un jour (mais il s'y serait ennuyé comme à Aurillac)! Dans les dernières années de sa vie, Antoine n'accorde plus d'importances qu'à ses propres rêves : il se croit un grand amant, un grand créateur : c'est le suprême refoulement nocturne; puis, un soir, il meurt obscurément et subitement.

Telle est cette existence médiocre dont M. Nizan s'est servi pour dépeindre l'ennui des hommes, car on entend bien qu'Antoine Bloyé n'est qu'un triste symbole et qu'au delà de lui il faut regarder une grande foule anonyme. M. Nizan a le goût de l'universel.

Son récit nous renvoie des réflexions d'ordre général à des descriptions abstraites et passe-partout. Il glisse entre nos doigts un enterrement-type, un paysage-type, une rue-type, un port-type, un été-type. C'est pourtant le particulier qui nous donne l'illusion de la vie. Antoine Bloyé homme-type nous le prouve : il est tout près d'être un fantôme.

M. Nizan n'aime pas les bourgeois. Il leur reproche d'apprendre le latin, de haïr les ouvriers, de feindre de s'intéresser aux malheureux en s'occupant d'œuvres absurdes qui ne sont que des entreprises de snobisme. Les bourgeois ont des attentions ignobles : ils font user leurs vieux pantalons par les malheureux, ces déshérités mêmes qu'ils seraient prêts, au moindre geste de révolte, à faire fusiller. Ils sont insensibles et désœuvrés; actionnaires repus de ces entreprises éminemment lucratives que sont les compagnies de chemins de fer, ils promènent leur oisiveté dans des wagons de luxe sans se soucier des dangers que courent les chauffeurs. Meure la populace plutôt que d'exposer le bourgeois à arriver en retard à un bridge! Le bourgeois est un monstre d'hypocrisie : et sa femme ne vaut pas mieux que lui. Aux grandes heures, elle reste tout égoïsme et futilité. Elle ne sait, en temps de guerre, que minauder auprès du lit des blessés. C'est une conception de la société. Ce n'est pas le lieu de la discuter. On pourrait faire un bon livre avec une bonne haine : mais il s'agit ici, plutôt, d'une petite jalousie asthmatique et crachotante.

La Grange aux trois belles, par Robert Francis (A. Redier). « *Je vous tends la Grange aux trois belles, vous souhaitant de savoir*

l'aimer », écrit le préfacier M. Jean-Pierre Maxence. Et, de crainte que nous nous égarions sur le sens du livre ainsi proposé à notre admiration. : « *Il y a ici de la magie* », précise-t-il. « *L'imagination introduit dans des mondes tout neufs, d'innombrables mondes inconnus. Non pas seulement un par personnage, mais des centaines par personnage, des myriades peut-être... Ce qui se trouve saisi, c'est l'éclat de la minute, la lumière, la joie de l'instant. L'avouerai-je, rarement un livre m'a donné à ce point l'impression d'une présence de toutes les phrases, de tous les mots...* »

Sur ce dernier point nous sommes tout à fait d'accord. Rarement un livre nous a donné aussi vivement l'impression qu'un écrivain s'était enivré de mots. Et parce que nous ne pouvons pas mettre grand'chose derrière eux, nous sentons constamment leur présence.

C'est un roman féerique. Des personnages de contes de fées, d'opérette, de guignol, sont lâchés dans la campagne française quelque part du côté d'Amiens. Un laitier, Pamploix, a une jambe de bois, trois filles. Il s'enivre, bat sa femme, fait du sentiment, tue son chat, casse des bouteilles, prononce des phrases scintillantes et philosophiques. Toute la campagne autour de lui est peuplée d'habitants bizarres, la tante Tirelo, « presque une fée » qui habite une maison sans fenêtres, et écrit incessamment au Pape « sur la licence des mœurs », Segonde, une prostituée qui a pris sa retraite et caresse avec des gestes de folle les petites filles, « le Capitaine » qui n'est pas capitaine et passe ses journées à enfoncer sans raison des clous dans des planches, le voiturier qui couche dans la niche du chien et « pose sa tête dans la gamelle à l'abri des coups de lune ». Des inconnus paraissent qui visitent les tombes la nuit; la maison de Segonde flambe; Adrienne, la fille du fossoyeur, court sur les routes, tirée par ses deux chiens-loups Sylphe et Citrouille, elle porte le pain, sent le crottin, lit des ouvrages sur Marie-Antoinette; les filles de Pamploix (les trois belles de la Grange), les cheveux fous et le corps jamais lavé, traînent sur les routes, dans les champs, les cabarets; l'aînée, Émilienne, fréquente, au fond des bois, M. Barbe Panoplie, armurier, qui pour la remercier de sa gentillesse lui offre la cuirasse d'un cuirassier de Reichshoffen; la seconde, Catie (la narratrice) entraînée par une curiosité bien naturelle part à la recherche du nid amoureux de M. Barbe; mais, comme Colomb trouvant l'Amérique quand il ne se soucie que de la route des Indes, c'est le chalet où M. de Chantecroix, le châtelain du pays, vient visiter son fils, qu'elle découvre. Ce fils n'est pas un vrai fils. Et pour cause, c'est un automate. Le fils de M. de Chantecroix a disparu et on l'a remplacé par une poupée qui parle.

L'artisan de cette merveille est Christian, jeune premier du livre.

C'est un personnage conçu dans le goût des plus mauvais conteurs romantiques allemands. Il erre de la Scandinavie au département de la Somme, change perpétuellement d'âge, de condition, de déguisement, mais à quinze ans fabrique des machines admirables. Toutes les filles l'aiment, à commencer par la narratrice. Elle l'eût séduit sans doute si elle n'avait été envoyée loin de lui à la ville chez un notaire qui a charge de quatre-vingt-dix-huit fous, puis dans un couvent extravagant. C'est la troisième belle, Angèle, qui épouse Christian. Qui est décidément Christian? Il est temps, page 500, de nous le faire connaître : c'est le fils de M. de Chantecroix. Flatteuse union pour Angèle. Mais le précipice est près des sommets. Christian s'enfuit, car il n'est de héros de féerie que sur les grandes routes et sa femme l'attendra tous les jours de sa vie, en contemplant la mappemonde que Christian a fabriquée.

Cet objet mérite d'être considéré. On y voit les forêts, les fleuves, les villes, les habitants dans les villes, toutes les maisons et même, où que l'on soit, la maison où l'on est soi-même, et soi-même regardant, si justement l'on a ce bonheur, la mappemonde merveilleuse. La pluie tombe sur les mers, les animaux parlent; les nuages glissent, trois rats font tourner cette gigantesque machine, et nous avons un exemple satisfaisant de la façon dont le récit à chaque seconde s'élance vers la féerie.

Que ne s'y maintient-il? Nous aimons tous les contes de fées. Mais ce que nous n'aimons pas tous, ce sont les salades de réalisme, de « magie » et de fantastique. Que dans un conte de fées un carrosse attelé de huit chevaux sorte d'une coquille de noix, rien de plus naturel. Mais que dans un salon de l'avenue Malakoff (ou dans un cabaret picard) un homme offre à un de ses amis une cigarette qui se transforme en Tour Eiffel grandeur nature, cela nous surprend sans nous amuser. Ou dans l'hypothèse la plus optimiste cela ne nous amuse qu'une fois et l'on ne peut pas nous distraire à plusieurs reprises avec ce genre de tours-là.

On conçoit très bien qu'un romancier accentue les traits d'un personnage jusqu'à la caricature et qu'ainsi il atteigne l'étrange. Mais M. R. Francis, qui y vise, ne procède pas de cette manière. Ses bonshommes sont simplement incohérents. De leurs gestes possibles nous ne connaissons que les plus absurdes. Et leur auteur souhaite surtout de pouvoir les placer dans des situations graphiquement caricaturales : un vieillard ivre est traîné en brouette par une petite fille au clair de lune; un petit garçon est fessé sur les genoux (*sic*) par une vieille dame, dont il pince, au même instant, les seins; un infirme jongle avec sa jambe de bois à deux pas d'un cheval assis sur son derrière.

On pourrait, il est vrai, imaginer que l'auteur a voulu peindre (un peu longuement) le monde fantastique que rêvent incessamment les enfants. Il deviendrait naturel alors qu'on ne trouve pas dans les lits le matin les mêmes personnes exactement qu'on a vu s'y coucher le soir. Mais, si le récit est fait par une des gamines de la Grange-aux-Belles, c'est à un âge où les imaginations enfantines ne retrouvent leur légèreté, dans le souvenir, que par un prodige de bonne volonté littéraire. Cette petite mal lavée a eu le temps de se policer. Elle a visité avec soin les musées de Flandre, — ce qu'elle nous dit trop — et fréquenté (ce qu'elle ne nous dit pas) Jouhandeau, Hoffmann (comptoir des automates) et Alain-Fournier. La plupart des critiques, en lisant M. Francis, ont pensé au *Grand Meaulnes*. Comment n'y pas penser? M. Pierhal a même indiqué quelques étranges analogies de forme. Il y a mieux encore dans le fond : goût des oripeaux de comédie, recherche sur plan de la maison mystérieuse de M. Panoplie, noces étranges de Christian, et d'une façon plus générale la volonté de mêler, sur le mode mignard, le rêve et la réalité. M. Robert Francis, qui peut se défendre très aisément de l'accusation de plagiat, a reconnu, au reste, dans une interview qu'il avait subi l'influence d'Alain Fournier. Ce n'est pas une influence heureuse. Hors les cinquante premières pages qui sont d'un ton différent, le célèbre *Grand Meaulnes* se développe dans une atmosphère de froide convention : c'est la féerie sucrée pour grandes personnes, l'introduction aux mystères faciles, si aisément organisés, quand on a pris le parti de dissimuler de la vie des héros de romans tout ce que précisément on devrait en dire. Fausse poésie qui a des traits communs avec les compositions des boîtes de praline. Si l'on tient le genre pour faux par essence, on reconnaît cependant que le *Grand Meaulnes* est une réussite dans ce genre. C'est bien dommage. Il peut déterminer chez de jeunes écrivains de singulières erreurs d'orientation. Et M. Robert Francis nous en donne une preuve, lui qui, avec de l'imagination et une certaine fraîcheur d'expression, a composé, cédant aussi à la mode actuelle des livres-massues, cinq cent quarante-six pages d'une lecture si rebutante (Ce n'est hélas! qu'un début. Dans une interview publiée par le journal hebdomadaire 1933, M. Francis nous apprend que l'ouvrage complet comprendra au moins dix tomes).

CLAUDE, par Geneviève Fauconnier (Stock). — Ce livre, qui vient d'obtenir le prix *Femina*, est écrit sous forme de journal. Le bloc-notes succède au cahier bleu, à l'agenda. Claude, l'héroïne du livre, y a consigné les souvenirs de sa vie d'enfant, de jeune fille, de jeune femme. L'enfance dans une ville du Sud-Ouest. Famille bour-

geoise, riche en enfants. Six filles et des cousins. On joue dans le jardin, dans le grenier. On découvre la vie, les défauts des amis de la famille, les meubles. Les années passent. Une à une les sœurs se marient. C'est enfin le tour de Claude.

C'est une jeune fille nerveuse, sensible, fine. Elle épouse un gentilhomme-fermier (surtout fermier) qui n'ouvre jamais la bouche. La vie de ferme succède à la vie de parc. La place faite aux rêves se rétrécit. Des enfants naissent. Il faut s'occuper des langes, de la basse-cour, de la cuisine. C'est un « tous les jours » parfois monotone. Claude s'ennuie. Un ami d'enfance, Philippe, s'installe dans la région. Il est raffiné, intelligent. Claude et Philippe s'aiment, ne se le disent pas, mais sont heureux. Le mari comprend, prie Philippe de s'en aller. Claude, sans espoir maintenant, reprendra sa tâche de mère, de fermière, d'épouse, sans être insensible du reste au plaisir d'être utile.

Jeux dans le jardin de l'enfance, arbres qui connaissent les secrets des petites filles, croyance à l'existence réelle des nymphes, un peu de la poésie de l'enfance s'est glissée dans les premières pages de ce livre avec un brin de littérature. Les silhouettes des gens qui passent — les figures de second plan — sont esquissées d'un trait juste et net. Mais les personnages du devant de la scène ne vivent pas. Ernest, le mari de Claude, est une masse impénétrable. Claude est *la* femme qui ne trouve pas le bonheur, plutôt qu'*une* femme. Pourquoi a-t-elle épousé Ernest, si différent d'elle? Trois lignes qui l'expliquent ne l'expliquent pas. Dans ces notes on trouve de jolies descriptions de détail, des remarques justes, mais on ne trouve pas Claude. On croit constamment entrer dans une chambre d'où quelqu'un vient de sortir.

Le prix Goncourt vient d'être décerné à *la Condition Humaine* de M. André Malraux. Nous avons rendu compte de cet ouvrage dans la livraison du 15 septembre. «Un des plus beaux livres de l'année», disions-nous, le rapprochant dans notre esprit de livres d'aînés, qui ne concourent plus pour les prix. Mais c'est certainement le meilleur des romans de « jeunes » qui ait parut en 1933.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Allons-nous voir aboutir, enfin, la tentative de redressement financier que l'on nous promet depuis dix-huit mois, dont la réalisation est urgente, et qui est en discussion à la Chambre — pour la troisième fois en un mois — au moment même où je dois écrire ce Bulletin?

Je le souhaite; nous le souhaitons tous. La Bourse, elle, y est particulièrement attentive, car elle sait bien que des événements qui se déroulent peuvent surgir des conséquences capitales pour l'avenir prochain du pays.

En attendant, jusqu'ici, elle s'est ancrée plus encore que précédemment, si possible, dans une attitude d'expectative vigilante. C'est à peine si, à deux ou trois reprises, durant la quinzaine écoulée, elle a prêté quelque attention aux préliminaires amorcés en vue de conversations directes franco-allemandes, ou aux variations de tendance, toujours plutôt déconcertantes, des changes anglo-saxons. Son souci s'est ainsi concentré vers ce que l'on peut appeler : l'intérieur, lequel ne comporte pas seulement la matérialisation de l'équilibre budgétaire, mais aussi, subsidiairement, la recherche d'une indispensable stabilité politique et surtout, pour l'instant, l'arrêt d'une inquiétante hémorragie monétaire; bref, le retour à la confiance.

Les variations de cours, alimentées par une petite spéculation au jour le jour, de qualité médiocre et sans grande consistance, n'ont présenté, à aucun moment, un intérêt réel et, encore moins n'ont fourni une indication sérieuse aux capitaux de placement qui ont continué à se tenir obstinément éloignés du marché.

Si pénible que ce soit, la Bourse s'acclimate, depuis des semaines et des mois, à cette inaction qui conduit peu à peu, insidieusement, le pays à la consomption. De toute évidence, pour réagir contre cette dangereuse morbidité, il est devenu indispensable que surgisse quelque événement nouveau et capital.

Quel sera-t-il? Nul ne peut, à l'heure actuelle, le prévoir. Et cette incertitude ne laisse pas d'être angoissante. Tandis que

certains veulent espérer encore que « ça finira par s'arranger », d'autres redoutent le pire.

Quoi qu'il me semble qu'il est quelques précautions élémentaires que l'on peut, dès maintenant, ne pas négliger. Il se peut que vienne l'heure où une décision rapide devra être prise pour la sauvegarde des patrimoines. Ne vaudra-t-il pas mieux l'avoir préparée, cette décision, pendant que l'on peut encore y réfléchir pour n'agir qu'à bon escient, plutôt que de se laisser surprendre par une urgente nécessité? C'est bien ce que beaucoup pensent, si j'en juge par la recrudescence de demandes de renseignements dont témoigne, depuis quelque temps, ma correspondance quotidienne. C'est le signe indubitable de préoccupations qui se multiplient et que les circonstances ne justifient que trop. Dans bien des cas, sans doute, on ne pourra prendre une détermination que quand nous serons fixés — ce qui ne saurait plus tarder — sur les charges nouvelles ou le supplément d'entraves qui vont être imposées à l'essor des valeurs mobilières. De toute manière on ne pourra regretter d'avoir songé à s'en prémunir dans la mesure du possible.

A Londres, après quelques jours d'hésitation devant l'imbroglio des changes, la tendance du marché redevient meilleure. Tandis que les mines d'or restent discutées, les dispositions sont plus favorables pour les valeurs industrielles et commerciales du fait de la bonne impression causée par la nouvelle réduction du nombre des chômeurs en Angleterre et des nouveaux signes d'amélioration du commerce et de l'industrie du pays. Cables and Wireless *ont accusé une bonne reprise, tandis que* Carreras *s'affermit, bien impressionnée par la décision du conseil de renforcer ses liquidités plutôt que d'augmenter le dividende maintenu, comme précédemment, au total de* 35 *p.* 100 *pour l'année.*

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1933

		Pages
GEORGES DUHAMEL	Le Jardin des Bêtes sauvages. — I	5
COMTE DE FELS	Le Remède au Mal financier	33
EDMOND DELAGE	La Guerre sous les Mers. — II	47
FERNAND BALDENSPERGER	Alfred de Vigny et « Michel Servet »	77
JULES BERTAUT	Bureaucrates de Jadis	89
MICHEL DE POURICHKEVITCH	Le Loup-Colonel. — III	108
P. LECOMTE DU NOUY	Le Vieillissement	135
RENÉ MARAN	Le Livre de la Brousse *(fin)*	152
WLADIMIR D'ORMESSON	La Crise de Genève et l'Allemagne	185
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Musique : Réouverture	196
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	208
ALBERT FLAMENT	Le Salon de l'Europe	224

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1933

★ ★ ★	L'Italie et l'Europe	241
GEORGES DUHAMEL	Le Jardin des Bêtes sauvages. — II	258
ED. GISCARD D'ESTAING	Signification du Déficit	289
PRINCESSE FUGGER	Dans l'Intimité de François-Joseph	304
RENÉ GILLOUIN	La Politique du Comte de Fels	323
EDMOND DELAGE	La Guerre sous les Mers. — III	349
PAUL VITRY	Sculptures modernes du Louvre	376
MICHEL DE POURICHKEVITCH	Le Loup-Colonel. — IV	402
MARCEL LUCAIN	Recherche d'une Majorité	425
C. BOUGLÉ	Psychologie et Sociologie en France	437
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	453
MARCEL THIÉBAUT	Katherine Mansfield	462

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1933

		Pages.
ABEL HERMANT	Madame de Krüdener. — I	481
COMTE DE FELS	Le Dégrèvement	506
GEORGES DUHAMEL	Le Jardin des Bêtes sauvages. — III	519
ANDRÉ SIEGFRIED	Après la Crise de la Livre sterling	547
ANDRÉ ROUSSEAUX	Jacques Chardonne	570
EDMOND DELAGE	La Guerre sous les Mers. — IV	599
GÉRARD BAUËR	François Mauriac à l'Académie	628
MICHEL DE POURICHKEVITCH	Le Loup-Colonel *(fin)*	636
SERGE RAFFALOVICH	Ivan Bounine	675
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	633
ALBERT FLAMENT	Le Salon de l'Europe	696
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	713

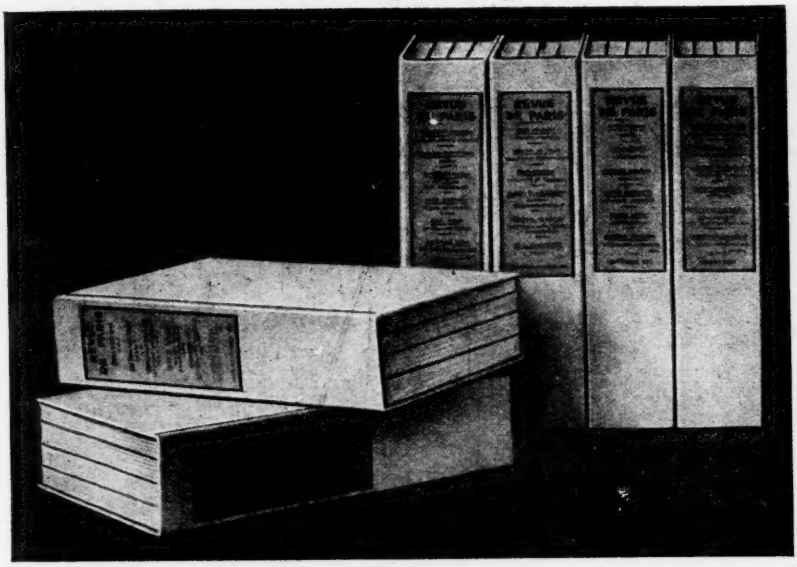
LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1933

P.-E. FLANDIN	La Situation politique	721
JACQUES CHARDONNE	Les Destinées sentimentales. — I	734
C. BÉNÉDEK et Dr O. ERNST	Talleyrand et les Archives de Vienne	766
TALLEYRAND et METTERNICH	Lettres inédites	773
ABEL HERMANT	Madame de Krüdener. — II	783
WLADIMIR D'ORMESSON	Conversations franco-allemandes	809
GEORGES DUHAMEL	Le Jardin des Bêtes sauvages. — IV	826
HENRY DE MONFREID	Le Voyage du Pendu	857
EDMOND DELAGE	La Guerre sous les Mers. — V	867
PIERRE FRANCASTEL	L'Influence française en Saxe	896
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	909
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Vie musicale à Paris	920
ALBERT FLAMENT	Le Salon de l'Europe	933
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	950

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep : Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Cie; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Eleftheroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Cie, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Cie, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cta; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Cie, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Boffoni, 157 Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Cie; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et Cie; *Turin* : Fratelli Bocca; S. Lattès et Cie; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . 6 fr.

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.